This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
MENDELSSOHN BA
Theatre fran

UNS 158 d. 25

78/V 8756

THEATRE
DE
BOURSAULT,
TOME PREMIER.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay des Auguſtins.

FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques.

MARC BORDELET, rue S. Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, fils, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

THEATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces qui n'ont point paru dans les précédentes.

TOME PREMIER.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES dans le premier Volume.

LETTRE d'un homme d'érudition sur la Comédie.

LE MORT VIVANT.

LES CADENATS, OU LE JALOUX ENDORMI.

LE MEDECIN VOLANT.

LES NICANDRES, OU LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT.

LE PORTRAIT DU PEINTRE.

LES METAMORPHOSES DES YEUX DE PHILIS CHANGE'S EN ASTRES.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC. 1949
OF OXFORD

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE.

Souveraine de Dombes.

MADAME,

Les graces & les bontés dont VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME

daigne honorer ce qui reſte de la famille de M. Bourſault, enhardiſſent ſa Petite-fille à vous ſupplier, MADAME, de jetter un œil favorable ſur le reſpectueux hommage qu'elle a l'honneur de vous préſenter.

Il faut pardonner à mon zéle, pour la mémoire d'un Ayeul ſi cher, l'ambition qui me porte à oſer orner ſes Ouvrages *d'un Nom auguſte, qui ſuffit ſeul pour en aſſurer le mérite, ou pour en rehauſſer le prix. Eſt-il un gage d'immortalité plus glorieux pour un Auteur, qui dans ſa vie avoit mérité quelque réputation, que de Vous voir, après ſa mort, la confirmer par votre ſuffrage? Ou, s'il étoit*

beſoin, MADAME, de faire revivre ſon nom, eſt-il un plus ſûr appui pour le tranſmettre à la poſtérité, que d'agréer qu'il revoye le jour ſous la protection du vôtre?

Une recommandation ſi glorieuſe, qui met le comble à tous vos bienfaits, ne met plus de bornes à mon humble & vive reconnoiſſance. C'eſt elle ſeule que je rends publique; & quand j'adreſſe mes profonds reſpects à VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME, *je n'aſpire qu'au ſeul honneur de lui marquer tous les ſentimens d'une ſi juſte reconnoiſſance, ſans porter mes foibles vûes juſqu'à la préſomption d'entreprendre ſon éloge. Siéroit-il bien, MADAME, à une jeune perſon-*

ne, qui doit n'admirer qu'en ſilence l'aſſemblage des dons précieux dont le Ciel vous a partagée; d'oſer indiſcrétement louer une des Princeſſes du monde la plus digne de louange, & la plus dignement louée; dont l'eſprit univerſel, les vûes ſublimes & perçantes, les connoiſſances multipliées, les talens rares & variés ont épuiſé l'éloquence des plumes les plus délicates, & occupé l'admiration des plus beaux Génies de nos jours?

C'eſt aſſez pour moi, MADAME, de ſçavoir reconnoître en vous la Fille de tant de Héros, qui ont été l'amour de leurs ſujets, la défenſe de leur Patrie, & la gloire de leur ſiécle; l'épouſe d'un Prince ac-

compli, qui joint à toutes les vertus, l'éclat de toutes les lumiéres, & que le plus grand des Rois avoit lui-même formé, pour lui confier le ſoin & la gloire d'en former un autre ; la Mere d'auguſtes enfans, que les qualités du cœur & la nobleſſe des ſentimens font chérir & reſpecter, en attendant les occaſions où leur héroïque valeur les fera admirer & craindre. Enfin, MADAME, je me crois permis de révérer & d'aimer en vous une Princeſſe tout-aimable, magnifique, généreuſe, bienfaiſante, toujours affable ; qui ne fait ſentir ſa grandeur que par ſa protection, & l'élevation de ſon rang que par les pas que ſa bonté

lui fait faire pour en deſcendre.

Ce ſont là les motifs du zéle, du dévouement inviolable, & du très-profond reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble & très-obéiſſante ſervante, HIACINTHE BOURSAULT.

AVERTISSEMENT.

ON a cru faire plaiſir au Public, de raſſembler dans ce *Receuil* toutes les Piéces de Théatre, qu'il a été poſſible de recouvrer de la compoſition de feu Monſieur BOURSAULT. Ce n'a pas été ſans ſoin, ni ſans recherche qu'on eſt parvenu à donner cette nouvelle Edition: Il y a telle de ces Piéces, que l'Auteur avoit fait repréſenter lorſqu'il n'avoit pas encore quinze ans; & qui pour le temps, & pour ſa jeuneſſe étoient alors trouvées très-jolies. Il s'en faut bien toutefois qu'elles ne ſoient de la beauté de ſes derniéres Comédies. C'étoient les premiéres ſaillies d'un

esprit vif & enjoué, & comme les coups d'essai d'un génie heureux & facile, qui sans avoir eu dans son enfance aucune teinture de lettres, produisoit de son propre fonds, & semblôit n'ignorer de rien, quoiqu'il n'eût jamais rien appris.

Il étoit de *Mussy-l'Evêque*, petite Ville de Champagne, (entre Bar-sur-Seine & Chastillon) dont les Evêques de Langres sont Seigneurs; & où ils ont embelli un Château, qui leur sert de maison de plaisance, & qui a l'agrément d'être entouré de la riviére de Seine. C'est d'une des premiéres familles de ce lieu que naquit *Edme Boursault*, au commencement d'Octobre de l'année 1638. Son pere, qui avoit passé sa jeunesse dans le Service, n'avoit pas pris dans les Troupes beaucoup de goût pour les belles Lettres; & il ne se mettoit guére en peine que son fils fût mieux élevé, & devînt plus ha-

bile homme que lui : & quoiqu'il fût assez riche, il eût regretté un écu qu'il en eût coûté à ses plaisirs, pour donner à ses enfans une éducation qui eût suppléé au tort qu'il leur faisoit d'ailleurs, & au peu de bien qu'ils avoient à espérer de son dérangement de conduite.

Celui-ci n'a donc jamais eu aucune connoissance de la langue Latine ; & quand en 1651, il arriva à Paris, il ne parloit que Franc-Champenois, & ne sçavoit par conséquent que fort grossiérement la Langue Françoise : Cependant en peu de mois ce jeune homme sçut de lui-même se tirer de cette barbarie ; & il parvint en moins de deux ans à pénétrer toutes les beautés & toutes les délicatesses d'une langue, qu'il a possédée dans la plus exacte & la plus parfaite pureté.

Ce fut pour lui un grand malheur, que la coupable négligence d'un pere

avare ou libertin, n'eût pas fait étudier un enfant, qui avoit de si favorables dispositions à apprendre. Outre que le secours de l'étude en eût fait un très-habile homme, au lieu qu'avec tout son mérite il n'a pû être qu'un homme d'esprit; c'est que les Lettres latines lui eussent ouvert le chemin à une brillante fortune. Car en 1671, ayant fait par ordre du feu Roy, pour l'éducation de Monseigneur le Dauphin, un livre qui a pour titre: *L'Etude des Souverains*, (ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, & qui est plein d'un bout à l'autre d'exemples illustres & nécessaires, tant aux jeunes Princes qu'on instruit, qu'aux grands hommes qui sont chargés d'une instruction si précieuse:) ce grand Roy en fut si content, qu'il se fit lire plusieurs fois ce Traité d'éducation, qui l'instruisoit en l'amusant: & il en crut l'Auteur

ſi capable de contribuer à former la jeuneſſe d'un grand Prince, qu'il lui fit l'honneur de le nommer Sous-Précepteur de MONSEIGNEUR. Le ſeul défaut de latinité ne permit pas à M. Bourſault, de profiter d'une grace ſi honorable & ſi flateuſe ; & au déſeſpoir d'être obligé à avouer ſon malheur, autant que ſon ignorance, il ſe vit remplacé par un homme d'un mérite ſuperieur & d'une vaſte érudition, qui étoit le fameux M. Huët, depuis Evêque d'Avranches.

Ce fut dans ſa premiére jeuneſſe que M. Bourſault donna au Public, *Le Mort vivant : Les Cadenats : Le Médecin volant : Les Nicandres.* Cette derniére Piéce fut d'abord repréſentée en cinq Actes, telle que nous l'imprimons aujourd'hui ; mais l'Auteur la trouvant trop longue, la réduiſit à trois Actes, & en ôta tout ce qui lui parut de moins intéreſſant ou de ſuperflu. Elle en étoit plus vi-

ve, plus comique, & plus du goût du Public : mais quelque recherche qu'on ait faite pour la trouver en trois Actes, on n'a pû recouvrer que la premiére Edition, tous les exemplaires de la seconde ayant été bientôt enlevés : ce qui a forcé à la donner ici telle qu'elle a paru d'abord, & par conséquent moins bonne qu'elle ne l'a été sans doute après sa correction.

Il couroit alors un petit Poëme sur *les Yeux de Philis changés en Astres*, dont on trouvoit les vers fort beaux. L'Auteur pria M. Boursault de donner à son Ouvrage la forme & le jeu d'une *Pastorale*. Ce fut dans le même temps qu'on l'obligea, presque malgré lui, à faire la Critique d'une des plus belles Comédies de *Moliére*; qui est *l'Ecole des Femmes*. Ce fut pour obéir à ceux qui l'y avoient engagé, & à qui il ne pouvoit rien refuser, qu'il fit jouer en

1663, sa Comédie du *Portrait du Peintre*, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Moliére en fut si piqué, que pour répondre à son Censeur, il eut recours aux invectives & à des injures grossiéres dans son *Impromptu de Versailles*. Cette vengeance étoit si peu digne d'un homme d'honneur & de probité, que Monsieur Boursault n'en fut ni offensé, ni surpris.

Il fut plus touché de se voir maltraiter par M. *Despreaux*, pour qui il avoit de l'estime, & dont il ne croyoit pas s'être attiré le mépris. Pour en marquer son ressentiment, il composa en 1669, une petite Comédie intitulée: *La Satyre des Satyres*. Le Poëte satyrique la voyant annoncée, affichée, & prête à représenter, n'en voulut pas courir les risques, ni s'exposer à être joué, bien ou mal, en plein Théâtre: & pour détourner ce coup, il demanda, (sous

prétexte qu'on l'alloit diffamer) & obtint des défenses de passer outre, d'un Tribunal auguste, qui ne lui eût peut-être pas été si favorable, s'il n'en eût surpris la religion. Il n'y avoit dans la *Satyre des Satyres* rien de diffamant contre l'honneur & la personne d'un si habile homme; & ce n'étoit qu'une Critique badine & modérée de quelques traits des Satyres de ce fameux Censeur. L'Auteur de la Comédie n'ayant plus la liberté de la faire représenter, obtint, malgré M. *Despreaux*, un Privilége pour l'imprimer; & il mit à la tête une courte Préface, aussi vive que judicieuse, sur la licence téméraire de nommer sans retenue des gens d'Esprit & d'honneur. M. *Despreaux*, qui s'attendoit à un libelle diffamatoire, fut touché de la modération d'un Poëte justement irrité, & qui avoit assez de génie pour faire valoir son ressentiment; & il a

dit plusieurs fois, que M. *Boursault* étoit le seul qu'il se repentoit d'avoir attaqué, & que la Préface de sa Comédie étoit l'Ecrit le plus judicieux de tous ceux qui avoient paru contre ses Satyres.

Quelques années ensuite, M. *Despreaux* étant allé aux eaux de *Bourbon*, pour une extinction de voix, & y étant resté beaucoup plus de temps qu'il ne l'avoit espéré, M. Boursault, qui étoit pour lors à *Montluçon en Bourbonnois*, apprit par un de leurs amis communs, que son Censeur étoit dans son voisinage, & qu'il y manquoit d'argent; il n'hésita pas un seul moment à l'aller trouver à *Bourbon*, pour lui faire offre de tous services, dans une Province où ses emplois le mettoient assez en crédit; & pour effectuer ses offres, il commença par lui porter une bourse de deux cens loüis. M. *Despreaux* fut si surpris & en même temps si touché

d'une générosité qu'il avoit si peu méritée, que rappellant toute l'estime qu'il ne pouvoit refuser à un homme dont il s'étoit de gayeté de cœur & sans sujet fait un ennemi, il se réconcilia sincérement, & lia avec M. Boursault une étroite & tendre amitié, qui a duré toute leur vie, avec autant de fidélité, que de justice de part & d'autre. Ils s'en sont donnés dans leurs Ouvrages, de mutuelles preuves, notre Auteur ayant dans ses Lettres rendu publiquement hommage au mérite de M. Despreaux; & celui-ci, dans les Editions qu'il a fait faire de ses Œuvres depuis leur réconciliation, en ayant ôté le nom de *Boursault*, auquel il a substitué les noms de *Pradon*, ou de *Perrault*, selon qu'il en avoit besoin pour la mesure ou pour la rime. Ce trait, qui fait honneur à ces deux Poëtes, prouve que M. Boursault n'étoit pas moins recommandable par les qua-

lités du cœur, que par celles de l'esprit; & tous ceux qui l'ont connu, publient qu'il n'avoit pas moins de droiture & de probité, que d'agrément & de mérite.

Quoiqu'il fût né fort vertueux, & qu'il ait même toujours eu un grand fonds de religion, (comme il paroît par la morale aussi pure qu'édifiante, qu'il a répandue dans tous ses Ouvrages) il lui arriva une aventure qui le fit soupçonner par les dévots, de libertinage d'esprit. Dans sa premiére jeunesse, & dans le tems qu'il étoit Secretaire des Commandemens de la Ducheſſe d'Angoulême, veuve d'un fils de Charles IX. il fit par ordre de la Cour, quelques Gazettes en vers enjoués, qui divertirent assez le feu Roy, pour porter ce grand Prince à ordonner à l'Auteur, en lui donnant une pension de deux mille livres, avec bouche à Cour, de travailler à cette Gazette,

& de la lui apporter toutes les semaines. Cet Ouvrage approuvé du Maître, le fut bientôt de tous les Courtisans, qui croyoient faire leur cour, que de louer extrêmement ce qui divertissoit le Roy. Une semaine entr'autres s'étant trouvée stérile en nouvelles, le Cazetier se plaignit, à la table de M. le Duc de Guise, de n'avoir rien de divertissant, dont il pût remplir sa Gazette.

Ce Prince s'offrit d'abord à lui donner un sujet tout propre à réjouir le Roy & la Cour. C'étoit une aventure arrivée à la porte de l'Hôtel de Guise, chez une Brodeuse fort en vogue, où les Capucins du Marais faisoient broder un S. François. Un jour que leur Sacristain étoit allé chez la Brodeuse, voir où en étoit l'ouvrage, il s'endormit profondément, la tête sur le métier où il regardoit travailler. L'habile & malicieuse Ouvriére, qui en étoit justement à bro-

der le menton du Saint, ſaiſit l'occaſion favorable d'ajuſter artiſtement la longue barbe du Révérend Pere, pour en compoſer en diligence la barbe de S. François. Au réveil du Religieux, auſſi étonné qu'indigné de ſe trouver pris par un endroit qu'il croyoit ſi reſpectable, il y eut un débat aſſez plaiſant entre lui & la Brodeuſe, à qui reſteroit cette barbe, & ſi ce ſeroit au ſaint Fondateur, ou à ſon humble Diſciple qu'on ſeroit forcé de la faire.

Ce fut de cette aventure que le jeune Auteur, en brodant une ſeconde fois cette vénérable barbe, fit la plus jolie de toutes ſes Gazettes, par un eſprit de badinage, & nullement d'impiété. Le Roy, qui étoit jeune, en rit beaucoup, & n'y trouva point à redire. La vertueuſe Reine Marie-Theréſe, qui étoit la piété même, ne laiſſa pas d'en rire auſſi, & n'en fut point ſcandaliſée. Toute la Cour

à l'envi, en apprit les vers par cœur. Mais le Confesseur de cette Princesse, qui étoit un Cordelier Espagnol qui n'entendoit pas raillerie, irrité encore par les Capucins, qui crioient vengeance contre l'outrage fait à leur séraphique Pere, mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse Reine, & l'obligea à en demander au Roy une punition exemplaire. Sa Majesté voulut par bonté, tourner la chose en raillerie, & dit même à cette Princesse tout ce qu'il put pour l'adoucir; mais la voyant obstinée à le prendre sur le sérieux, il la laissa la maitresse de faire tout ce qu'elle voudroit.

La Reine, toujours excitée par le Pere Confesseur, qui lui en faisoit un point de conscience, manda M. le Chancelier Seguier, à qui elle ordonna de retirer le Privilége accordé à l'Auteur, & de l'envoyer à la Bastille jusqu'à nouvel ordre, pour

lui apprendre à ne plus badiner avec les Saints. Ce grand Chef de la Justice, protecteur de tous les gens de Lettres, & qui honoroit particuliérement M. Boursault de ses hontés, ne trouva pas le délit aussi grand que l'étoit la colére de la Reine: mais en obéissant aux ordres de S. M. il eut seulement l'attention d'ordonner à l'Officier qu'il chargoit des siens, de laisser à l'Auteur, quand il iroit l'arrêter, tout le loisir nécessaire pour écrire au Roy & à ses Protecteurs.

Le pauvre Boursault, qui bien content de lui-même & du succès de sa Gazette, ne s'attendoit à rien moins qu'au compliment de cet Officier, qui étoit de ses amis, commença par le prier de se mettre à table avec d'autres jeunes gens d'esprit qui déjeunoient ce matin-là chez lui: & quoiqu'il ne fût pas fort content du gîte où il devoit coucher, il ne perdit rien de sa belle humeur, & il se servit

du temps qu'on lui laiſſoit, pour écrire une Lettre en vers à Monſieur le Prince, *le grand Louis de Condé*, ſon protecteur déclaré. Cette Lettre commençoit ainſi :

Grand Prince, on me traite d'impie :
Et d'un hardi Faiſeur de * vers, (* *Théophile*)
Qui de ſes traits malins perça tout l'Univers,
On veut que je ſois la copie.
Les gens de bien ſont ébaudis
De voir les Saints de Paradis
Déchaînés contre le Parnaſſe :
Car, auguſte Sang de nos Rois,
C'étoit autrefois ſaint Ignace,
Et c'eſt aujourd'hui ſaint François.

Ce Prince ſi généreux, eut la bonté d'en parler au Roy, qui fit révoquer ſur le champ l'ordre d'aller à la Baſtille ; mais qui, par conſidération pour la Reine, fit défendre au coupable de continuer de travailler à la Gazette, & qui pis eſt, lui retira la penſion de deux mille francs.

Ce ne fut que bien des années enſuite que M. le Chancelier Boucherat retira au même Auteur le Privilége d'un autre Ouvrage intitulé, *La Muſe enjouée*, qu'il faiſoit tous les mois, par l'ordre du Roy, pour inſtruire & divertir Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Comme c'étoit dans le temps de la guerre qu'on nommoit *du Prince d'Orange*, il échapa dans la *Muſe enjouée*, quelques traits un peut trop vifs, pour réponſe à une Médaille frappée en Angleterre, où d'un côté étoit le portrait de *Louis XIV.* avec ces mots: *Ludovicus Magnus*; & de l'autre, celui du Roy *Guillaume*, avec cette inſcription: *Guillelmus Maximus.* Ce trait finiſſoit par ces deux vers.

Et quand Louis eſt Grand par de grandes vertus,
Si Guillaume eſt très-grand, c'eſt par de très-grands crimes,

On commençoit à parler de la Paix, & l'on n'eût pas été bien aiſe qu'on eût eu à nous reprocher de pareilles apoſtrophes. La modération du Roy, toujours plein de dignité, vouloit que juſques dans ſes ennemis on reſpectât les Têtes couronnées, & qu'on ne prît point exemple ſur la licence de ces Peuples, qui permettent à leurs Ecrivains d'attaquer, en temps de guerre, les Noms les plus reſpectables. Ce grand Prince fit redemander le Privilége à l'Auteur, en lui faiſant dire avec bonté, par M. le Chancelier, que ce n'étoit par aucun mécontentement qu'on eût de lui, mais par des raiſons ſupérieures, & qui lui étoient étrangéres. . . . . .

Ce fut en 1671, que parut la Tragédie de *Germanicus*, qui eut un fort grand ſuccès, & qu'en pleine Academie loua hautement le grand Corneille. *Marie Stuard* vint enſuite,

&

& par le malheur qui ſemble être attaché à ce nom, elle ne fut pas reçûe avec tant d'applaudiſſement; les vers en ſont toutefois fort beaux, & les ſentimens très-nobles: mais elle ne fut pas du goût du Public, qui reſpecte plus les ſujets que l'*Antiquité* a conſacrés, que les faits qui ſont plus récens, & que l'Hiſtoire *moderne* familiariſe trop avec nous, en les rapprochant de notre âge.

Mais une Piéce qui fit grand bruit, & qui eut un ſuccès ſurprenant, fut *La Comédie ſans titre*, autrement, *Le Mercure Galant*, que M. Bourſault jugea à propos de donner ſous le nom de feu *Poiſſon*. M. *de Viſé*, Auteur du *Mercure*, en porta ſes plaintes à la Cour, qui le renvoya à M. *de la Reinie*, alors Intendant de Police. Ce Magiſtrat s'étant fait apporter cette Comédie, la trouva trop belle pour la ſupprimer, & ſe contenta d'ordonner, pour appaiſer

M. de Viſé, qu'on ne l'intituleroit plus, *Le Mercure Galant*, mais *La Comédie ſans titre*. C'eſt la ſatyre la plus agréable & la plus ingénieuſe qui eût paru depuis *Molière*, ſur le Théâtre François ; où ſans attaquer directement le *Mercure*, ni ſon Auteur, on ſe contente de produire quantité de ſots & de ridicules, qui viennent y demander place, ou apporter leurs Ouvrages. C'eſt d'un bout à l'autre, un badinage ſi vif & ſi divertiſſant, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de la voir, & qu'elle fut jouée de ſuite plus de quatre-vingts fois *au double*.

C'eſt à peu près dans ce tems-là qu'une Dame très-reſpectable, ordonna à M. Bourſault de lui compoſer des paroles pour un *Opera*, qu'elle projettoit en ſecret de donner au Roy dans ſon Château de M. où Sa Majeſté devoit aller. Ce fut la Dame qui choiſit elle-même

le ſujet de *Meleagre*, & l'Auteur l'exécuta avec autant de promptitude, que de génie & de délicateſſe. Ce projet n'ayant pû être ſi ſecret, qu'il ne tranſpirât à la Cour, la Dame n'eſpérant plus lui donner le mérite de la ſurpriſe, ne voulut plus que *Lully* en mît les paroles en muſique, ni qu'on en entendît parler. Il y a encore en vers lyriques, un Divertiſſement compoſé par le même Auteur, ſous le nom de *Fête de la Seine*, qui fut mis en muſique pour une Fête donnée à *Aſniere*, à S. A. S. Madame la Ducheſſe de *Brunſwich*, mere de l'Imperatrice *Amelie*.

En 1690, parut l'excellente Comédie des *Fables d'Eſope*, qui fut admirée dans ſon tems, & qui encore aujourd'hui fait autant de plaiſir à lire, qu'on en eut autrefois à la voir repréſenter. C'eſt de cette Comédie que *Saint Evremont* a écrit

qu'il n'avoit rien lû dans ce caractére, de plus beau en notre Langue; & que la ſeule hardieſſe (indépendamment du ſuccès qui l'avoit juſtifié) d'oſer mettre le premier des Fables d'Eſope ſur la Scene, ne pouvoit partir que d'un génie qui penſoit au-deſſus du commun. On en a fait nombre d'éditions, non-ſeulement dans toute la France, mais en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie; on l'a traduite en toutes ces Langues: on l'a jouée *en François*, ſur tous les Théâtres de l'Europe; & actuellement *à Londres*, on la joue très-ſouvent traduite en Anglois. C'eſt une morale fine, intéreſſante, agréable, & en même-tems utile, amenée avec tant de naturel, que le cœur y prend autant de part que l'eſprit.

L'année ſuivante, M. Bourſault fit jouer ſon *Phaëton*, Comédie héroïque, en vers libres, qu'il avoit travaillée à plaiſir, & dont il ſe pro-

mettoit encore plus d'honneur, que ne lui en avoit fait ſon *Eſope*: mais les Comédiens l'ayant trop vantée avant que de la repréſenter; & trop aſſurés du ſuccès que leur promettoit cette Piéce, ayant refuſé toutes les autres qui leur furent préſentées, une cabale d'Auteurs piqués, la décria ſi fort dans le Public, qu'on en étoit dégoûté preſque avant que de l'avoir vûe, & qu'on y portoit un eſprit mal intentionné, ou prévenu. Ce n'étoit pas (diſoit-on) que l'ouvrage ne fût plein de beautés; on convenoit aiſément que tout y petilloit d'eſprit: mais on ſe plaignoit que cet eſprit y fût répandu avec plus de profuſion que de choix, plus de vivacité que d'ordre. Ce même Public ſi difficile fut de meilleure humeur, & plus favorable à une petite Piéce en Vers, que l'Auteur avoit faite, en badinant, ſur les Modes de ce

tems-là, & ſur les maniéres affectées de parler & de s'habiller. Elle fut expoſée ſous le nom des *Mots à la Mode*, & reçûe avec beaucoup d'applaudiſſement & de plaiſir. C'eſt une des jolies bagatelles qui ayent paru ſur le Théâtre.

Enfin la derniére Piéce qui ſoit ſortie de la plume de M. Bourſault, eſt ſon *Eſope à la Cour*: Comédie, qui ſeroit un chef-d'œuvre, ſi une mort prématurée lui eût laiſſé le loiſir de repaſſer lui-même ſur ſon Ouvrage, & d'y donner la derniére main. Telle qu'elle étoit ſur le papier, elle fut encore alterée à la repréſentation, où l'on ſe crut obligé de retrancher quantité des plus beaux Vers, parce qu'on les trouvoit trop forts, & qu'on en craignoit les applications. Par exemple: Dans la belle Scéne du premier Acte, où *Créſus* ſe plaint à *Eſope* du peu de ſincerité des Courtiſans toujours

prêts à encenſer juſqu'aux défauts de leurs Princes ; on lui faiſoit dire ces quatre beaux Vers.

Par là je m'apperçois, ou du moins je ſoupçonne
Qu'on encenſe la Place autant que la perſonne ;
Que c'eſt au Diadême un tribut que l'on rend ;
Et que le Roy qui régne eſt toujours le plus Grand.

Et dans la même Scéne où *Créſus* diſoit encore :

Quoique juſques ici l'équité de mes armes,
A mes ſeuls ennemis ait cauſé des allarmes :
Je renonce avec joye aux plus vaſtes projets,
Si les exploits du Prince épuiſent les Sujets.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

Eſope répondoit.

D'ordinaire les Rois y vont par la Victoire,
Seigneur ; c'eſt le ſentier le plus ſuivi par eux,
Et qu'on trouve honorable, à force d'être affreux.
Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée,
Que l'horreur n'ait ſuivie, ou n'ait accompagnée ?
Eh ! Qu'eſt-ce que l'on gagne ? Un morceau de terrain,

Que le Victorieux quitte le lendemain.
Cependant bien ſouvent pour de telles Conquêtes,
Il en coûte au Vainqueur quinze ou vingt mille Têtes :
Et le ſang que l'on perd dans ce gain malheureux,
Eſt toujours le plus noble & le plus généreux, &c.

Il y avoit grand nombre de Vers de la même force répandus dans toute la Piéce, qu'on a, ou ſupprimés, ou gâtés : & elle ne laiſſe pas encore d'avoir des beautés inimitables, & qui font regretter la perte d'un Auteur, qui écrivoit avec tant de nobleſſe & de vérité.

Il a fait auſſi des Vers de dévotion, entr'autres *les Litanies de la Sainte Vierge*, (une Strophe ſur chaque Verſet) où, avec toutes les graces de la Poëſie, l'Auteur a répandu beaucoup de pieté & d'onction. C'eſt dommage qu'il ne ſe trouve plus d'Exemplaires de ce petit Livre, dont la ſeconde Edition eſt de 1667.

M. Bourſault n'écrivoit pas moins poliment en Proſe qu'en Vers, témoins les trois Tomes de ſes Lettres, dont il s'eſt fait tant d'Editions ; & qui ſont ſi agréables par la varieté des traits, des ſaillies, des contes, des fables, des bons mots, des faits anecdotes, des Epigrammes, & des jolis Vers dont ces Lettres ſont remplies, qu'on les lit & relit avec un nouveau goût, & qu'on les trouve toujours nouvelles, quoique celles qu'on nomme *à Babet*, ſoient imprimées dès l'année 1666. Elles ſont écrites d'un ſtyle ſi naturel & ſi galant, & avec une naïveté ſi inſinuante, que l'illuſtre Comteſſe *de la Suze*, qui en aimoit & eſtimoit particuliérement l'Auteur, fit ce Madrigal à leur louange.

Babet, qui que tu ſois, que tes Lettres ſont belles !
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !
Ce ſont des beautés naturelles,

Qu'on ne ſe laſſe point de voir.
Les naïvetés enchantées,
Qu'avec tant d'enjouement ton amour t'a dictées,
Ont d'inimitables appas.
Quand Tircis inſenſible aux accens de ma Lyre,
Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ſes pas,
Que ne te connoiſſois-je, hélas!
Tu m'aurois appris à lui dire
Ce que je ne lui diſois pas.

Il y a du même Auteur d'autres ouvrages en Proſe outre *l'Etude des Souverains*, dont il eſt parlé ci deſſus, *Le Marquis de Chavigny* & *Le Prince de Condé*, qui ſont deux petites Nouvelles hiſtoriques, écrites avec tout le feu & toute la politeſſe imaginables. On lit encore de lui un autre Roman, en deux Tomes, ſans nom d'Auteur, intitulé, *Ne pas croire ce qu'on voit*; qui eſt ſi divertiſſant & d'un ſtyle ſi enjoué, qu'on l'a ſouvent attribué à *Scarron*: C'eſt en faire un grand éloge.

M. Bourſault n'étoit encore qu'à l'âge de 63 ans, & jouiſſoit de toute la force de ſon eſprit & de ſa ſanté, lorſqu'il fut attaqué d'une colique ſi violente, qu'elle lui noüa l'inteſtin; & pendant les huit jours qu'il a ſurvêcu à une opération ſi douloureuſe, il donna à ſa famille les marques les plus édifiantes de courage, de patience, de réſignation & de pieté. Il voulut par la confiance & l'eſtime qu'il avoit pour ſon fils le Théatin, ſe confeſſer à lui à la mort; & que ce fût un fils ſi cher qui lui fermât les yeux, ce qui arriva le 15 Septembre 1701. Il mourut très-regretté du Public & de ſes amis. Il avoit été en commerce & en liaiſon d'amitié avec tous les beaux eſprits de ſon tems, qui le chériſſoient pour la douceur & la bonté de ſes mœurs, autant qu'ils l'eſtimoient pour la vivacité & la délicateſſe de ſon génie.

Le Grand *Corneille* l'appelloit *ſon fils*, & l'honoroit de ſes avis & de ſon approbation dans tout ce que cet Auteur, encore jeune, faiſoit paroître ſur la Scéne. A la repréſentation de *Germanicus*, ce grand Maître du Théâtre, lui donna hautement ſon ſuffrage, & dit en pleine Académie, *qu'il ne manquoit à cette Piéce que le nom de M. Racine, à qui elle ne feroit point deshonneur.* Meſſieurs *Péliſſon*, *Charpentier*, *de Scudéry*, *Tallemant*, *Ménage*, *Quinault*, *Segrais*, avoient été ſes amis intimes: Meſdames *De la Suze* & *de Villedieu*, & Mademoiſelle *de Scudéry* avoient toujours eu pour lui une amitié particuliére: *Thomas Corneille*, qui a écrit avec tant d'érudition, & dont le mérite n'a eu pour ombre que d'avoir un frere plus grand que lui, aimoit tendrement M. Bourſault, & vouloit abſolument qu'il demandât à être de

l'Académie. Et ſur ce que celui-ci lui alléguoit toujours ſon ignorance, & lui demandoit de bonne foi ce que feroit l'Académie d'un ſujet ignare & non lettré qui ne ſçavoit ni *Latin ni Grec. Il n'eſt pas queſtion*, lui répondoit-il, *d'une Académie Grecque ou Latine, mais d'une Académie Françoiſe: & qui ſçait mieux le François que vous?*

C'eſt lui qui, à la repréſentation d'une des meilleures Piéces * de Théâtre de notre Auteur, qu'une cabale déclarée avoit entrepris de faire tomber, lui fit donner un jour au foyer de la Comédie, où un grand monde étoit aſſemblé, un Billet cacheté & ſans ſignature, où il y avoit ce Madrigal:

Plus je vois ton ouvrage, & plus j'en ſuis avide;
C'eſt ainſi qu'au tems ancien
Ecrivoient le galand Ovide
Et l'ingénieux Lucien.

* *Phaëton.*

AVERTISSEMENT.

Richelet, ſi connu par ſes ouvrages & par ſon Dictionnaire, ayant ſçû du Chevalier *Edelink*, fameux Graveur, qu'il alloit travailler au Portrait de M. Bourſault, lui envoya ces Vers obligeans, pour mettre au bas du Portrait.

Voiture, Sarrazin, La Fontaine, Moliére,
Dont la Parque infléxible a finit la carriére,
Poëtes accomplis, Orateurs excellens;
L'Homme, à qui ce portrait reſſemble,
Sans étude lui-ſeul a les diverſes talens,
Qu'avec tant de ſçavoir vous aviez tous enſemble.

On a mis à la tête de ce Recueil la Lettre ſur *les Spectacles*, qui fit tant de bruit en 1694, & qui donna lieu à tant de bons & de mauvais écrits qui parurent alors pour & contre la Comédie.

LETTRE
D'UN HOMME
D'ÉRUDITION ET DE MÉRITE

Conſulté par l'Auteur pour ſçavoir, ſi la Comédie peut être permiſe, ou doit être abſolument défendue.

MONSIEUR,

Je m'étois toujours défendu de vous donner par écrit mon ſenti-

ment ſur la Comédie, & j'avois tâché d'éviter ce coup, en vous apportant pour excuſe, & la délicateſſe de la matiére, & le peu de capacité de celui qui la devoit traiter; mais je ne puis plus tenir contre l'obſtination & l'importunité de vos priéres (ſi jamais cependant un Ami tel que vous, Monſieur, eſt capable d'importuner:) & pour vous guérir de la crainte ſcrupuleuſe où vous êtes, que votre conſcience ne ſoit intéreſſée dans les Ouvrages de votre eſprit, je paſſe aujourd'hui par deſſus ces deux difficultés; voulant bien m'expoſer en votre faveur à ne pas répondre à la haute idée que vous avez conçûe de mon peu de mérite; & m'engager, pour vous tirer de peine, dans une des plus difficiles, mais des plus curieuſes Queſtions que les Théologiens ayent traitée. En effet, Monſieur, plus j'examine les Saints Peres,

plus je lis les Théologiens, plus je conſulte les Caſuiſtes, & moins je ſçai à quoi me déterminer : à peine ai-je trouvé quelque tempérament en faveur de la Comédie dans les Scholaſtiques (*a*), qui preſque tous ſont d'avis de lui faire grace, que je me ſens accablé par un torrent de Paſſages des Conciles & des Peres, qui depuis le premier juſqu'au dernier, ont tous fulminé contre les ſpectacles, & ont employé la ferveur de leur zêle, & la vivacité de leur éloquence pour en donner une ſi grande horreur aux fidéles, que les conſciences foibles ou timorées ne veulent pas même qu'il ſoit permis d'en diſputer, & traitent de pernicieux & de relâchés, les Docteurs qui ont l'indulgence de les tolérer.

(*a*) Le Card. de Turre-Cremata. Regnier de Piſe. Jean Viguier. Le Cardinal Cajetan. Armilla. Tabienna. Medina. Sylveſter. Comitolus. Megalius. Henriquez. Sanchez. Emmanuel Sa. Scarſella. Bonacina. Diana, &c.

Si je m'abandonne à la rigueur avec les Peres de l'Egliſe, & que j'invective contre la Comédie comme contre une des plus pernicieuſes inventions du démon, je ne puis lire nos Théologiens, ces grands hommes ſi diſtingués par leur piété & par leur doctrine, que je ne me laiſſe adoucir par la droiture de leur raiſonnement, & plus encore par la force de leur autorité. Vous m'avouerez, Monſieur, qu'on ſeroit embarraſſé à moins; & que ce n'eſt pas une petite affaire de décider une Queſtion dont les ſentimens ſont ſi partagés: Car dites-moi, je vous prie, de quel côté ſe tourner? Laiſſerons-nous là les Peres & les Conciles pour ſuivre le ſentiment des Modernes? Nous croirions, vous & moi, faire un crime, ſur-tout après la déciſion d'un grand Pape (*a*), qui ne veut pas que dans la morale on ſe

(*a*) *Sanctorum Patrum*, &c. Alex. III. Epiſt. 19. Uſpal. Epiſc.

ſerve d'autres régles que de celles que nous ont laiſſés les Saints Peres. Serons-nous obligés de dire que ce qu'il y a eu d'habiles Théologiens, plus recommandables encore par la ſainteté de leurs mœurs que par l'éclat de leur ſcience, ou ſe ſoient trompés eux-mêmes, ou ayent eu le deſſein de nous tromper ? Cela ſeroit bien violent : & quand ſaint Auguſtin (*a*) nous a recommandé d'avoir de la vénération pour l'autorité de nos Peres, il n'a pas entendu que ce fût aux dépens de ceux qui les auroient ſuivis.

Nous aurions bientôt décidé la Queſtion, ſi l'Ecriture Sainte s'en expliquoit de quelque maniére que ce pût être : mais comme a fort bien remarqué Tertullien (*b*), nous n'y

(*a*) *Venerandа quidem*, &c. lib. 2. contra Academic. cap. 3.

(*b*) *Plane nuſquam*, &c. lib. 1. de Spectac. cap. 16.

trouvons nulle part, que, de même qu'elle défend en termes exprès, d'adorer les Idoles, ou de commettre des homicides, des trahiſons & des adultéres, elle commande auſſi expreſſément de n'aller point au Cirque & au Théâtre; de ne point voir les combats des Gladiateurs; enfin de n'aſſiſter à aucun Spectacle. Liſez & reliſez l'Ecriture, vous n'y trouverez point de précepte formel & particulier contre la Comédie. Les Peres aſſurent qu'on n'y peut pas aſſiſter, les Docteurs Scholaſtiques ſoutiennent le contraire. Tâchons donc de nous ſervir de cette régle de ſaint Cyprien (*a*), » que la rai» ſon doit expliquer ce que l'Ecritu» re a voulu taire; « & faiſons nos efforts pour concilier les concluſions des Théologiens avec les déciſions des Peres de l'Egliſe.

(*a*) *Præceptorum loco*, &c. lib. 1. de Spect. in princip.

Mais parce que c'eſt quelque choſe d'aſſez délicat, & que le point de la Queſtion conſiſte à les bien accorder enſemble ; je veux bien ne vous rien avancer de moi-même, & vous faire parler en ma place l'incomparable ſaint Thomas, lequel étant d'un côté un Pere très-religieux & un très-ſaint Docteur de l'Egliſe, & de l'autre l'Ange de l'Ecole, le Maître & le Chef de tous les Théologiens, me paroît tout-à-fait propre pour raſſembler les ſentimens partagés des uns & des autres, & pour nous tracer le chemin que nous devons ſuivre ſans avoir peur de nous égarer.

Si j'avois à parler à quelque moins habile homme, ou bien à quelque eſprit difficile, qui pour ſe donner un air de critique ou de réforme, auroit la témérité de rejetter la doctrine de ſaint Thomas, comme oppoſée à la Morale des Peres, & peu conforme en quelques endroits aux

maximes les plus pures de la Religion ; je n'aurois pas de peine à lui fermer la bouche, & à lui apprendre à porter à la doctrine de ce saint Docteur toute la vénération qui lui est dûe, & que les Conciles, les Souverains Pontifes, & tous les grands hommes qui l'ont suivi, n'ont pû lui refuser. Si vous trouvez jamais quelqu'un de ces Sages en votre chemin, vous n'avez qu'à leur faire lire ce qu'en ont dit les Souverains Pontifes, Urbain V. (*a*) dans la Bulle qu'il donna à Montefalcone en 1370, pour la Translation des Reliques de ce grand Saint : Clement VIII. dans le Bref *In quo nos Pastoralis*, expédié en 1603. Jean XXII. dans la Bulle de sa Canonisation : le bienheureux Pie V. dans la Bulle *Mirabilis Deus*, en 1567. Paul V. dans une qu'il écrivit aux Napolitains en 1605. Tous

(*a*) *Cum sacrum & venerabile corpus B. Thomæ de Aquino, &c. cujus Doctrinæ, &c, hic siquidem honor, &c,*

ces Papes qualifient la Doctrine de saint Thomas, de célébre partout le monde, de glorieuse au nom Chrétien, d'avantageuse à l'Eglise. L'illustre Baronius (*a*) dont le témoignage est d'un si grand poids, dit qu'on ne peut expliquer combien au Concile de Trente la doctrine de ce grand Docteur reçut de louanges & d'acclamations de la part des Peres & des Théologiens qui y assistérent; & si vous en voulez davantage, je vous renvoye à Jean de saint Thomas & à Gonet, Théologiens distingués de l'Ordre de saint Dominique, qui vous fourniront une infinité d'approbations autentiques de la doctrine de saint Thomas.

Après l'avoir ainsi supposée, ou pour mieux dire, solidement établie contre tous ceux qui la voudroient contester; lisez, je vous prie, avec

(*a*) *Vix quispiam enarrare*, &c, in notis ad Martyr. die 7. Mart,

attention ce que ce grand Docteur enſeigne de la Comédie, dans la Seconde partie de ſa Somme (*a*), où il explique bien des choſes néceſſaires à ſcavoir pour le repos de la conſcience. Il demande entr'autres (*b*) ce que l'on doit croire des jeux & des divertiſſemens ? & il ſe répond lui-même, que quand ils ſont modérés, non ſeulement il n'y croit point de mal, mais encore qu'il y trouve quelque bien, & cette vertu qu'Ariſtote appelloit *Eutrapélie*; (c'eſt une vertu, comme vous ſçavez, qui ſçait mettre un juſte tempérament dans les plaiſirs.) La raiſon qu'il en apporte eſt, que l'homme fatigué par des actions ſérieuſes a beſoin d'un agréable repos, qu'il ne trouve que dans les jeux : & pour fortifier ſon ſentiment, ſaint Thomas y joint celui de ſaint Au-

(*a*) 2. 2. quæſt. 168.
(*b*) Artic. 2.

guſtin;

guſtin, (*a*) dont il rapporte ces propres paroles: *Je veux enfin que vous vous ménagiez, car il eſt de l'homme ſage de relâcher quelquefois ſon eſprit trop appliqué à ſes affaires.*

» Comment, continuë ſaint Tho-
» mas, comment ſe fait ce relâche-
» ment de l'eſprit, ſi ce n'eſt par des
» paroles ou par des actions diver-
» tiſſantes? Ce n'eſt donc point un
» mal ni rien d'indigne de l'hom-
» me ſage, de ne ſe point refuſer
» des plaiſirs innocens & honnêtes. «
Ce ſaint Docteur veut même qu'il y ait quelque ſorte d'excès à ne point prendre de divertiſſement; (*b*)
» parce, dit-il, que tout ce qui eſt
» contre la raiſon eſt vicieux: or il
» eſt contre la raiſon qu'un homme
» veuille être à charge aux autres;
» qu'il s'oppoſe à leurs innocens

(*a*) *Volo tandem tibi parcas*, &c. Aug. in lib. 2. de Muſica. *At iſta remiſſio animi*, &c. ubi ſuprà.

(*b*) *Quia omne quod eſt*, &c. art. 4.

» plaiſirs ; qu'il ne veuille jamais » être de rien, ni contribuer par » ſes paroles ou par ſes actions à » leur divertiſſement commun. C'eſt » donc avec beaucoup de raiſon que » Sénéque a dit à ce ſujet : Com- » portez-vous dans les compagnies » avec tant de ſageſſe & de diſcré- » tion, que perſonne ne vous trou- » ve incommode, ou ne vous mé- » priſe comme un homme de rien, » qui ne ſçait pas vivre ; car c'eſt » un vice d'être fâcheux à tout le » monde ; & l'on s'attire avec ſujet » le nom de ſauvage & de groſſier. «

De ces paroles de ſaint Thomas, il vous eſt aiſé de juger, Monſieur, que ſous le nom de jeux il comprend auſſi la Comédie, quand il dit : Que ce relâchement de l'eſprit, qui eſt une vertu, ſe fait par des paroles & par des actions divertiſſantes. Qu'y a-t-il de plus propre & de plus particulier à la Comédie, qui ne conſiſte qu'en des

paroles & en des actions risibles & ingénieuses, qui font plaisir & qui délassent l'esprit? Je ne pense pas qu'en tout autre divertissement, on trouve unies ensemble & les paroles & les actions : mais écoutez encore un peu ce grand Docteur, il achevera de vous convaincre par une objection qu'il se fait à lui-même, & vous verrez comme il y répond. L'objection est assez forte, & contient presque tout ce qu'on peut dire contre les Comédies & contre les autres Spectacles.

» Il semble, dit saint Thomas, » (*a*) que les Comédiens passent les » bornes du divertissement réglé, » eux qui ne destinent & n'em- » ploient toute leur vie qu'à jouer. » Si l'excès du divertissement est un » péché, (comme on n'en peut dou- » ter) les Comédiens sont en état » de péché; ceux qui vont à la Co- » médie pèchent; & ceux qui leur

(*a*) *Histriones in ludo*, &c. art. 3.

» donnent de l'argent ſont les fau-
» teurs de leur péché : quoique nous
» liſions dans la Vie des Peres, qu'il
» fut un jour révélé à S. Paphnuce,
» qu'il n'auroit pas dans l'autre vie
» un plus haut dégré de gloire
» qu'un certain Comédien. «

Si l'objection que ſe fait ſaint Thomas eſt ſolide, ſa réponſe ne l'eſt pas moins. Vous en allez juger par ſes propres paroles, auſquelles je me ferois un ſcrupule de rien changer, tant elles ſont juſtes & expreſſives : je me contenterois de les pouvoir bien rendre, & de ne vous rien dérober de leur beauté. » Le
» divertiſſement, (a) répond cet
» excellent Docteur, étant donc
» néceſſaire pour la conſolation de
» la vie humaine, on peut deſtiner
» à cette même fin certains emplois
» qui ſoient permis. Ainſi l'emploi
» des Comédiens établi pour don-
» ner aux hommes une récréation

(a) *Quod ſicut dictum eſt*, &c. Ibid.

» honnête, n'a rien, ſelon moi, qui
» mérite d'être défendu, & je ne les
» crois pas en état de péché, pour-
» vu qu'ils n'uſent de cette ſorte
» de jeu qu'avec modération ; c'eſt-
» à-dire, qu'ils ne diſent ou ne faſ-
» ſent rien d'illicite ; qu'ils ne mê-
» lent point, comme on dit, le ſa-
» cré avec le profane ; & qu'ils ne
» jouent point en un tems défendu.
» Et quoique dans la vie (ce ſont
» toujours les paroles de ſaint Tho-
» mas) ils n'ayent point d'autre em-
» ploi à l'égard des autres hom-
» mes, ils en ont toutefois de fort
» ſérieux à leur égard, & par rap-
» port à Dieu, comme quand ils le
» prient, quand ils réglent leurs
» paſſions, quand ils donnent l'au-
» mône aux pauvres. De là je con-
» clus (pourſuit ce grand homme)
» que ceux qui les payent & qui les
» aſſiſtent avec modération ne pé-
» chent point ; & qu'ils font même
» une action de juſtice, puiſque c'eſt

» leur donner la récompense de leur
» travail : mais si quelqu'un distri-
» poit tout son bien après eux, ou
» bien qu'il entretînt des Comédiens
» qui jouassent d'une manière scan-
» daleuse, je ne doute point qu'il ne
» péchât, comme s'il les entretenoit
» dans le péché : & c'est dans ce sens
» que se vérifie cette parole du
» grand saint Augustin (*a*) : Que
» donner son bien aux Comédiens,
» c'est moins une vertu qu'un vice. «

Eh bien, Monsieur, jusqu'ici ce sont les propres paroles de saint Thomas : peut-on mieux répondre qu'il le fait à cette grande objection ? Et ne vous est-il pas aisé de tirer vous-même trois conséquences de toute sa doctrine ? La première, que sous le nom général de jeux & de divertissemens, il entend aussi la Comédie, & qu'il l'approuve en même tems qu'il trouve de la vertu dans les premiers. La se-

(*a*) Aug. sup. Joan.

conde, qu'il ne faut pas toujours croire en état de péché les Comédiens qui paſſent leur vie ſur le Théâtre, & moins par conſéquent les Auteurs qui leur donnent des Piéces à repréſenter, pourvû que les uns & les autres s'acquittent avec modération & avec prudence, & qu'ils faſſent d'ailleurs des actions ſérieuſes de piété & de religion. La troiſiéme enfin, que non ſeulement il n'y a point de péché à les aſſiſter avec diſcrétion, mais encore que c'eſt une action de juſtice de leur donner, comme on y eſt obligé, la récompenſe de leur emploi & de leur travail. Ainſi vous voyez bien que l'Ange de l'Ecole, & après lui les Théologiens, admettent la Comédie; & que s'ils en condamnent quelque choſe avec les Peres, ce n'en peut être que l'excès.

Pour prouver que ce n'eſt que l'excès qu'il faut condamner dans tous les jeux & tous les plaiſirs, &

que les Saints Peres n'ont point eu d'autre intention en se déchaînant contre la Comédie, saint Thomas explique ce qu'il entend par *excès*, & suppose comme un principe incontestable (*a*) qu'en tout ce qui peut être réglé selon la raison, l'on doit appeller superflu ce qui passe cette régle, & défectueux ce qui ne l'égale pas. » Or est-il, continue ce saint Docteur, que les paroles & les actions divertissantes » peuvent être réglées par la raison: il s'y trouve donc de l'excès, » quand elles ne suivent plus cette » régle, & qu'elles sont outrées en » elles-mêmes, ou défectueuses par » les circonstances que l'on y peut » apporter. « C'est sur ce principe que nous devons répondre aux autorités des Peres de l'Eglise, puisque, selon saint Thomas, ils n'invectivent que contre l'excès de la

(a) *Quod in omni eo quod est dirigibile*, art. 3. in corp.

Comédie ; & nous ne ferons rien en cela qu'à l'exemple de ce ſaint Docteur, qui, ſelon ſa coutume, appliquant à tous les Peres la réponſe qu'il donne à un ſeul, répond de cette maniére à ſaint Chryſoſtome. Cette bouche d'or de la Gréce avoit dit que ce n'eſt pas Dieu qui eſt l'auteur des jeux, mais le démon ; & pour donner de la force à ce qu'il avoit avancé, il avoit apporté ce paſſage de l'Ecriture : » Le peuple » s'aſſit pour manger & pour boire, » & il ſe leva pour jouer. « Mais ſaint Thomas veut que ces paroles du grand Chryſoſtome, s'entendent des jeux exceſſifs & peu modérés ; & il ajoute que l'excès dans le jeu tient d'une folle joye, appellée par ſaint Gregoire la fille de la gourmandiſe & du péché ; & que c'eſt en ce ſens qu'il eſt écrit : » Que le peuple s'aſſit pour manger » & pour boire, & qu'il ſe leva pour » jouer. « C'eſt une réponſe que

nous devons donner à tout ce qu'on nous objecte des Saints Peres, avec d'autant plus de raison, qu'à les examiner sans prévention, & à peser toutes leurs paroles, il est aisé de voir que s'ils se sont tant déchaînés contre la Comédie, ç'a été, parce que de leur tems, l'excès en étoit criminel & immodéré; & que s'ils l'avoient trouvée, comme elle est aujourd'hui, conforme aux bonnes mœurs & à la droite raison, ils ne l'auroient pas tant décriée, & auroient cru, comme saint Thomas, qu'il n'y avoit point de mal à y assister: mais c'étoit quelque chose de si horrible & de si infâme que la Comédie, comme on la jouoit du tems de nos peres, qu'il n'y a personne à l'heure qu'il est, (je parle des gens du monde, & de ceux encore qui sont les moins retenus) qui ne les condamnât, comme ont fait les Peres; & ce n'est pas une chose étonnante, que ces saints Person-

nages ayent employé toute la force de leur zéle contre la choſe la plus ſcandaleuſe qui fut dans l'Egliſe. N'eſt-ce pas contre l'excès de la Comédie, par exemple, que ſe récrie Tertullien, lorſqu'il dit: (a) » N'allons point au Théâtre, qui eſt » une aſſemblée particuliére d'impudicité, où l'on n'approuve rien » que ce que l'on improuve ailleurs; » de ſorte que ce qu'on y trouve de » plus beau, eſt pour l'ordinaire ce » qui eſt de plus vilain & de plus » infâme; de ce qu'un Comédien, » par exemple, y joue avec les geſtes les plus honteux & les plus naturels; de ce que des femmes oublient la pudeur de leur ſexe, » oſent faire ſur un Théâtre, & à » la vûe de tout le monde, ce qu'elles auroient honte de commettre » dans leurs maiſons, où elles ne » ſont vûes de perſonne; de ce qu'on

(a) *Hoc igitur modo*, &c. lib. de Spectaculis, cap. 17.

» y voit un jeune homme s'y bien
» former, & souffrir en son corps
» toutes sortes d'abominations, dans
» l'espérance qu'à son tour il devien-
» dra maître en cet art détestable.
» On y fait paroître jusqu'à des fil-
» les perdues, victimes infâmes de
» la débauche publique, d'autant
» plus miserables en cela, qu'elles
» sont exposées sur le Théâtre à
» la vûe des femmes qui ignorent
» le libertinage. Elles y sont le su-
» jet de l'entretien des jeunes gens:
» l'on y apprend le lieu de leur pro-
» stitution; l'on y compte le gain
» qu'elles y font, & l'on y fait leur
» éloge devant ceux qui ne de-
» vroient rien sçavoir de toutes ces
» choses. Je ne dis rien, ajoute ce
» Pere, de ce qui doit demeurer
» enséveli dans les ténébres, de peur
» d'être coupable de ces crimes par
» le seul récit que j'en ferois. «

Que seroit-ce donc que nous di-
roit Tertullien, s'il vouloit révéler

tous ces myſtéres d'iniquité qu'il renferme dans un éternel oubli, puiſque ce qu'il nous en dit eſt ſi impie & ſi infâme. Mais les autres Peres ne ſont pas ſi retenus que lui, & ne font point de difficulté de découvrir tout ce qu'ils en ſçavent. Ne croyez pas que j'aye envie de vous les rapporter tous : outre que j'aurois plûtôt fait de vous citer toute la Bibliothéque des Peres, ces matiéres délicates traitées hardiment dans une langue qui ſouffre tout, ne pourroient ſe rendre dans la nôtre, ſans bleſſer les oreilles tant ſoit peu chaſtes ; & je me contenterai de vous laiſſer à connoître ce qu'ils en ont dit de plus fort, par ce que je vous choiſirai dans leurs écrits de plus foible.

Salvien ſe défendoit d'en rien dire, par la peine qu'il auroit eue à en parler. » (a) Qui pourroit

(a) *Quis enim integro*, &c. lib. 1. de Gub. Dei.

» traiter, dit-il, de ces représenta-
» tions honteuſes, de ces paroles
» deshonnêtes, de ces mouvemens
» laſcifs & impudiques, dont on
» peut reconnoître l'énormité & le
» crime, par la défenſe que ces cho-
» ſes impoſent elles-mêmes de les
» rapporter ? «

Lactance n'eſt pas ſi réſervé : voici ce qu'il en dit de plus tolérable. (*a*) » Ces mouvemens pleins d'impu-
» dence, que l'on voit dans la per-
» ſonne des Comédiens, quel au-
» tre effet produiſent-ils que d'en-
» ſeigner le mal à la jeuneſſe ? Leurs
» corps efféminés, ſous la démar-
» che & ſous l'habit de femme, re-
» préſentent les geſtes les plus laſcifs
» des plus diſſolues. Et plus bas :
» (*b*) Après la licence des paroles,
» on en vient à celle des actions :
» on dépouille en plein Théâtre, à

(*a*) *Hiſtrionum quoque*, &c. lib. 1. cap. 22.
(*b*) *Præter verborum*, &c. lib. 1. de Ludis, p. 20.

» la priére du peuple, des femmes » débauchées, &c. « Jugez ſi le reſte que dit ce Pere, peut être quelque choſe de fort beau.

(*a*) Saint Cyprien, qui a compoſé, *ex profeſſo*, un Livre des Spectacles, décrit bien au long toutes les infamies qui s'y pratiquoient. On peut lire auſſi quelque choſe de cette abominable coutume de paroître nuds ſur le Théâtre, dans les Œuvres (*b*) de ſaint Chryſoſtome, de ſaint Jérôme, & de ſaint Auguſtin: le premier ne fait point de difficulté de comparer ceux qui de ſon tems alloient à la Comédie, de les comparer, dis-je, à David, prenant plaiſir à regarder Bethſabée toute nue dans ſon bain; & de dire, que le Théâtre eſt le rendez-

(*a*) *Sed ut ad Scenas*, &c. Cyprianus, lib. 1. de Spectaculis.

(*b*) *Delectat in mimis*, &c. Idem Epiſt. ad Donatum. Hieron. lib. 1. adverſ. Jovinian. Aug. 2. de Civit. Dei. cap. 26. Chryſ. Hom. 1. in Pſalm. Idem Hom. 6. in. 2. cap. Matthæi.

vous de tous les crimes, que toute y eſt plein d'abomination, & d'effronterie. Un Auteur (a) plus moderne nous décrivant les ſpectacles des Anciens, & ſur-tout leurs Bachanales, fait des peintures ſi horribles de leurs infamies & de leurs proſtitutions publiques, que je ne puis me réſoudre à vous les rapporter. Imaginez-vous, Monſieur, ſi ce pouvoit être de belles choſes, puiſque l'infâme Heliogabale en étoit l'Auteur. De peur que vous ne croyiez que les Saints Peres n'ayent exageré, & que la Comédie n'étoit pas autre dans ce tems-là qu'elle eſt aujourd'hui, mais que pour en détourner les Fidéles, les Prédicateurs de l'Evangile & les Auteurs Eccléſiaſtiques la depeignoient avec de ſi affreuſes couleurs; je veux bien que vous ne vous en rapportiez pas ſeulement à ceux-

(a) *Quæ ſacra*, &c. Alexander ab Alexandro, lib. 6. dierum genit.

ci, mais que vous conſultiez les Auteurs profanes ; Valere-Maxime *(a)* ne vous ſera peut-être pas ſuſpect ; parlant toutefois de cet uſage déteſtable qu'avoient les Romains, d'expoſer ſur le Théâtre les corps nuds des filles débauchées & ceux des jeunes garçons, rapporte de M. P. Caton, qu'aſſiſtant un jour à ces ſpectacles, & apprenant de Favonius, ſon favori, que par le reſpect qu'on lui portoit, le peuple avoit honte de demander que les Comédiens paruſſent nuds ſur le Théâtre, ce grand Homme ſe retira, pour ne pas empêcher par ſa préſence une choſe qui étoit paſſée en coutume. Sénéque *(b)* rend le même témoignage à Caton, & le loue de n'avoir pas voulu voir nues ces femmes débauchées ; & je n'oſe vous rapporter les paroles de Lampridius, parce qu'elles ſont trop li-

(a) In Floralibus, lib. 2.
(b) Epiſt. 97.

bres, quand il dit que l'Empereur Héliogabale, qui dans une Piéce repréſentoit Venus, ſe fit voir tout nud ſur le Théâtre avec une impudence extrême. Mais qu'ai-je affaire de vous rapporter des exemples tirés de l'Hiſtoire Profane, à vous qui la ſçavez à fond? c'eſt à vous que je m'en rapporte moi-même. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ce qu'on lit des Spectacles des Anciens, eſt quelque choſe d'épouvantable, tant pour le libertinage que pour l'impiété? Car ne vous imaginez pas qu'on n'y dît que des ordures. » On y blaſphêmoit le » Nom de Dieu, dit ſaint Chry- » ſoſtome (*a*): & lorſque les Co- » médiens avoient prononcé quel- » que blaſphême, c'étoit alors que » l'on y rioit de tout ſon cœur. « C'eſt ce qui obligea le troiſiéme Concile de Carthage à condamner

(*a*) *Blaſphemabatur præterea*, &c. Hom. 6. ad cap. 2. Matth.

par ce Canon les Comédiens comme blaſphêmateurs : » Que les Laï-
» ques *(a)* même n'aſſiſtent point
» aux Spectacles, car il a toujours
» été défendu à tout Chrétien d'al-
» ler où il y des blaſphêmateurs. «

Après des choſes ſi criminelles, qui pourroit ne pas condamner la Comédie, s'il eſt vrai qu'elle fût remplie de tant d'ordures & d'impiétés ? Il n'eſt pas beſoin d'être ſaint Pere pour ſe déchaîner là contre, il ſuffit d'être Chrétien : je dis trop, il ne faut qu'avoir un peu d'honneur & de bon ſens. » Car,
» comme dit juſtement ſaint Cy-
» prien *(b)*, comment un Chré-
» tien, auquel il n'eſt pas même
» permis de penſer aux vices, pour-
» ra-t-il ſouffrir des repréſentations
» impures, où après avoir perdu la
» pudeur, on s'enhardit à commet-

(a) A ſpectaculo, &c. Can. 2.
(b) Quid inter hæc, &c. Cyprianus, lib. de Spect.

» tre les plus grands crimes ? « Il n'eſt donc beſoin que des lumiéres de la raiſon pour condamner de ſi grands excès. Auſſi liſons-nous dans ſaint Chryſoſtome, » Que certains » Barbares (*a*) ayant entendu par- » ler de ces jeux de Théâtre, & du » plaiſir que prenoient les Romains » à les voir repréſenter, dirent ces » paroles dignes des plus grands » Philoſophes : (Il faut que les Ro- » mains, quand ils ont inventé ces » ſortes de voluptés, ſe ſoient re- » gardés comme des perſonnes qui » n'avoient ni femmes ni enfans : «) & on loue Alcibiades entr'autres choſes, d'avoir fait jetter dans la mer un Comédien trop libre, appellé Eupolis, pour avoir récité en ſa préſence des vers infâmes, ajoutant à ce châtiment ce beau mot, qui perdroit de ſa force s'il étoit rendu en notre langue : *Tu me in*

(*a*) *Barbari quidem ipſi*, &c. Hom. 38. ad cap. 11. Matth.

ſcena ſæpè merſiſti, & ego te ſemel in mari.

Vous voyez bien, Monſieur, que tous ces paſſages des Peres, & mille que je ne vous rapporte pas contre la Comédie, à force de trop prouver contre elle, ne prouvent rien contre celle d'aujourd'hui. Ce ſeroit perdre tems que de faire comparaiſon de l'une à l'autre : Je vous prie ſeulement de remarquer que bien loin d'affoiblir la doctrine de ſaint Thomas, tout cela au contraire ne ſert qu'à la confirmer ; car ce n'eſt que contre l'excès de la Comédie que s'arment les Saints Peres ; au lieu que ſi de leur tems ils l'avoient trouvée dénuée des malheureuſes circonſtances qui l'accompagnoient, ils auroient été du ſentiment de ſaint Thomas ; & s'ils ne l'avoient pas approuvée, du moins l'auroient-ils jugée indifférente,

J'ai été bien aiſe de vous rapporter toutes ces choſes avant que de vous découvrir préciſément mon ſentiment ſur ce ſujet, & ſur les principes inconteſtables que j'ai poſés: Je dis que, ſelon moi, les Comédies de leur nature, & priſes en elles-mêmes indépendamment de toute circonſtance, bonne ou mauvaiſe, doivent être miſes au nombre des choſes indifférentes. Vous ne vous attendez peut-être pas, Monſieur, en liſant du premier abord cette propoſition, que je vous la veuille prouver par l'autorité des Saints Peres: cependant à la bien examiner, c'eſt leur propre ſentiment, & celui même de Tertullien & de ſaint Cyprien, qui ſont les deux qui ſemblent s'être le plus déchaînés contre la Comédie. Pour commencer par Tertullien: en même tems qu'il déteſte l'horreur & l'infamie des ſpectales, il ſe fait

cette objection. » Dieu, dit-il, (a) » a établi toutes choſes, & les a » données aux hommes, & par con- » ſéquent elles ſont toutes bonnes, » comme le Cirque, les Lions, les » Voix, &c. » Quelles ſont donc celles dont il n'eſt pas permis d'u- ſer ? Et ce grand homme répond ; » Qu'il eſt vrai que toutes choſes » ont été inſtituées de Dieu, mais » qu'elles ont été corrompues par » le démon : Que le fer, par exem- » ple, eſt autant l'ouvrage de Dieu » que les herbes & que les Anges ; » que toutefois Dieu n'a pas fait » ces créatures pour ſervir à l'ho- » micide, au poiſon & à la magie, » quoique les hommes les y em- » ployent par leur malice : & que » ce qui rend bien des choſes mau- » vaiſes, qui de ſoi ſeroient indif- » férentes, c'eſt la corruption & non » pas l'inſtitution. « D'où appliquant

(a) *Omnia ſunt à Deo*, &c, lib, de Spectac, cap. 10.

ce raiſonnement aux Spectacles & à la Comédie, il s'enſuit que conſidérée en elle-même, elle n'eſt pas plus mauvaiſe que les Anges, les herbes & le fer; mais que c'eſt le démon qui la change, l'altére & la gâte. Vous voyez que Tertullien a mis les Comédies parmi les actions indifférentes, & que ce n'eſt pas les condamner que d'en reprendre l'excès.

Saint Cyprien *(a)*, en parlant de David qui danſa devant l'Arche au ſon des flûtes, des tambours & des autres inſtrumens, avoüe que ce n'eſt point un mal de danſer & de chanter; mais il prétend que cela n'excuſe point les Chrétiens qui aſſiſtent à des danſes laſcives, & à des chants impurs, qui font retentir les louanges des Idoles. D'où il vous eſt facile de juger, que ce ſaint Docteur ne condamne pas abſolument les Danſes, les Chants, les

(a). *Quod David*, &c lib. de Spectac.

Operas

Operas & les Comédies, mais seulement les Spectacles qui représentoient les fables en la manière lascive des Grecs & des Romains *(a)*, & qui se célébroient en l'honneur des Idoles. C'est aussi le sentiment de saint Bonaventure ; qui dit formellement : » Que les Spectacles »sont bons & permis s'ils sont ac» compagnés des précautions & des »circonstances nécessaires. « Le Bienheureux Albert le Grand, son Maître, lui avoit appris cette doctrine : & les paroles que je lis à ce sujet dans saint Antonin, Archevêque de Florence, sont trop précises pour ne pas vous les rapporter. » La profession de Comédien, dit» il *(b)*, parce qu'elle sert à la ré» création de l'homme, qui est né» cessaire pour sa vie, n'est pas dé-

(*a*) *Dico quod ludus*, &c. in 4. dist. 16. 1. 1. dub. 13.

(*b*) *Histrionatus Ars*, &c. in 3. part. summ. tit. 8. cap. 4. sect. 12.

» fendue d'elle-même : de là vient » qu'il n'eſt pas non plus défendu » de vivre de cet art, &c. « Et dans un autre endroit. » (a) La Comé- » die eſt un mélange de paroles & » d'actions agréables pour ſon di- » vertiſſement, ou pour celui d'au- » trui ; ſi l'on n'y mêle rien de deſ- » honnête, rien d'injurieux à Dieu, » ou de préjudiciable au prochain, » ce jeu eſt un effet de la vertu d'Eu- » trapelie ; car l'eſprit qui eſt fati- » gué par des ſoins intérieurs, com- » me le corps l'eſt par les exercices » du dehors, a autant beſoin de re- » pos que le corps en a de nourri- » ture. Ce repos ſe procure par » ces ſortes de paroles ou d'actions » divertiſſantes, que l'on appelle » Jeux. « Se peut-il rien, Monſieur, de plus fort en faveur de la Comédie ? cependant c'eſt un grand Saint qui parle : d'où vient donc

(a) *Scenicus ludus*, &c. 2. part. ſumm. cap. 23. ſect. 1.

qu'il ne ſe déchaîne pas tant que les plus anciens ? C'eſt que la Comédie ſe corrige & ſe perfectionne tous les jours ; & j'ai remarqué en liſant les Saints Peres, que plus ils s'approchoient de nous, plus ils s'adouciſſoient à l'égard de la Comédie ; parce qu'apparemment la Comédie ſe réformoit, au lieu qu'aux ſiécles éloignés, ils déclamoient avec plus de ferveur contre les abominations dont elle étoit accompagnée. Ce n'eſt pas pour cela que les derniers le cédent en ſcience & en ſainteté aux premiers, c'eſt que la Comédie ſe change : auſſi voyons-nous qu'elle n'eſt pas défendue par le Saint de nos jours, le grand François de Sales, Evêque de Genêve *(a)*, qui peut ſans contredit ſervir de modéle à tous les Directeurs dans la conduite des ames à la véritable dévo-

(a) Introd. ad Vit. Dev.

tion : & Fontana de Ferrare (a) rapporte dans son Institution, que l'illustre saint Charles Borromée permit les Comédies dans son Diocèse par une Ordonnance de 1583, à condition néanmoins qu'avant que d'être représentées, elles seroient revûes & approuvées par son Grand-Vicaire, de peur qu'il ne s'y glissât quelque chose de deshonnête, & de contraire aux bonnes mœurs. Ce pieux & sçavant Cardinal approuva donc les Comédies modestes, & ne condamna que les deshonnêtes & les impies, comme on le voit par le troisiéme Concile qu'il tint à Milan en 1572.

Outre cette foule de témoignages qui sont en ma faveur, je puis encore former une forte preuve tirée des paroles & de la conduite des Saints Peres en général ; & vous faire remarquer que ceux qui ont parlé si fortement contre les Com-

(a) Instit. fol. 45.

dies, ne l'ont pas fait avec moins de force contre les jeux de Cartes, de Dez, &c. Ils ont crié contre les banquets & contre les feſtins, contre le luxe & contre les parures, contre les bâtimens ſuperbes, contre la magnificence des maiſons, la richeſſe des ameublemens, la rareté des peintures, &c. On en trouve des Homelies tout entiéres dans ſaint Chryſoſtome : on en voit un détail particulier dans le Pédagogue de ſaint Clement d'Alexandrie *(a)*; ſaint Auguſtin en parle fort au long dans la plûpart de ſes Ouvrages, & ſur tout dans la Lettre qu'il écrit à Poſſidonius *(b)*: ſaint Cyprien cité par le même ſaint Auguſtin, ſaint Gregoire, en un mot, tous les Saints Peres ont vivement déclamé contre le luxe & contre la richeſſe des

(a) Pedag. lib. 2. & 3.

(b) Ep. 73. ad Poſſid. Doctr. Chriſt. l. 4. c. 23. Hom. 6. in Evang.

habits ; tantôt intimidant les Chrétiens par l'exemple du mauvais Riche, tantôt les menaçant des Anathêmes prononcés par saint Paul, & tantôt les excitant à suivre l'exemple du grand Jean-Baptiste, qui par l'austérité de sa vie a mérité tant de louanges de la bouche même du Sauveur. On ne se fait pas cependant tant de scrupule sur ce chapitre que sur celui de la Comédie ; & l'on ne fait point de difficulté de s'habiller selon sa condition, & de vivre à son aise, pourvû qu'on le fasse avec modestie & modération : pourquoi donc n'étendrons-nous pas cet adoucissement aux Spectacles, & ne dirons-nous pas, que comme on applique les reproches des Docteurs de l'Eglise au luxe, à l'intempérance ; à la dissipation des biens, & non pas à leur usage innocent & modéré, l'on peut aussi interpréter leurs paroles des Comédies impies & deshonnêtes, &

non pas de celles où l'on ne trouve rien que de conforme aux régles de la ſageſſe & de l'honnêteté?

» Pour preuve que l'Ecriture » Sainte ne condamne point les » Jeux, les Danſes & les Spectacles, » pris en eux-mêmes & dépouillés » des circonſtances fâcheuſes qui les » peuvent faire condamner, (ce ſont » les propres paroles du Bienheu- » reux Albert le Grand) ne liſons- » nous pas dans l'Exode (*a*) que » Marie, ſœur d'Aaron, danſa au » ſon des tambours, & qu'elle mé- » rita même par cette action? Le » Roy Prophete ne dit-il pas (*b*), » que Benjamin étoit au milieu des » jeunes filles qui jouoient du tam- » bour? Dieu ne promet-il pas aux » *Juifs* par la bouche de Jérémie » (*c*), qu'après leur retour de la » Chaldée, ils danſeront & joue-

(*a*) *Sumpſit ergo*, &c. in 4. diſt. 16. art. 43.
(*b*) Pſal. 67.
(*c*) Jerem. 31.

» ront des tambours ? Les danſes &
» les plaiſirs, conclut Albert le
» Grand, ne ſont donc mauvais
» que par les circonſtances crimi-
» nelles qu'on y ajoûte : & je n'o-
» bligerois pas un pénitent à s'en
» abſtenir, puiſque Dieu non ſeu-
» lement les permet, mais les pro-
» met lui-même. « En effet, ôtez l'excès qui ſe peut gliſſer dans la Comédie, je ne ſçai ce qu'il peut y avoir de mauvais. Car c'eſt un tableau où ſont repréſentées des hiſtoires ou des fables pour divertir, & plus ſouvent pour inſtruire les hommes en les divertiſſant & en les délaſſant de leurs occupations ſérieuſes. C'eſt un caractére que vous ſçavez mieux attraper que perſonne ; & l'on ne peut nier que l'incomparable Eſope, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, ne ſoit d'une grande inſtruction pour la morale, & ne faſſe, ſi je l'oſe dire, beaucoup plus d'impreſ-

ſion que n'en feroit les leçons les plus ſérieuſes. Je dois lui rendre cette juſtice, (qu'il n'y a que des gens peu ſçavans ou paſſionnés qui lui puiſſent refuſer,) qu'il eſt fait ſelon toutes les loix & la premiére inſtitution de la véritable Comédie, qui ne fut inventée des Grecs, qu'elle reconnoît pour ſes Auteurs (*a*), que pour reprendre librement les vices des plus grands Seigneurs, & pour les en corriger. Je ſçai bien que comme elle étoit un peu trop hardie, les Athéniens eurent raiſon de lui ôter cette liberté, & de l'empêcher de s'attaquer immédiatement à perſonne; mais on lui permit de s'attacher généralement à reprendre les mœurs: & ce n'a été que par un abus, dont les choſes même les plus ſaintes ne ſont pas exemptes, que depuis, au lieu de les réformer, elle a pû contribuer à les corrompre. Je ne trouve donc

(*a*) Scaliger de Poëtica.

rien que de fort bon dans le premier deſſein de la Comédie, où l'on doit peindre le vice avec les plus noires, mais les plus vives couleurs, pour le faire craindre : où l'on doit mettre la vertu dans le plus beau jour, & l'élever par les plus grands éloges pour la faire pratiquer. Qu'y a-t-il là-dedans que de conforme au ſentiment de tous les fidéles, & à l'uſage de tous les pays, & de Rome même, où le Souverain Pontife aſſiſte quelquefois en perſonne à des Comédies qui ſe repréſentent chez les Religieux les plus réguliers & les plus auſtéres, ou dans des Colléges pour exercer la jeuneſſe, & la délaſſer en même temps, après une année de fatigues dans l'étude ſérieuſe des belles Lettres ?

Juſqu'ici je ne vois rien de mauvais dans l'inſtitution de la Comédie. Ah ! diſent ſes ennemis, elle n'eſt que trop mauvaiſe, puiſqu'elle eſt défendue. Juſqu'à préſent, je

l'avoue, je croyois qu'on défendît les choſes parce qu'elles étoient mauvaiſes, & non pas qu'elles fuſſent mauvaiſes parce qu'elles étoient défendues. Mais il eſt bon de détruire entierement cette raiſon ; & pour en venir aiſément à bout, voyons les autorités de l'Ecriture Sainte, qui ſemblent défendre la Comédie & les ſemblables ſpectacles ; & tâchons de les expliquer, non pas à notre fantaiſie, mais par les paroles des plus grands Docteurs. Albert le Grand, qui a recueilli tous ces paſſages, les expliquera lui même. Le premier eſt de ſaint Paul, qui ſemble avoir rapporté tous ces jeux à l'impudicité ; car l'Apôtre exhortant les hommes à fuïr ce péché, dit ces paroles : (*a*) » Comme quelques-» uns d'eux ſont tombés dans l'im-» pureté, deſquels il eſt écrit : Le » peuple s'aſſit pour manger & pour » boire, & ils ſe levérent pour jouer. «

(*a*) *Sicut quidam*, &c. 1. Corint. cap. 10.

Le second est de l'exode (*a*), où l'on voit que les danses furent premiérement inventées devant les Idoles ; & l'on prouve par là qu'elles ont été instituées par *l'idolâtrie*, pour exciter les hommes à l'impudicité. Le troisiéme est d'Isaïe, qui de la part de Dieu fait de grandes menaces contre ces sortes de jeux. » (*b*) Parce que, dit-il, les filles de Sion se sont élevées, & qu'elles ont marché avec mesure & cadence, &c. le Seigneur rendra » chauve la tête des filles de Sion, » &c. « Et l'on prétend enfin que saint Paul a renfermé les Spectacles dans ces célébres paroles : (*c*) » Abstenez-vous de la moindre » chose qui ait l'apparence du mal. « Mais Albert le Grand répond à tous ces passages, » que les danses, &c. qui de soi ne sont pas

(*a*) Exod. 32.
(*b*) *Pro eo quod*, &c. Isai. 3.
(*c*) *Abstinete vos*, &c. 1. Thess. c. 5.

» mauvaiſes, pouvoient le devenir » par les malheureuſes circonſtan- » ces dont ſaint Paul entend parler : » Qu'il eſt faux qu'on ne danſât tou- » jours que devant les Idoles, & » qu'on le faiſoit en d'autres occa- » ſions : témoin Marie, ſœur d'Aa- » ron & de Moyſe, dont nous ve- » nons de parler : Que Dieu par la » bouche de ſon Prophéte, ne re- » prend que les geſtes infâmes dont » les danſes des Juifs étoient ac- » compagnées : & que ſaint Paul » enfin défend juſqu'à l'apparence » du vrai mal, & non de ce qui ne » le devient que par accident, & » par de mauvaiſes circonſtances. « Ces autorités de l'Ecriture, dont on fait tant de bruit, ne prouvent donc rien, ſelon Albert le Grand, contre les Spectacles.

Mais, me direz-vous, ſi les Comédies ſont bonnes en elles-mêmes, pourquoi ceux qui la jouent ſont-ils notés d'infamie par le Digeſte

de Justinien (*a*)? Si ce n'étoit pas un crime de jouer la Comédie, on n'auroit pas traité les Comédiens d'infâmes. Mais souffrez que je vous demande à mon tour, s'il y a péché à un Soldat qui craint les coups, de s'enfuïr du combat, ou bien si une jeune Veuve qui ne s'accommoderoit pas du célibat, feroit un péché mortel de passer en de secondes nôces avant l'année de son veuvage? Cependant le même Digeste de Justinien (*b*) met l'un & l'autre au nombre des personnes infâmes, & mille autres gens dont les actions ne sont point criminelles. C'est donc une assez foible conséquence que de prouver la méchanceté d'une action, parce qu'elle est notée d'infamie. S'il étoit vrai que les Comédiens fussent infâmes pour monter sur le Théâtre, & pour jouer la Comédie, je voudrois sçavoir en

(*a*) ff. tit. de his qui notantur infamiâ.
(*b*) Lege, *qui ait Prætor.* Lege, *Genero.*

vertu de quoi les jeunes gens dans les Colléges, les perſonnes les plus ſages, & quelquefois les plus qualifiées, les Princes mêmes & les Rois, les Prêtres & les Religieux, qui tous pour ſe divertir, & ſans ſcandale, repréſentent des perſonnages dans des Comédies, ne ſont point infâmes, & que les Comédiens le ſont, eux qui ne font pas autre choſe? Qu'on ne me diſe point que c'eſt parce que les derniers jouent par intérêt, & pour en retirer du profit, au lieu que tous les autres ne le font que pour leur divertiſſement; car cette raiſon fait pitié. S'il eſt vrai que l'action ſoit mauvaiſe en ſoi, qu'importe qu'elle ſe faſſe avec gain ou ſans profit? elle ſera toujours mauvaiſe: une circonſtance de plus ou de moins, ne ſçauroit rendre bonne une action eſſentiellement méchante: & de même qu'un parjure, ou un calomniateur, notés d'infamie par la Loi que vous

me citez, seront toujours infâmes; de quelque circonstance que vous les accompagniez, aussi la Comédie ne peut être représentée, dans quelque occasion, ou pour quelque motif que ce soit, sans encourir la tache d'infamie, qui, selon vous, y est attachée. D'ailleurs, pour entendre ce que veulent dire les Loix, il faut s'en rapporter aux Docteurs qui les ont expliquées. Voici ce que le fameux Balde (a) dit sur celle dont il s'agit: » Les Comé-» diens qui jouent d'une maniére » honnête, ou pour se divertir, ou » pour délasser les autres, & qui ne » font rien contre les bonnes mœurs, » ne sont point réputés infâmes. « Vous voyez donc bien, Monsieur, que selon ce Commentateur, l'infamie ne tombe que sur les Comédiens qui jouent d'infâmes Comé-

(a) *Joculatores*, &c. Lege 11. §. ait Prætor. ff. de his qui notantur infamiâ.

dies, & non pas ſur ceux qui n'en repréſentent que d'honnêtes.

Comme le temps qui change, fait tout changer avec lui, les gens équitables doivent regarder les choſes dans les temps où elles ſont. Il ne faudroit pas remonter bien haut, pour voir que la plus infâme de toutes les conditions étoit celle des Cabaretiers : Ils n'étoient reçûs ni en témoignage, ni même à intenter aucune action pour le payement de ce qui leur étoit dû ; tant on craignoit de ſalir les Tribunaux, en y parlant d'une profeſſion ſi honteuſe : cependant ils ont aujourd'hui la qualité de Marchands de Vin, & travaillent à ſe faire incorporer parmi les Marchands, que par diſtinction on appelle *Honorables Hommes*, & dont on fait les Conſuls & les Echevins, qui ſont les premiers grades de la Bourgeoiſie. Les Médecins mêmes, dont les enfans rempliſſent des places ſi conſidérables

dans l'Egliſe, dans l'Epée & dans la Robe, n'ont-ils pas été chaſſés de Rome comme infâmes ? & dans l'élevation où ils ſont, reſte-t-il le moindre veſtige de leur infamie ? Pourquoi donc y en aura-t il dans une profeſſion toute pleine d'eſprit, & qui eſt aujourd'hui, par les ſoins que tant d'habiles gens ſe ſont donnés, moins l'école du Vice que celle de la Vertu ? La grande raiſon, & pour ainſi dire, l'unique qui a fait autrefois déclarer les Comédiens infâmes, étoit l'infamie qui régnoit dans les Comédies qu'ils repréſentoient, & celle qu'ils y ajoûtoient eux-mêmes par la maniére honteuſe dont ils accompagnoient ces coupables repréſentations: maintenant que cette raiſon eſt anéantie, il eſt indubitable que ces conſéquences ne ſubſiſtent plus; & s'il y en a quelques-unes à tirer, c'eſt, Monſieur, que la Comédie étant devenue toute honnête, ceux qui

là repréſentent, & qui vivent honnêtement d'ailleurs, doivent ſans difficulté être au nombre des honnêtes gens. Ils y ſont ſi bien, que la Comédie ne fait point dégénerer la Nobleſſe. Floridor, dont j'ai oüi parler comme du plus grand Comédien que la France ait eu, étant né Gentilhomme, n'en fut point jugé indigne par la profeſſion dont il étoit: & dans la recherche que l'on fit de la fauſſe Nobleſſe, il fut reçu par le Roy & par ſon Conſeil à faire preuve de la vérité de la ſienne, qui par droit héréditaire a paſſé à ſa poſtérité. L'Académie de Muſique, qu'il a plû à Sa Majeſté d'établir pour diverſifier les plaiſirs de ſes Sujets, n'a t-elle pas le privilége de conſerver la qualité de Nobles à ceux qui ont l'avantage de l'être. Y a-t-il des prérogatives pour les uns qui ne ſoient pas pour les autres; & ſi l'on met de la différence entr'eux, tous les

ſiécles n'ont-ils pas décidé qu'elle doit être en faveur de la Comédie, puiſque du conſentement de toutes les Nations, la Poëſie eſt la ſœur aînée de la Muſique ? C'eſt donc une erreur de croire les Comédiens moins honnêtes gens que d'autres, ſuppoſé leur conduite auſſi exempte de blâme que leur profeſſion.

Des Docteurs, dites-vous, ou du moins qui ſe piquent de l'être, vous ont montré des Rituels, qui défendent aux Confeſſeurs d'adminiſtrer les Sacremens aux Comédiens ; ce qu'ils confirment par pluſieurs Conciles. Je répons à cela, qu'il eſt conſtant que ces Rituels & les Canons de ces Conciles n'en veulent qu'aux Comédiens qui jouent des Piéces ſcandaleuſes, ou qui ne les repréſentent pas aſſez honnêtement. Mais vous me ferez plaiſir de prier ceux qui vous apportent ces ſortes d'argumens, de

vous dire la différence qu'ils mettent entre les autres Jeux & les Comédies ; car pour les Rituels, les Canons, les Conciles, &c. ils n'y en mettent aucune, défendant également toute ſorte d'autres Jeux. Je ne finirois point ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'ils en diſent. J'aime mieux vous renvoyer aux Livres qui en parlent, & vous en citer les endroits. Le Concile des Apôtres (*a*), par exemple, excommunie les Fidéles, & ſuſpend les Eccléſiaſtiques qui joueront aux Jeux de hazard. Celui d'Eliberis (*b*), celui de Conſtantinople ne ſe récrient pas moins contre tous les Jeux que contre la Comédie : & j'ai remarqué dans le ſecond Tome des Conciles, que dans celui de Poitiers, une Abbeſſe fut accuſée

(*a*) *Epiſcopus aut Presbyter*, &c. Can. 42. apud Grat. D. 35. cap. Epiſcopus.

(*b*) *Si quis Fidelis*, &c. Conc. Eliberi. Can. 79. Trullan. Syn. Can. 50.

par ſes propres Religieuſes d'avoir joué aux Dez dans ſon Monaſtére. Les Loix des Empereurs (*a*) y ſont formelles ; & l'on en trouve non ſeulement contre les Clercs qui jouent, mais encore contre ceux qui les regardent jouer, ou qui s'intéreſſent dans leur jeu. Saint Clement d'Alexandrie donnant des régles pour les mœurs (*b*), en bannit entiérement les Jeux de hazard : Saint Cyprien (*c*) ne peut ſouffrir que la même main qui a l'honneur de ſervir aux ſacrés Myſtéres, ſe proſtitue juſqu'à toucher des Cartes & des Dez : & l'on n'a qu'à feüilleter les Saints Peres & les autres Eccléſiaſtiques, il n'y a guéres de pages où l'on ne trouve quelque choſe contre les Jeux. Cependant vos Docteurs qui font ſonner ſi haut

(*a*) Juſtin. Novell. Cod. de Epiſc. & Cleric. l. 17.

(*b*) In Pedagogo.

(*c*) Lib. 3. cap. 11.

les Peres & les Conciles, n'en ſuivent pas ſi ſcrupuleuſement les déciſions contre les Jeux. Nous voyons que preſque tout ce qu'il y a d'Abbés, de Prêtres, d'Evêques & d'Eccléſiaſtiques, ne font point de difficulté de jouer, & qu'ils prétendent que toutes ces cenſures des Peres de l'Egliſe ſe doivent entendre de l'excès du jeu, & non pas de celui qui eſt modéré, ſans attache, & ſeulement pour paſſer un peu de temps. Pourquoi donc ne pas dire la même choſe de la Comédie, & refuſer de juſtes adouciſſemens en ſa faveur, puiſqu'on en trouve ſi facilement à l'égard des autres jeux ? D'ailleurs, quand on demande aux Evêques & aux Prelats ce qu'ils penſent de la Comédie, ils proteſtent la plûpart, que quand elle eſt honnête, & qu'il n'y a rien dedans qui bleſſe les mœurs & le Chriſtianiſme, ils ne prétendent point la cenſurer : & quand ils

ne le diroient pas même, on peut le conjecturer de leur conduite, puiſque dans les Diocéſes où l'on ſe ſert de ces Rituels rigoureux dont nous avons parlé, on ne laiſſe pas d'y jouer la Comédie, qui y eſt ſoufferte, & peut-être approuvée. Si elle étoit mauvaiſe, pourroit-on la tolérer? L'illuſtre & ſage Prélat qui gouverne avec tant de ſuccès votre Diocéſe, & qui ne laiſſe rien échapper à ſes ſoins & à ſon zéle, n'employeroit-il pas toute ſon autorité pour ôter cette pierre de ſcandale du milieu de ſon troupeau, s'il étoit vrai que la Comédie fût ſcandaleuſe? De la maniére qu'on la joue à Paris, il n'y paroît rien de criminel : Il eſt vrai que je n'en puis porter un jugement bien déciſif, puiſque je n'y vais point, ni dans aucune autre aſſemblée de grand monde : mais il y a trois moyens de ſçavoir ce qui s'y paſſe. Le premier eſt de s'en informer à

des

des perſonnes de poids & de probité, leſquelles, malgré l'horreur qu'elles ont du péché, ne laiſſent pas d'aſſiſter à ces ſortes de Spectacles. Le ſecond moyen eſt encore plus ſûr, c'eſt de juger par les confeſſions des Fidéles, du mauvais effet que produiſent les Comédies dans leur cœur; car il n'eſt point de plus grande accuſation, que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troiſiéme enfin, eſt la lecture des Comédies, qui ne m'eſt pas interdite dans ma retraite comme en pourroit être la repréſentation; & par aucun de ces chefs, je n'ai trouvé dans la Comédie aucune trace des excès que les Saints Peres y condamnoient avec tant de raiſon. Mille gens d'une éminente vertu, & d'une conſcience fort délicate, ont été obligés d'avouer qu'à l'heure qu'il eſt, la Comédie eſt ſi épurée ſur le Théâtre François, qu'il n'y a

rien que l'oreille la plus chaſte ne pût entendre. Tous les jours à la Cour les Evêques, les Cardinaux & les Nonces du Pape (a) ne font point de difficulté d'y aſſiſter; & il n'y auroit pas moins d'impudence que de folie, de conclure que tous ces grands Prélats ſont des impies & des libertins, puiſqu'ils autoriſent le crime par leur préſence. C'eſt bien plûtôt une marque que la Comédie eſt ſi réguliére, qu'il ne peut y avoir de honte ni de ſcrupule à s'y trouver. J'ai fait encore quelquefois une réflexion qui me paroît aſſez judicieuſe, en jettant les yeux ſur les Affiches qu'on lit au coin des rues, où l'on invite toutes ſortes de perſonnes à venir à la Comédie & aux autres Spectacles qui ſe jouent avec Privilége du Roy, & par des Troupes entretenues par Sa Majeſté. Quoi! diſois-je en moi-même, ſi l'on invitoit les

(a) *Du temps qu'on jouoit à la Cour la Comédie devant le Roy Louis XIV.*

gens à quelque mauvaiſe action, à ſe trouver en des lieux infâmes, ou bien à manger de la viande les jours qui nous ſont défendus, &c. il eſt conſtant que les Magiſtrats, bien-loin de permettre la publication de ces ſortes d'Affiches, en puniroient ſévérement les auteurs qui abuſeroient de l'autorité d'un Roy très-Chrétien & très-Religieux, pour inviter les Fidéles à commettre des crimes ſi énormes. Il faut donc, concluois-je aiſément, que la Comédie ne ſoit pas ſi mauvaiſe, puiſque les Magiſtrats ne la défendent point, que les Prélats ne s'y oppoſent en aucune maniére, & qu'elle ſe joue avec le Privilége d'un Prince qui gouverne ſes Sujets avec tant de ſageſſe & de pieté; qui n'a pas dédaigné d'y aſſiſter lui-même, & qui n'auroit pas voulu autoriſer par ſa préſence un crime dont il ſeroit plus coupable que les autres; puiſque, ſelon ſaint Chryſoſ-

tome (*a*), celui-là ne péche pas tant qui fait le mal, que celui qui lui commande de le faire, ou qui l'autoriſe par ſes applaudiſſemens. C'eſt une marque aſſûrément que ni l'Egliſe, ni la Cour n'ont rien reconnu dans les Comédies, telles qu'on les repréſente aujourd'hui, qui puiſſe empêcher en conſcience les Chrétiens d'y aſſiſter.

A l'égard des confeſſions, on ne découvre rien par leur moyen de cette grande malignité qu'on attribue à la Comédie. Tous ceux à qui l'on demande quel mauvais effet elle a pû faire ſur leur eſprit & ſur leur cœur, répondent abſolument qu'elle n'y en a fait aucun; & qu'ils ne vont aux Spectacles que pour y paſſer deux heures, employées à un plaiſir plein d'eſprit & d'agrément. D'ailleurs, ſi la Comédie étoit la ſource de tant de crimes, il s'enſuivroit qu'il n'y au-

(*a*) Hom. 6, in cap. 2. Matth.

roit que les riches, & ceux qui ont le moyen d'y aller, qui fuſſent les plus grands pécheurs; & l'on voit par expérience que cela eſt bien égal, & que les pauvres, qui ne ſçavent pas ce que c'eſt que la Comédie, ne tombent pas moins dans des crimes de colére, de vengeance, d'impureté & d'ambition. J'aime donc mieux conclure avec plus de vrai-ſemblance, que ces péchés ſont des effets de la malice ou de la foibleſſe humaine, qui de toutes ſortes d'objets indifféremment prennent occaſion de pécher.

Quant à la lecture des Piéces que l'on imprime après qu'on les a jouées, il ne m'en eſt point tombé ſous les mains où j'aye trouvé rien d'*indécent*, ni qui pût bleſſer le Chriſtianiſme ou la pureté des mœurs. Le plus grand mal qu'on y puiſſe trouver, c'eſt que la plûpart des Sujets ſont tirés de la Fable;

& encore quel mal eſt-ce là ? » Ce ſont des Fables, dont on peut » tirer des moralités fort inſtructi- » ves, & capables d'inſpirer aux » hommes de l'amour pour la vertu, » & de l'horreur pour le vice. « Ce ſont les propres paroles d'un grand homme, (*a*) qui ſoûtient » qu'il » eſt permis de tirer des vérités du » ſein des Fables Payennes, & que » ce n'eſt au plus, que recevoir des » armes de ſes propres ennemis. « Vous voyez par-là qu'aucun des moyens que j'ai pû employer pour découvrir ce qu'il pouvoit y avoir de mauvais dans les Comédies, n'a ſervi qu'à me faire connoître, que de la maniére qu'on les joue à Paris, elles ſont ſages, retenues, ou du moins très-tolérables.

Salvien dans ſon temps reprochoit aux Chrétiens (*b*), qu'on ne pou-

(*a*) *Nam de fabularum*, &c. Petr. Bloeſenſis Epiſc.

(*b*) *Talia ſunt quæ*, &c. lib. 6. de Provident.

voit ſe ſouvenir de ce qui ſe diſoit aux Comédies, que l'on ne tombât dans quelque péché d'impureté. Apparemment que ce ſaint homme n'en parloit pas par expérience, & qu'il n'alloit pas aux Spectacles qu'il condamnoit. Il faut donc qu'il ſe fût ſervi d'un des trois moyens dont nous venons de parler, & qu'il eût reconnu que ces ſortes de Comédies faiſoient une ſi grande impreſſion ſur ceux-mêmes qui les liſoient, qu'elles cauſoient toujours en eux quelque déſordre. Or eſt-il qu'en liſant les Comédies d'aujourd'hui, nous ne nous ſentons excités à rien de contraire à la pudeur; qu'elles ne ſont propres qu'à faire rire, & incapables de laiſſer dans l'eſprit de ces idées fâcheuſes dont Salvien ne pouvoit ſe débarraſſer: Il faut donc conclure que la Comédie ne contient rien qu'on ne puiſſe réciter, ou lire, ſans s'expoſer à tomber dans aucun péché.

Mais permettez-moi, Monsieur, de passer les bornes d'une simple lettre, & pour ne rien laisser d'irrésolu dans la Question dont il s'agit, d'examiner les précautions avec lesquelles les Docteurs permettent que l'on aille à la Comédie. Saint Thomas (*a*), saint Bonaventure, saint Antonin, & avant eux tous, Albert le Grand, avoit dit que dans les jeux il faut prendre garde à trois choses : La premiére & la principale est, que l'on ne cherche pas le plaisir dans les paroles, ou dans les actions deshonnêtes, comme on faisoit du temps des Anciens : Coutume malheureuse que Cicéron déploroit par ces paroles : (*b*) » Il y a une maniére de » se jouer basse, insolente, crimi» nelle & honteuse. « La seconde chose à laquelle il faut prendre gar-

(*a*) *Ubi sup. artic. 2. in corpore.*

(b) *Unum genus jocandi est illiberale, petulans, flagitiosum, obscœnum.*

de, dit le Docteur Angelique, eſt, qu'en voulant donner quelque relâche à l'eſprit, on ne perde entiérement la gravité de l'ame; ce qui faiſoit dire à ſaint Ambroiſe: (a) » Prenons garde qu'en vou» lant un peu relâcher notre eſprit, » nous ne perdions l'harmonie de » notre ame, où les vertus forment » un agréable concert. « Et la troiſiéme condition que l'on demande dans nos jeux, auſſi-bien que dans toutes les actions de la vie, eſt qu'ils conviennent à la perſonne, au temps, au lieu; & qu'ils ſoient réglés par toutes les autres circonſtances qui les peuvent rendre honnêtes. Il m'eſt fort aiſé de vous faire voir qu'aucune de ces conditions ne manque à la Comédie, telle qu'elle eſt aujourd'hui; après quoi

(a) *Caveamus ne dum relaxare animum velimus, ſolvamus omnem harmoniam quaſi concentum quemdam bonorum operum.*

vous devez conclure qu'elle eſt entiérement permiſe.

Après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire de l'approbation qu'on donne aux Comédies, vous ne pouvez pas douter qu'elles ne ſoient châtiées, & exemptes de toute action ou parole deshonnête. Vous m'avez dit vingt fois vous-même, que les Comédiens étoient fort circonſpects ſur cette matiére; & qu'ils ne vouloient pas ſouffrir, quand ils acceptoient une Piéce, qu'il y eût rien d'indécent ou de libre, pas même une équivoque, ni la moindre parole ſous laquelle on pût cacher du poiſon: comme de fait on n'en trouve point dans les Comédies qu'on imprime, ce qui prouve de ſoi que cette premiére condition ſe garde exactement dans nos Comédies, où l'on ne ſe ſert point de ces paroles deshonnêtes ou impies, que l'Apôtre

saint Paul, & après lui saint (a) Chrysostome, nous ordonne de fuïr, lorsqu'il nous exhorte » à ne dire » ni à n'écouter avec plaisir ces sor- » tes de paroles folles & impuden- » tes, qui bien-loin de nous devoir » exciter à rire, ont de quoi nous » obliger à pleurer. «

Il y a des Loix terribles dans ce Royaume contre les Blasphêmateurs : on leur perce la langue ; on les condamne même au feu : entretiendroit-on les Comédiens, & leur donneroit-on des Priviléges s'ils étoient blasphêmateurs, libertins, ou impies ?

Nous avouons, me direz-vous, qu'ils n'osent ouvertement y rien proférer d'impie, ni faire sur la Scéne les infamies qui s'y commettoient autrefois : mais il reste toujours quelque chose de cette premiére corruption déguisée sous de

(a) *Quæ nos fugere*, &c. Hom. 6. in cap. 2. Mat.

plus beaux noms. Joue-t-on aujourd'hui une Piéce, où il n'y ait quelque intrigue d'amour ? où les paſſions ne ſoient dans tout leur éclat? & où l'on ne parle d'ambition, de jalouſie, de vengeance & de haine? Ecole dangereuſe pour la jeuneſſe, qui s'accoutume avec autant de plaiſir à laiſſer croître dans ſon cœur de véritables paſſions, qu'à en voir repréſenter de feintes ſur le Théâtre : Le premier devoir d'un Chrétien, ou plûtôt, tout Chrétien lui-même doit s'appliquer à réprimer ſes paſſions, & non pas s'expoſer à les faire naître : & par une ſuite néceſſaire, il n'eſt rien de plus pernicieux que ce qui eſt capable de les exciter.

Tout cela eſt vrai & magnifique dans la bouche d'un Orateur, qui ne peut trop inſpirer d'éloignement pour le vice, ni trop en faire redouter juſqu'a la moindre occaſion. Mais dans l'exacte préciſion, quelle

différence n'y a-t-il point d'une action & d'une parole qui peuvent par hazard exciter les passions, d'avec celles qui les excitent en effet ?

Les dernières sont absolument défendues & criminelles ; & quoiqu'il puisse arriver que quelqu'un n'en soit point ému, on est obligé cependant (malgré ce que disent certains Théologiens) de les éviter sous peine de péché mortel ; parce que ce n'est que par accident qu'elles ne produisent point leur effet, leur nature étant toujours d'avoir des suites très-pernicieuses. Mais pour les premières, pour ces actions & ces paroles qui peuvent par hazard exciter les passions, il n'y auroit rien de plus outré que de les condamner. Et comment le pourroit-on faire, à moins que de fuïr dans les déserts pour les éviter ? On ne peut faire un pas, lire un livre, entrer dans une Eglise, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer

mille choſes capables d'exciter les paſſions. Faut-il que parce qu'une femme eſt belle, elle n'aille jamais à l'Egliſe, de peur d'y exciter la paſſion d'un libertin? Que les Grands de la Cour & les Magiſtrats quittent un éclat qui leur eſt de bienſéance, & peut-être de néceſſité, de peur de faire naître de l'ambition, ou du déſir pour les richeſſes? Qu'on ne porte jamais d'épée, de peur qu'il ne ſe commette un homicide: Cela ſeroit ridicule: & bien que par malheur il arrive un ſcandale, & qu'on en prenne occaſion de pécher, c'eſt un ſcandale paſſif, & non pas un ſcandale actif, (pardonnez-moi ces termes de l'Ecole): c'eſt une occaſion priſe, & non pas une action donnée, qui eſt la ſeule qu'on ordonne d'éviter; car pour l'autre, il eſt impoſſible de s'y oppoſer, & quelquefois même de la prévoir. Telles ſont les paroles de paſſions dont on ſe ſert

dans la Comédie : leur nature n'étant pas de les exciter, malheur à celui qui s'en ſert pour un ſi mauvais uſage.

Toutes les Hiſtoires (ſans excepter même l'Hiſtoire Sainte) ne ſe ſervent-elles pas de paroles qui expriment les paſſions, & qui rapportent des actions éclatantes dont elles ont été la cauſe ? Sera-ce un crime de lire l'Hiſtoire, parce qu'on y peut trouver une occaſion de tomber ? En aucune maniére ; à moins que ce ne fût une Hiſtoire ſcandaleuſe, impie, libertine, qui immanquablement remuë les paſſions ; & pour lors ce n'eſt plus une *occaſion priſe*, elle eſt *donnée* ; de même que je n'aurois pas permis, avec les Saints Peres, d'aſſiſter aux Comédies de leur temps, parce qu'elles étoient ſi ſcandaleuſes qu'elles produiſoient toujours de mauvais effets, & qu'on ne pouvoit même s'en ſouvenir ſans reſſentir quelque déſordre. Ce n'eſt pas de ce dernier

caractére que je ſuppoſe nos Comédies; car bien que l'on y parle d'amour, de haine, d'ambition, de vengeance, &c. on ne le fait pas pour exciter dans les Spectateurs ces ſortes de paſſions, & on ne les accompagne pas de circonſtances aſſez ſcandaleuſes, pour produire infailliblement de mauvais effets dans leur cœur. Mille gens y aſſiſtent ſans éprouver la moindre émotion dans leur ame, & ſans qu'elles faſſent plus d'impreſſion ſur eux, que n'en fait un Vaiſſeau en fendant les eaux. J'avoue qu'il ſe peut trouver des perſonnes qui ſont touchées de ſemblables choſes. Eh bien, qu'elles s'en éloignent, & ſe gardent bien d'y retourner! Après une telle épreuve, ce ſeroit non ſeulement un péril, mais un crime de s'y expoſer. C'eſt préciſément pour elles qu'il n'eſt nullement permis de ſe trouver à aucun ſpectacle. » Mais » faut-il (diſoit le ſage Licurgue)

» arracher toutes les vignes, parce » qu'il ſe trouve des hommes qui » boivent trop de leur vin ? « Faut-il auſſi faire ceſſer la Comédie, qui ſert aux hommes d'un honnête divertiſſement, parce qu'il ſe trouve quelqu'un qui ne peut pas la voir, ſans reſſentir en ſoi les paſſions qu'on y repréſente ?

Mais, continuera-t-on de me dire, Qu'importe que les Comédiens ne nuiſent que par accident, n'eſt-ce pas toujours nuire ? On défend bien de lire la Bible en langue vulgaire, de peur que toute ſainte qu'elle eſt, elle ne ſoit une occaſion de ſcandale à quelques particuliers : à plus forte raiſon devroit-on interdire la Comédie, puiſqu'elle cauſe des effets ſi dangereux ſur quelques-uns, quand même ce ne ſeroit que par accident.

S'il étoit vrai qu'on dût défendre toutes les choſes qui pourroient avoir des ſuites fâcheuſes, on ne

devroit pas lire l'Ecriture ſainte (pour me ſervir du même exemple que vous apportez:) on ne devroit pas, dis-je, lire l'Ecriture ſainte, en latin même, ni en grec, puiſqu'elle eſt la cauſe innocente de toutes les héréſies, qui, ſelon ſaint Jérôme, naiſſent d'ordinaire d'une parole mal entendue, ou malicieuſement expliquée. Si l'on peut faire un mauvais uſage des choſes les plus ſaintes, telle qu'eſt la Bible, à plus forte raiſon des plus indifférentes & des moins ſérieuſes, telle qu'eſt la Comédie; & l'on auroit tort pour cela de défendre les unes & les autres, parce que cette défenſe devroit s'étendre ſur toutes choſes dont on peut faire un mauvais uſage. Paſſons à la ſeconde condition que ſaint Thomas exige dans les jeux, qui eſt de ne pas diſſiper l'harmonie de l'ame par l'excès & la longueur des plaiſirs.

Il n'eſt rien de plus juſte ni de plus néceſſaire, que de ſe relâcher un peu l'eſprit, fatigué par des affaires ſérieuſes : ſans cela il ſuccomberoit au travail, & pour ſe trop appliquer il ne pourroit plus rien faire ; ſemblable, dit un Pere (*a*) de l'Egliſe, à un arc qui pour être trop bandé ſe rompt, au lieu qu'après avoir été un peu relâché, il frappe avec plus de force : ce qui a donné lieu à ce Proverbe (*b*) : » Apollon ne tient pas toujours ſon » arc bandé. « Ariſtote en rend la raiſon, lorſqu'il dit qu'il eſt impoſſible que l'homme ſubſiſte dans un travail continuel, & qu'il eſt néceſſaire que le repos, les plaiſirs & les jeux ſuccédent à ſes ſoins, à ſes travaux & à ſes veilles ; ce qui a fait dire à un Ancien (*c*) : » Que

(*a*) *Sumitur ergo relaxatio*, &c. Caſſianus, coll. 44. c. 21.

(*b*) *Arcum non ſemper tendit Apollo*, Lib. 10. Ethicor. cap. 6. lib. 4. cap. 8.

(*c*) *Optimum laborum Medicum*, Pyndare.

» le repos & la joye étoient des » Medecins à tous les maux. « Cette vérité eſt ſi conſtante, tant dans l'exercice des vertus, que dans celui de l'eſprit, que les Saints Peres en ont parlé en mêmes termes que les Prophanes. Saint Gregoire de Nazianze, l'homme du monde le plus mortifié & le moins indulgent, ne faiſoit point de difficulté de dire dans ces Oraiſons (*a*) éloquentes, qui lui attiroient toujours une foule d'Auditeurs, qu'après s'être un peu relâché l'eſprit à la campagne, il revenoit rendre aux Martyrs les honneurs qu'ils méritoient. Je vous ennuirois peut-être, ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'en diſent les Peres. Mais s'il eſt permis & louable d'uſer quelquefois de récréations & de divertiſſemens, rien n'eſt plus illicite, ni même plus criminel que d'en jouir toujours, ſans modération & ſans

(*a*) Orat. 19.

meſure ; d'y avoir une attache deſordonnée, & de reſſembler à certains pécheurs, dont il eſt parlé dans le Livre de la Sageſſe (*a*), qui croyoient que la vie même n'étoit qu'un jeu.

» La nature, dit Cicéron (*b*), » ne nous a pas fait naître unique» ment pour les jeux & pour les » paſſe-temps, mais plûtôt pour une » vie ſérieuſe, & pour des occupa» tions plus importantes : « auſſi ne doit-on prendre du jeu que ce qu'il en faut pour ſe délaſſer l'eſprit, ſans s'y attacher davantage que les Chiens d'Egypte aux eaux du Nil, qu'ils boivent en courant ; & il eſt bon d'avoir toujours devant les yeux cet avis de S. Auguſtin (*c*) : » Sou» venez-vous que vous n'avez pas » encore fini tout votre travail, &

(*a*) Æſtimaverunt eſſe ludum vitam noſtram, cap. 18.

(*b*) *Non ita generati*, &c. lib. 1. de Officiis

(*c*) *Memento peregiſſe te*, &c. Pſal. 34.

» qu'il faut le reprendre : vous ne » l'avez pas quitté pour l'abandon- » ner, mais pour y mieux travailler » dans la ſuite. «

Il eſt conſtant que ni ceux qui vont à la Comédie, ni ceux qui la compoſent, ni ceux qui la jouent, ne relâchent point leur eſprit juſqu'à la diſſolution de l'harmonie de l'ame. Car pour les premiers, il leur eſt libre d'y aller ou de n'y point aller : on ne force perſonne d'y aſſiſter contre ſa conſcience ; & après une journée de travail, ce n'eſt pas trop qu'une heure ou deux de plaiſir & de relâche. Pour les Auteurs, dont la profeſſion paroît être un continuel divertiſſement, ils ne croyent pas que toute leur vie ſoit un jeu, puiſqu'ils ont d'autres occupations ſérieuſes dans leur famille ; qu'ils joignent à leur devoir d'honnêtes gens celui de véritables Chrétiens ; qu'ils vont à l'Egliſe ; qu'ils fréquentent les Sacremens ;

occupations toutes ſaintes, & les plus ſérieuſes, ou plûtôt les ſeules ſérieuſes qu'on puiſſe avoir dans la vie ! Je ne leur rends juſtice qu'après le grand ſaint Thomas (*a*), qui dit expreſſément en leur faveur : » Que, quoique dans la vie civile » ils n'ayent d'autre emploi, à l'é- » gard des hommes, que celui de » travailler pour leur plaiſir, ils en » ont toutefois à l'égard de Dieu, » & par rapport à eux-mêmes de » plus ſérieux : comme de prier Dieu, » de régler leurs paſſions, de don- » ner l'aumone aux pauvres, de s'ap- » pliquer à des œuvres de charité, » &c.

Enfin, la troiſiéme condition que ſaint Tomas veut qu'il y ait dans nos jeux, conſiſte à prendre garde aux circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes.

La premiére de ces circonſtances

(*a*) *Quamvis in rebus humanis*, &c. D. Th. ubi ſup.

eſt tout-à-fait gardée dans la Comédie à Paris, & par toute la France, où l'on ne la joue qu'à l'heure qu'il la faut jouer. Une des choſes contre laquelle les Saints Peres ſe gendarmoient le plus, étoit le temps auquel on jouoit autrefois la Comédie. Elle duroit tout le jour; & à peine trouvoit-on un moment pour aller dans les Egliſes. Ceſt ainſi que ſaint Chryſoſtome (*a*) ſe plaignoit: » Que les Chrétiens de » ſon temps & de ſon diocéſe n'al- » loient pas ſimplement à la Comé- » die, mais qu'ils y étoient ſi atta- » chés, qu'ils demeuroient des jours » entiers à ces infâmes Spectacles, » ſans ſe mettre en peine des divins » Offices, ni d'aller un moment à » l'Egliſe rendre leur devoir à leur » Créateur. « Saint Jean de Damas condamnoit auſſi le même excès

(*a*) *Iſti qui non ſimpliciter*, &c. Hom. 3. de David. & Saul.

en

en ces termes : (*a*) » Il y a certai-
» nes Villes où les habitans ſont
» depuis le matin juſqu'au ſoir à
» répaître leurs yeux de toutes ſor-
» tes de Spectacles, & à entendre,
» ſans ſe laſſer, des chanſons déſ-
» honnêtes, qui ne peuvent faire
» naître en leur cœur que de mau-
» vais deſirs. « Trouve-t-on rien de pareil dans nos Comédies ? Elles commencent à cinq ou ſix heures, quand l'Office divin eſt achevé, les Prieres terminées, le Sermon fini : quand les portes des Egliſes ſont fermées, & qu'on a eu aſſez de temps à donner à ſes affaires & à ſes exercices de dévotion ; & elles finiſſent à huit heures, qui n'eſt pas un temps trop long, mais raiſonnable pour ſe divertir, non pas à entendre des chanſons licentieuſes, comme on faiſoit autrefois, mais à voir des actions divertiſſantes & tournées avec eſprit ; au-

(*b*). *Civitates quædam*, &c. 3. Paral. c. 47.

tant pour le profit des hommes que pour leur récréation.

Il eſt vrai que l'on joue en des temps de pieté, & c'eſt ce qu'il y a de plus blâmable, comme pendant tout le Carême; temps conſacré à la pénitence, temps de larmes & de douleurs pour les Chrétiens, & pour me ſervir des termes de l'Ecriture, temps où la Muſique (a) doit être importune, & auquel les Spectacles paroiſſent peu propres, & devroient être défendus. Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'eſt que dans un temps ſi ſaint, auſſi-bien que les jours de Dimanche, c'eſt la Police publique qui fait ouvrir les Théâtres, pour y raſſembler & y occuper une foule de gens oiſifs, que le loiſir & l'inaction jetteroient dans mille excès infiniment plus dangereux. Mais malgré cette tolérance, il eſt certain que les vrais Chrétiens ne devroient

(a) *Muſica in luctu, importuna narratio.*

point fréquenter les Spectacles, dans des jours consacrés à la Religion ou à la pénitence ; & qu'en faveur de ceux-mêmes qui n'ont pas la pieté de s'en abstenir tout-à-fait, le Théâtre dans les jours saints, ne doit être ouvert au Public, qu'après que toutes les Eglises lui auront été fermées : pour ne pas donner lieu encore aujourd'hui aux tristes, mais justes reproches des Saints Peres, qui se plaignoient qu'*on abandonnoit sans scrupule les plus saints Mystères de la Religion, pour courir avec scandale aux Spectacles de la dissipation & de la vanité mondaine.*

Pour ce qui regarde la circonstance des lieux, je trouve que jadis on représentoit des jeux de Théâtre dans les Eglises mêmes, où l'on faisoit paroître des figures épouvantables sous des masques. On ne peut nier que ces sortes de fêtes ne blessassent assuré-

ment la pureté des lieux consacrés à la sainteté même. Il étoit beau de voir les Prêtres, les Diacres & les Ministres des Autels représenter des personnages, à quoi je ne puis donner d'autres noms que de ridicules, en l'honneur de saint Etienne, de saint Jean, ou des saints Innocens! Ce désordre donna lieu à un Décret (*a*) du Saint Siége, qui défendoit aux Prêtres, aux Diacres, &c. de se plus émanciper de représenter ces momeries, & à souiller la majesté des saints Lieux par une coutume si profane, à laquelle il ne fait point de difficulté de donner le nom d'horrible prostitution. On ne contrevient point en France aux Canons qui défendent de dresser des Théâtres dans les Eglises, & l'on auroit horreur de jouer des Comédies dans ces Lieux saints: on a des

(*a*) *Interdum ludibria*, &c. in 3. Decret. cap. 14. tit. 1. cum decorem domus Dei.

Théâtres publics propres à cet uſage ; & la circonſtance des lieux y eſt gardée, auſſi-bien que celle des perſonnes.

Les Acteurs qui les jouent ne ſont point des perſonnes conſacrées ni vouées au Seigneur : ce qui ſeroit indécent, & tout-à-fait condamnable ; car, comme diſoit S. Bernard : » Les bagatelles dans la bouche d'un » Séculier ne ſont que des bagatel» les, mais dans celle d'un Prêtre » ou d'un Religieux, ce ſont des » blaſphêmes. « Ceux donc qui jouent la Comédie ſont des gens qui ſe ſont deſtinés à cet emploi, & qui s'en acquittent ſans ſcandale, & avec toute ſorte de bienſéance ; à moins que parmi eux il ne s'en trouve de moins réglés, de même qu'en toute autre profeſſion ; alors leur malice naît de leur propre corruption, & non pas de leur état ni de la profeſſion dont ils ſe mêlent, puiſque tous ne leur reſſem-

blent pas. On en a vû & connu qui hors du Théâtre & dans leur famille, ménoient une vie exemplaire : & vous m'avez dit vous-même, que tous en général prenoient ſur la maſſe de leur gain, de quoi faire des aumônes conſidérables, dont les Magiſtrats & les Supérieurs pourroient rendre de bons témoignages. Je doute qu'on puiſſe dire la même choſe des perſonnes zélées, qui parlent ſi haut contr'eux.

A l'égard de ceux qui vont à la Comédie, il y en a quelques-uns qu'il ſeroit indécent & ſcandaleux d'y voir aſſiſter, comme ſont les Religieux, les Evêques, les Abbés, & tous les gens conſtitués en dignité Eccléſiaſtique : non pas qu'ils aſſiſtaſſent à des Spectacles mauvais, mais parce qu'étant conſacrés à Dieu, ils doivent ſe priver des divertiſſemens du ſiécle ; outre que leur préſence en ces lieux pourroit

cauſer du ſcandale, & que pour me ſervir des paroles de ſaint Auguſtin, ils doivent mépriſer tous les vains amuſemens du monde; pour ne ſe nourrir l'eſprit que de la lecture & de la méditation des ſaintes Lettres. J'en excepte les Comédies qui ſe jouent en certains Pays, comme à Rome, à Veniſe, & dans toute l'Italie, où il eſt ſi ordinaire de voir des Religieux aſſiſter aux Spectacles, que cela eſt paſſé en coutume, & qu'il n'y a plus de ſcandale à donner ni à recevoir : de même qu'il n'y a point de mal pour eux de ſe trouver aux Comédies qui ſe jouent dans les Maiſons Religieuſes, ou dans les Colléges, pour exercer la jeuneſſe, puiſque c'eſt auſſi un uſage d'y voir ſans ſcandale les Religieux des Ordres les plus auſtéres.

Voilà, Monſieur, ce que ſans trahir la vérité, & ſans croire bleſſer ma conſcience, je puis vous ré-

pondre pour mettre la vôtre en repos. Tant qu'on ne donnera au Public que des Comédies comme celles que vous m'avez fait l'honneur de soûmettre à mon jugement, il n'y aura ni crime à les faire, ni crime à les représenter, ni crime à les voir, avec la modération & les autres circonstances que nous avons remarquées. Ce seroit ici l'endroit de vous dire ce que je pense de vos ouvrages; & vous jugez bien que je ne vous en pourrois rien dire qui ne fût à votre gloire: mais vous m'avez prié de vous donner des instructions, & non pas éloges: & vous me rendez assez de justice pour croire qu'un Sçavant, ou soi disant tel, n'est pas obligé d'être bel esprit.

A tout hazard pourtant, je vais m'émanciper à vous dire qu'il y a peu d'homme dans le monde qui écrive de tant de maniéres différentes, & avec tant de succès que vous. Nous avons vû des génies

excellens dans le Sérieux, qui, pour ainſi dire, n'étoient bons à autre choſe; d'autres merveilleux pour le Comique, qui ne pouvoient faire une Scéne ſérieuſe: mais vous paſſez du Sérieux au Comique, du Comique à la Morale, de la Morale à la Poëſie Lyrique, ſans être étranger en aucun endroit; & dans quelque genre que vous écriviez, c'eſt toujours celui où vous écrivez le mieux. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous faſſiez de ſi beaux vers, & que vous poſſédiez la Langue Françoiſe dans ſa plus exacte pureté, ſans avoir aucune connoiſſance de la Latine: ce qui ſeroit un malheur dans un autre, eſt ce que je trouve de plus heureux en vous: on ne peut vous reprocher que votre travail ſoit celui d'un autre; & je ne ſçai rien de plus avantageux pour vous, que d'écrire auſſi bien que les Grecs & que les Latins, ſans jamais avoir été à l'emprunt chez eux.

Il eſt temps de finir une Lettre, à laquelle je devrois plûtôt donner le nom de Livre entier. Elle eſt ſi longue, que je tremble que vous ne me reprochiez que je n'ai eu ni le temps, ni l'eſprit de la rendre plus courte: mais ſouffrez, Monſieur, que je vous réponde avec un Ancien (*a*), que ce n'eſt pas ma Lettre qui eſt exceſſive, mais la matiére que je traite, qui n'a point de bornes. Je n'ai dit que ce que j'ai cru abſolument néceſſaire pour vous ſatisfaire ſur vos doutes, & pour vous découvrir mon ſentiment ſur la Comédie. Ce n'eſt point mon ſentiment ni ma doctrine particuliére; mais la doctrine & le ſentiment des Saints Peres, que j'ai lûs & relûs, & dont j'ai tiré ce qu'il pouvoit y avoir de favorable ou de contraire aux Spectacles. D'autres que vous me feront peut-être un crime d'avoir ſuivi l'opinion la plus

(*a*) Plin. lib. 5. Epiſt.

favorable, & m'appelleront Casuiſte relâché, parce qu'aujourd'hui c'eſt la mode d'enſeigner une Morale auſtére, & de ne la pas pratiquer: mais je vous jure, Monſieur, que je ne me ſuis point arrêté à la rigueur ou à la douceur de l'opinion, mais uniquement à la vérité; ſouhaitant de tout mon cœur ſuivre la régle que nous donne ſaint Benoît, (*a*) » de former nos ac» tions ſur les opinions les plus ſé» véres, & notre doctrine, ſelon » les plus favorables. « Je ſuis, Monſieur, &c.

(*a*) *Actiones veſtras*, &c. apud Caramuel Theol. funda. N. 1542.

LE MORT VIVANT.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

FERDINAND, cru pere de Stephanie.
STEPHANIE, fille d'Henriquez.
LAZARILLE, frere & Amant de Stephanie, ſans ſçavoir qu'elle eſt ſa ſœur.
FABRICE, auſſi amoureux de Stephanie.
HENRIQUEZ DE GALAS, pere de Stephnie.
GUSMAN, Valet de Fabrice.
UNE SERVANTE de l'Hoſte de Lazarille.
L'HOSTE de Lazarille.

La Scene eſt à Séville.

LE MORT VIVANT.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, GUSMAN.

GUSMAN.

Ur, la peſte m'étouffe, il lui faït les doux yeux.

FABRICE.

Railleur ?

GUSMAN.

Je raille donc ?

FABRICE.

Je le crois.

GUSMAN.

Plût aux Dieux!
Mais de la vérité c'eſt la voix que j'emprunte,
Quand je dis que pour vous la Donzelle eſt défunte,
Et que par un deſtin plus funeſte que doux,
Elle vit pour un autre, en trépaſſant pour vous.

FABRICE.

Quoi, Guſman, Lazarille aimeroit Stéphanie?
Tu feins.

GUSMAN.

De mon diſcours toute feinte eſt bannie.
Dès hier, les écoutant, ſans qu'aucun m'apperçut,
L'un s'offrit pour époux, & l'autre le reçut:
Vous, Monſieur, qui pouſſez la harangue muette,
De l'objet qui vous charme, il faut faire diette;
Et ſans de votre part qu'on entende du bruit,
Souffrez que de vos feux Lazarille ait le fruit.

FABRICE.

Point; Lazarille m'aime, il me l'a fait paroître;
Il n'a point de ſecret qui pour moi le doive être;
Si quelque amour pour elle il avoit reſſenti,
Guſman, il eſt ſincére.....

GUSMAN.

Et mes yeux ont menti !
Mais ſi je puis ſurprendre & Monſieur & Madame,
Et que tous deux enſemble ils parlent de leur flamme :
Si je puis vous montrer qu'ils s'entraiment tous deux ;
Qu'elle eſt de lui charmée, & lui d'elle amoureux,
Que direz-vous alors ?

FABRICE.

Je loüerai ta conduite.

GUSMAN.

Allons nous-en dîner, & revenons enſuite :
Dans une heure au plus tard dans ce même jardin,
Nous verrons qui des deux doit paſſer pour badin ;
Mais de l'objet aimé le pere ici ſe montre.

FABRICE.

De ce fâcheux Vieillard évitons la rencontre.

SCENE II.

FERDINAND, STEPHANIE.

FERDINAND.

Es-tu là Stephanie ? Oſte-moi de ſouci :
Répons. Ah ! te voilà.

STEPHANIE *à une fenêtre.*

Sans doute.

FERDINAND.

Et me voici ;
Mais de là juſqu'ici l'eſpace étant ſi grande,
Il faut que dans ce lieu ta perſonne deſcende,
Pour d'une ame tranquille écouter mon diſcours.
Deſcends donc.

STEPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Mais hâte-toi.

STEPHANIE.

Je cours.

FERDINAND.

En t'appellant, ſçais-tu quel ſuccès j'en eſpère?

STEPHANIE.

Non, Monſieur.

FERDINAND.

Tu ſçais bien qu'on me nomme ton pere ?

STEPHANIE.

Oui, Monſieur.

FERDINAND.

Sçache encore qu'il n'eſt rien de cela ;
Que ce n'eſt que de nom que je ſuis ton Papa ;
Et malgré ta vertu, dont l'éclat toujours brille,
Que je ne voudrois pas que tu fuſſes ma fille.
Ce n'eſt pas qu'en effet, durant près de vingt ans,
Je t'aimai comme un pere aimeroit ſes enfans,
Et voyant les beautés dont le Ciel te partage,
Mon cœur depuis un mois t'aime encor davantage.
Auſſi quoique ſur toi j'euſſe aſſez de pouvoir
Pour te caſſer la tête en faiſant ton devoir,
Bien-loin de te cauſer une douleur amére
Je t'ai toujours traitée en enfant de ta mere.
Mais pour venir au point qui m'a fait t'appeller,
Je crois que tu ſçais bien que c'eſt pour te parler ;
Et puiſqu'en ce jardin c'eſt ma voix qui t'attire,
Qu'il faut que j'aie auſſi quelque choſe à te dire.
C'eſt donc pour te parler que je t'ai fait venir ;
Et pour te dire auſſi qu'il eſt temps de t'unir

Avec quelque Gaillard dont la mine te plaise ;
Et qui soit en état de te mettre à ton aise.
Qu'en dis-tu ?

STEPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Ta prompte humilité
Ne me charme pas moins que feroit ta beauté :
Mais au bonheur offert devenir si sensible,
De ton pressentiment c'est l'effet infaillible ;
Et je ne doute pas que tu vois aisément
Que qui n'est plus ton pere, est enfin ton Amant.

STEPHANIE.

Vous, Monsieur, mon Amant ?

FERDINAND.

Oüi, moi-même, à toi-même.
Que veux-tu de plus clair ? Je te dis que je t'aime ;
Et qu'il est nécessaire à l'ardeur de mes feux
Que par un mariage on nous joigne tous deux.
Si dans mes jeunes ans je n'aimai que les armes,
Et si dans ce moment tu fourmilles de charmes,
Notre premier enfant, étant fille ou garçon,
Sera plus beau qu'un Ange, ou plus fort qu'un Samson.

STEPHANIE.

Quoi, Monſieur.....

FERDINAND.

A ton tour tu veux m'ouvrir ton Ame;
Et répondre au plaiſir que te cauſe ma flamme;
Mais pour toi ma bonté qui te ſert de ſecours,
Veut à ta modeſtie épargner ce diſcours.

STEPHANIE.

Ah! daignez m'écouter: & ſouffrez que j'embraſſe.....

FERDINAND.

Quoi, te mettre à genoux pour mieux me rendre grace!
Crains-tu que je t'échappe? Ah! ne t'allarme pas,
Quoi qu'il puiſſe arriver, apprens que tu m'auras;
Mais rentre promptement; car je vois Lazarille;
Il s'avance.

STEPHANIE.

O malheur! que ne ſuis-je ſa fille!

SCENE III.

LAZARILLE, FERDINAND.

LAZARILLE.

DE tous vos ſerviteurs étant le plus ſoumis,
Un libre accès chez vous me fut toujours permis,
Monſieur ; & vous m'avez à toutes mes viſites
Fait des civilités par delà mes mérites.

FERDINAND.

Couvrez-vous.

LAZARILLLE.

Mais enfin, après tant de bontés,
Mes yeux de Stephanie ayant vû les beautés,
D'adorer ſes attraits je ne puis me défendre :
Si bien que dans l'eſpoir de me voir votre gendre,
Je viens d'un zéle ardent embraſſer vos genoux,
Pour que vous ſouffriez que je ſois ſon époux.

FERDINAND.

Fort bien.

LAZARILLE.

Je ne dis rien d'une ardeur infinie ;

Suffit que chaque jour vous voyiez Stéphanie ;
Peut-on ne pas l'aimer ſans manquer de raiſon ?

FERDINAND.

Vous ne pouviez venir en meilleure ſaiſon.

LAZARILLE.

Donc à ma paſſion vous êtes favorable ?
Donc je puis eſpérer cet objet adorable ?
De votre affection je ſuis trop éclairci ;
Quoi ! Vous me préparez.....

FERDINAND.

Un refus, Dieu merci.

LAZARILLE.

Un refus !

FERDINAND.

Un refus.

LAZARILLE.

Ah ! du moins que je ſçache
Si parmi mon ardeur vous trouvez quelque tache.

FERDINAND.

Oh ! non ; Mais par un ſort qui pour vous eſt fatal,
Vous avez le malheur de m'avoir pour rival.

LAZARILLE.

Vous, aimer votre fille ? Ah ! ſi par quelque ruſe.....

FERDINAND.

Tout chacun m'en croit pere, & tout chacun s'abuſe ;
Je vous crus de tout temps un ami ſi diſcret,
Que je puis à vos yeux expoſer un ſecret :
Mais il faut toutefois m'aſſurer de le taire.

LAZARILLE.

De ce triſte ſecret quel que ſoit le myſtére,
Parlez, de vos amis je ſuis l'un de plus grands.

FERDINAND.

Il y peut bien avoir près de cinq fois quatre ans,
Qu'une Dame à cheval, qu'avoit un homme en croupe,
Paſſa par cette ville, allant à Gadeloupe ;
Et pour ne vous pas faire un trop long entretien,
Du logis que j'occupe en vint faire le ſien.
Après que de cheval elle fut deſcendue,
Je vis qu'elle étoit pâle & toute morfondue ;
De ſon maigre viſage on eût compté les os ;
Ses bras étoient petits, mais ſon ventre étoit gros
Et s'il faut devant vous que ſans fard je m'explique,
Durant une heure ou deux je la crus hidropique ;
Mais peu de temps après mon eſprit fut certain ;
Que ce n'étoit pas d'eau que ſon ventre étoit plein.

Quoi

Quoi que dans mon logis elle n'eut rien à craindre,
J'entendis ſur le ſoir cette Dame ſe plaindre;
D'abord prêtant l'oreille à ſa voix, j'en oüis:
Voi de quels triſtes biens à préſent tu jouis!
Puis que tu t'es fiée à des promeſſes vaines,
Qu'un moment de plaiſir te coûtera de peines!
Que le Ciel en courroux te prépare de maux!
Voit-on quelques malheurs à tes malheurs égaux?
Ton fruit qui voit le jour rend-il ta douleur moindre?
Là, j'oüis une voix à la ſienne ſe joindre,
Dont l'extrême foibleſſe, & le ton délicat,
Avoit bien du rapport aux cris d'un petit Chat.
Lors pour voir ce myſtére ayant ouvert la porte,
Je trouvai cette femme en langueur, demi-morte;
Un enfant à ſes pieds qui venoit d'être fait,
Et qui, quoique petit, étoit beau tout-à-fait.
En un rude courroux j'eus deſſein de me mettre;
Mais la mere à l'enfant ne put me le permettre;
Et d'un gros Diamant le brillant gracieux,
Sçut me fermer la bouche & m'ébloüir les yeux;
Si bien que l'Accouchée ayant par ſon adreſſe
Appaiſé ma colére & ſurpris ma tendreſſe,
Sans rien apprehender des médiſans propos,
A ſon enfant tout nû je donnai des drapeaux,

Qui la même nuitée ayant eu la migraine,
Fit chercher au plus vîte & Parrein & Marreine;
Car dans ſa maladie on craignoit qu'il mourût;
Et *Dôna Stéphanie* eſt le nom qu'il reçut.

LAZARILLE.

O Ciel! Après ce coup que faut-il que j'eſpere?
Helas!

FERDINAND.

Vous voyez bien ſi jamais j'en fus pere.

LAZARILLE.

Je ne le vois que trop.

FERDINAND.

Pour vous donc abreger,
Stéphanie en huit jours ne fut plus en danger;
Et ſa mere pour lors pleinement ſatisfaite,
La commit à ma charge, & ſonna la retraite:
Et m'ayant ſes joyaux dépoſés dans les mains,
Avant que de partir m'expliqua ſes deſſeins.
„ Monſieur, *dit-elle alors*, connoiſſant votre zéle,
„ Je vous laiſſe ma fille, & vous laiſſe avec elle
„ De quoi l'entretenir & payer ſes dépens,
„ Tant que pourra durer la longueur de ſept ans;
„ Environ ce temps-là j'envoirai la reprendre;
„ Sur tout je vous enjoins de jamais ne la rendre
„ Qu'à celui qui pour elle ayant de l'amitié,

A cet anneau rompu joindra l'autre moitié.
Cela dit, elle part, & ſa fille demeure,
Qui durant ſon enfance amendoit d'heure en heure ;
Et qui vécut ſi bien, qu'encor même elle vit ;
Qui des charmes qu'elle a tout le monde ravit.
Comme elle eſt à préſent dans un âge à produire,
Ma violente ardeur, je lui viens de déduire ;
Et trouvant dans ma flamme un plaiſir aſſez doux,
Pour mieux m'en rendre grace elle étoit à genoux ;
Mais comme à mon eſprit ſa pudeur eſt connue,
Je l'ai fait retirer voyant votre venue ;
Et pour concluſion je vous fais à ſçavoir,
Qu'elle borne ſa gloire au bonheur de m'avoir.
Adieu.

SCENE IV.

LAZARILLE *ſeul.*

Peut-on ſouffrir une douleur plus dure ?
Voir de mes propres yeux ſon indigne poſture ;
Et lors que par ſon ordre on peut tout eſperer,
Embraſſer les genoux, de qui doit l'adorer !
L'ingrate ! Elle paroît.

SCENE V.

STEPHANIE, LAZARILLE.

Fabrice & Guſman.

STEPHANIE, *ſont au même jardin.*

QUELQUE eſpoir qui vous flatte,
Empêchez que pour moi votre flamme n'éclatte ;
Et quoique votre amour ait pour vous des appas,
Faites que pour me plaire il ne paroiſſe pas.
Car enfin . . . . .

LAZARILLE.

C'eſt aſſez, de la Loi qu'on m'impoſe
Mon eſprit tout confus vient d'apprendre la cauſe ;
Ferdinand . . . . .

STEPHANIE.

Ferdinand vous a donc tout appris ?

LAZARILLE.

Peut-être pas.

GUSMAN *à Fabrice.*

Hé bien, les avez-vous ſurpris ?
S'aiment-ils ?

FABRICE.

Stéphanie être avec Lazarille !

Ecoutons.

LAZARILLE.

Du vieillard, vous n'êtes plus la fille.

FABRICE.

O Dieux !

STEPHANIE.

C'eſt ce qui doit vous cauſer du tourment ;
Ceſſant d'être mon pere il devient mon Amant.

FABRICE.

Ferdinand l'aime auſſi, Guſman !

GUSMAN.

Belle demande !
Manque-t-on d'appetit près de ſi belle viande.

LAZARILLE.

Ferdinand doit donc faire un obſtacle à mes voeux ?

STEPHANIE.

Pouvez-vous en douter, & connoître ſes feux.

FABRICE.

Elle ne l'aime pas.

GUSMAN.

Mon Dieu ! quoi qu'elle dise,
Elle a l'eſprit madré, croyez-moi, fou s'y fie.

LAZARILLE.

Lors qu'il a déclaré l'amour qu'il a pour vous,
Pour y rép ondre mieux vous étiez à genoux;
Ainſi . . . . .

STEPHANIE.

Cette poſture où j'ai ſçû me contraindre,
Montre ce que de lui vous avez lieu de craindre.

FABRICE.

Entens-tu?

GUSMAN.

Qui pis eſt, ſuivant ce que je vois,
Mon eſprit indupable eſt dupé par ſa voix.

LAZARILLE.

Cependant, animé d'une ardeur aſſez grande,
De vous à mon Rival j'ai tenté la demande;
Et ſuivant les conſeils que de vous j'ai reçûs,
Je me ſuis attiré la rigueur d'un refus.

FABRICE.

J'en ſuis ravi, Guſman.

GUSMAN.

Vous voyez; l'aime-t-elle?

FABRICE.

Je n'en puis que juger.

STEPHANIE

O fortune cruelle!

Vous m'avez demandée ?

LAZARILLE.

Et ſuivi vos avis.

STEPHANIE.

Trop tôt à mon malheur vous les avez ſuivis :
Quand je crus vous donner un conſeil néceſſaire,
Ferdinand de ma part étoit vû comme pere ;
Mais n'étant pas ſa fille, & ſçachant ſon amour,
Je n'apprens qu'à regret que le vôtre eſt au jour.

FABRICE.

L'aime-t-elle ? tu vois.

GUSMAN.

Comment Diable la croire ?
Ses diſcours ſont pour moi des feüillets du grimoire.

STEPHANIE.

J'entens du bruit, fuyez ; & de peur que de vous
Le Rival qui vous nuit ne devienne jaloux,
Le plus que vous pourrez, évitez ma préſence.

LAZARILLE.

Adieu ; je laiſſe au Ciel à punir cette offenſe.

STEPHANIE.

Moi, je ſuis votre exemple, & j'invoque les Dieux,
Pour me voir délivrer d'un Amant odieux.

Lazarille ſort.

SCENE VI.

FABRICE, STEPHANIE, GUSMAN.

GUSMAN.

TOUT va bien.

FABRICE.

Profitons ; il ſort tout en colere.

GUSMAN.

Pouſſez donc.

FABRICE.

Lazarille aura pû vous déplaire,
Je l'ai vû qui d'ici ſort aſſez bruſquement ;
Mais vous pouvez en moi recouvrer un Amant,
Puis que depuis long-temps mon cœur pour vous ſoupire,
Sans que dans mes reſpects j'aie oſé vous le dire.

STEPHANIE.

Quoi ! vous m'aimez, Fabrice !

GUSMAN *la tirant à l'écart.*

Oüi, foi d'homme d'honneur.
Il dit que c'eſt de vous que dépend ſon bonheur ;
Et vous pouvez penſer que ſa flamme eſt bien forte ;

Puis que j'oſe vous faire un ſerment de la ſorte.

STEPHANIE.

Vous m'aimez !

FABRICE.

Le moyen de ne vous aimer pas,
Et de pouvoir ſans ceſſe admirer vos appas !

STEPHANIE.

S'il eſt vrai que pour moi votre ardeur ſoit ſincére,
Pourquoi vous obſtiner ſi long-temps à la taire ?
Loin que par votre aveu vous pûſſiez m'allarmer,
Qui ſe fut vûë aimée auroit pû vous aimer.
Au reſte Lazarille eut toujours tant d'adreſſe,
Qu'au lieu de me déplaire il obtint ma tendreſſe ;
C'eſt à lui ſeulement que l'Hymen doit m'unir ;
J'en ai fait la promeſſe, & je la veux tenir.
Adieu ; ce ſentiment eſt ſelon qu'il doit être.

SCENE VII.

FABRICE, GUSMAN.

FABRICE.

AH, Guſman, mon Valet !

GUSMAN.

Ah, Fabrice, mon Maître !

FABRICE.

Que je ſuis malheureux !

GUSMAN.

Point, point ; rayez ce mot :
Vous ſeriez plus heureux, ſi vous étiez moins ſot.

FABRICE.

Maraut inſupportable .....

GUSMAN.

Et vous, tête étourdie,
Dont le cœur eſt de flamme & la langue engourdie ;
Ce qui vient d'arriver ne vous ſied que trop bien,
Avoir chaud comme un Diable, & ne parler de rien ;
Brûler dans ſa chemiſe, à l'exemple d'Hercule,
Et puis après cela devenir ridicule,
Juſqu'au point de ſouſcrire au plaiſir d'un rival ;
Si ce n'eſt être ſot, c'eſt paroître Cheval.

FABRICE.

Au plaiſir d'un Rival que jamais je ſouſcrive !
Qu'il poſſede un objet que mon ame captive !
Et que ſans écouter un amour violent....

GUSMAN.

Et que prétendez-vous, ô Maître un peu trop lent ?

FABRICE.

Puis que ſi mon Rival n'eut uſurpé ma place,
Mon aimable Maîtreſſe approuvoit mon audace ;
Apprens que je m'apprête à le priver du jour,
Pour la contraindre encor à ſouffrir mon amour.
Je ne lui déplais pas, je le viens de connoître ;
Elle ſçaura m'aimer, quand il ceſſera d'être :
Je puis donc, ſuppoſant que je venge un affront,
Le forcer à ſe battre, & t'avoir pour ſecond.

GUSMAN.

Moi, Second !

FABRICE.

Quoi ! Guſman, tu veux être pagnotte ?

GUSMAN.

Quoi ! tueur de Rivaux, vous voulez qu'on me frotte ?
Et moi qui de la Parque appréhende la faux
J'oſe vous ſoûtenir que cela ſera faux.

FABRICE.

Ah ! Guſman, ſouviens-toi que j'aime Stephanie ;
Qu'elle doit à mon ſort par l'Hymen être unie,
Et que dans le malheur qui talonne mes pas,
N'en pas être l'époux, c'eſt ſouffrir le trépas.

GUSMAN.

Trépaſſez.

FABRICE.

Mais mourir, après tant de souffrance,
C'est donner à ma peine une foible allégeance.

GUSMAN.

Ne trépassez donc pas.

FABRICE.

Donne-m'en le moyen;
Crois-tu qu'on puisse vivre, & ne pretendre rien?
Et que quand la Fortune est pour nous rigoureuse,
Un trépas soit moins doux qu'une vie odieuse?

GUSMAN.

Trépassez donc.

FABRICE.

Gusman; c'est mal me secourir.
Un Amant véritable a trop peur de mourir;
Penses-tu qu'au moment qu'on adore une belle,
Il soit aisé de faire une absence éternelle?
Et qu'un cœur que l'amour asservit sous ses loix
Puisse expirer sans peine après un noble choix?

GUSMAN.

Vivez donc, si la mort est pour vous effroyable.

FABRICE.

La mort aux malheureux est toujours agréable.

GUSMAN.

Mourez donc.

FABRICE.

Quelque ſort qui nous puiſſe arriver,
Il n'eſt rien de ſi doux que de vivre, & d'aimer.

GUSMAN.

A votre cher Valet apprenez votre envie;
Avoir peur de la mort, & puis craindre la vie;
C'eſt, ſans qu'il ſoit beſoin de toujours diſcourir,
Vouloir vivre ſans vivre, & mourir ſans mourir.
Mais à quoi rêvez-vous?

FABRICE.

Au malheur qui m'afflige;
De momens en momens Lazarille m'oblige;
Il m'aime, & toutesfois je ne puis l'épargner;
Et je dois, ou le perdre, ou du moins l'éloigner.

GUSMAN.

Un ſi grand préambule étoit-il néceſſaire?
Vous ſçavez, grace à Dieu, que je ſuis bon fauſſaire,
Et que ſans vanité je pourrois me vanter
Qu'au métier de matois nul ne peut m'imiter.
Si bien qu'à mon talent il n'eſt pas difficile
De forcer Lazarille à ſortir de Séville.
Laiſſez votre fortune à ma diſcrétion.

FABRICE.

Il me ſouvient encor d'une autre invention;

L'Ambaſſadeur d'Afrique eſt ici.

GUSMAN.

Qu'il s'y tienne.

FABRICE.

Sa perſonne à peu près eſt égale à la tienne,

GUSMAN.

Pour cela ?

FABRICE.

Vous avez chacun les mêmes traits.

GUSMAN.

Qu'en eſt-il ?

FABRICE.

Les plus fins confondroient vos portraits.

GUSMAN.

Que m'importe ?

FABRICE.

Pour peu que ton zele s'applique
A vouloir me ſervir aux dépens de l'Afrique,
Tu peux en ſecondant les deſſeins que je fais,
Contenter mon ardeur, & remplir mes ſouhaits.

GUSMAN.

Moi, que je vous oblige aux dépens de l'Afrique ?

FABRICE.

Tu le peux.

GUSMAN.

Juſtement ; c'eſt bien là ma pratique !
Quoi, Monſieur, dans l'Afrique ai-je quelque
pouvoir ?

FABRICE.

Point du tout.

GUSMAN.

A-t elle eu le bonheur de me voir ?

FABRICE.

Nullement.

GUSMAN.

De l'Afrique ai-je la dépendance ?

FABRICE.

Encor moins.

GUSMAN.

Fléchit-elle à ma moindre Ordonnance ?

FABRICE.

Elle ? non.

GUSMAN.

Comment donc avez-vous prétendu
Qu'un ſervice à ſes frais pût vous être rendu ?
Car enfin quoi que j'aye un rapport fort ſincére
Avec un qui peut-être eſt bâtard de mon pere,
D'ici juſqu'en Afrique un chemin racourci,
Ne peut être plus long que de là juſqu'ici ;

Et puis qu'à vous convaincre il faut que l'on
s'exerce,
Guſman avec l'Afrique ayant peu de commerce,
Pour raiſon concluante il conclud de bon cœur,
Que toujours de l'Afrique il ſera ſerviteur.

FABRICE.

Tu n'entens pas mon ſens?

GUSMAN.

Comment Diable l'entendre?

FABRICE.

Je veux dans mon logis te le faire comprendre:
Puis donc que nous avons des ſujets à choiſir,
Entrons, & ſur chacun conſultons à loiſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE, FABRICE.

LAZARILLE.

INcomparable ami, dont toujours la tendreſſe
Dans tout ce qui me touche aiſément s'intéreſſe :
Approche, & ſi jamais tu me crûs malheureux,
Si jamais mon deſtin te ſembla rigoureux ;
Juges par ce billet qui fait naître ma plainte,
Si d'un tourment plus rude on peut ſentir l'atteinte.

FABRICE *lit.*

MON Neveu, je me plains de mon triſte devoir,
Qui malgré-moi m'oblige à vous faire ſçavoir
Une fort mauvaiſe nouvelle :
Mon Frere, votre Pere ayant fini ſon ſort,
Pour de votre Maiſon devenir le ſupport,
Votre Mere affligée en ce lieu vous appelle.
DOM RAYMON DE GALAS.

LAZARILLE.

Hé bien ! parfait ami,
Dont la noble chaleur n'agit point à demi ;
Tu vois.

FABRICE.

Ce coup fatal me ſurprend, & m'étonne.
Il eſt mort ?

LAZARILLE.

Juges-en par l'avis qu'on m'en donne.

FABRICE.

De tout autre qu'un Oncle, à qui l'on doit reſpect,
Un billet ſi fâcheux pourroit m'être ſuſpect :
Mais voi le caractére ; eſt-ce point impoſture ?
Examine.

LAZARILLE.

Non, non ; c'eſt ſa même écriture.

FABRICE.

Pourtant, ou je me trompe, ou tu dis hier au ſoir,
Que ton pere en ce lieu te pourroit bien-tôt voir ;
Et pour à ſon enfant n'être pas inutile,
Qu'il partoit de Tolede, & venoit à Séville.

LAZARILLE.

Il me l'avoit mandé, cet eſpoir m'étoit doux ;
Mais de tous mes plaiſirs mon deſtin eſt jaloux.
Il s'oppoſe ſans ceſſe au cours de ma fortune :
Et comme à tous momens ſa rigueur m'importune,
Et que de ſon caprice il me fait le joüet,
J'ai des biens en idée, & des maux en effet.

FABRICE.

Ton ſort eſt déplorable.

LAZARILLE.

Ajoûte encor, Fabrice,
Que tout m'eſt rigoureux, que rien ne m'eſt propice :
Et pour connoître mieux juſqu'où va mon tourment,
Au tendre nom de Fils, joins le titre d'Amant.
J'adore une beauté, je dois être auprès d'elle,
Et la mort de mon pere à Tolede m'appelle.

FABRICE.

Si j'avois vu l'Objet qui te tient ſous ſes loix,
Je l'irois de ta part viſiter quelquefois.
Comme pour te ſervir j'ai le cœur tout de flamme,
A répondre à tes feux j'exciterois ſon ame ;
Et ta vertu ſans ceſſe étalée à ſes yeux

Te rendroit favorable un séjour ennuyeux.

LAZARILLE.

Si tantôt j'eusse appris cette triste nouvelle,
J'aurois crû m'éloigner d'une fille infidelle;
Mais ce coup à mon ame est d'autant plus cruel,
Qu'elle honore mes feux par un feu mutuel.

FABRICE.

Hélas!

LAZARILLE.

A mon ardeur daigne donc être utile,
Puis qu'il faut qu'à regret j'abandonne Seville;
Et qu'au moins Stéphanie une fois chaque jour,
Apprenne par ta voix l'excès de mon amour.

FABRICE.

Stéphanie!

LAZARILLE.

Elle-même.

FABRICE.

O destin implacable!

LAZARILLE.

Tu te plains?

FABRICE.

Je me plains du malheur qui t'accable,
L'Ambassadeur d'Afrique est ton rival.

LAZARILLE.

O Dieux !

Il aime Stephanie ?

FABRICE.

Il en eſt amoureux :

Comme il eſt courageux, comme il eſt magnanime,
Que chacun le reſpecte, & que chacun l'eſtime,
Que ſon crédit eſt rare, & que dans cet état
Il tient & ſçait garder le rang d'un Potentat,
En vain à ce qu'il veut tu ſerois réſiſtance.

LAZARILLE.

Il l'aime !

FABRICE.

De ſa flamme il m'a fait confidence :
Et ſi je ne m'abuſe, il vient lui-même exprès
Pour parler de ſes feux.

SCENE II.

GUSMAN, FABRICE, LAZARILLE, SUITE.

GUSMAN, *en habit d'Ambaſſadeur,*

SUIVEZ-MOI, mes Valets,

I

Ou d'abord faites gile. Hé bien l'avez-vous vûe,
Celle dont les attraits m'ont donné dans la vûë ?

FABRICE.

Non, Seigneur.

GUSMAN.

Et pourquoi, Maître fat ?

FABRICE.

Je n'ai pû ;
Seigneur.....

GUSMAN.

Que plût à Dieu que vous fussiez rompu !
Cependant de l'amour je sens la tyrannie,
Traître.

LAZARILLE.

Quoi donc, Seigneur, vous aimez Stéphanie ?
Elle vous charme ?

GUSMAN.

Un peu, si vous le trouvez bon.
Mais je vous trouve encore un fort joli mignon,
Pour mettre votre nez jusques dans mon affaire.

LAZARILLE.

Je n'ai pas cru, Seigneur, que ce fût vous déplaire.

GUSMAN.

Vous deviez l'avoir cru ; car un Ambassadeur,
En parlant avec vous abaisse sa grandeur ;

Tirez vos chauſſes ; ou bien-tôt par la tête.....

LAZARILLE.

Je ſçai que votre force égale une tempête,
Et que le rang ſuprême où le Ciel vous a mis,
Donne de la terreur à tous vos ennemis :
Je ne le fus jamais, & n'ai garde de l'être,
Vous vous abaiſſeriez ſi vous étiez mon Maître ;
Mais la poſtérité publiroit vos hauts faits,
Si de votre vertu j'éprouvois les effets ;
Et ſi votre Excellence à ma perte animée
Vouloit rendre le calme à mon ame allarmée ;
Et ſoûtenant toujours la grandeur de ſon ſang,
Me céder un Objet qui n'eſt pas de ſon rang.

GUSMAN.

Vous êtes trop obſcur, je ne puis vous entendre.

LAZARILLE.

Vous ſervir, eſt-ce un bien que je puiſſe prétendre ?
Il n'eſt rien que pour vous je n'oſaſſe embraſſer.

GUSMAN.

Pour être votre Maître il me faut abaiſſer.
Plaît-il ?

LAZARILLE.

Je vous l'avouë.

GUSMAN.

Il eſt donc néceſſaire

Que chacun ſe maintienne en ſa forme ordinaire ;
Auſſi-bien tous vos ſoins me ſont indifférens :
Fabrice !

FABRICE.

Monſeigneur.

GUSMAN.

Eſt-il bon près des Grands ?
Le dois-je retenir ?

FABRICE.

Il en eſt beaucoup digne.

GUSMAN.

N'êtes-vous point ſujet au ſirop de la vigne ?

LAZARILLE.

Quoi que je ſois, Seigneur, vous le connoiſſez bien ;
Votre eſprit pénétrant n'ignora jamais rien.

GUSMAN.

Il eſt vrai ; mais enfin quelquefois on oublie.

LAZARILLE.

Eh ! de votre Grandeur l'ame eſt trop accomplie.
Et quoi que ſa vertu cherche à s'humilier ;
Un eſprit ſi fameux ne peut rien oublier.
Vous avez la ſcience en un dégré ſuprême.....

GUSMAN.

Vous me connoiſſez mieux que je ne fais moi-même.

Et

Et les vertus qu'en moi vous trouvez à tous pas,
Sont de hautes vertus que je ne voyois pas.
Fabrice,

FABRICE.

Monſeigneur,

GUSMAN.

Cette fille vient-elle?

FABRICE.

Non, Seigneur.

GUSMAN.

Quelle eſt ſotte! allons donc qu'on l'appelle.
Débiteur de Phébus, c'eſt vous dont je fais choix,
Pour haranguer l'Objet qui me met aux abois;
Et pour faire un portrait qui chatoüille ſon ame
Où vous repréſentiez la grandeur de ma flamme;
Mais parlant de mes feux il ſe faut animer,
Et par votre diſcours la contraindre à m'aimer.

LAZARILLE.

Moi, Seigneur? Ah! ſçachez.....

GUSMAN.

Je ſçai que je m'abaiſſe;
Mais l'eſprit le plus ferme eſt ſujet à foibleſſe;
Forcer mon Excellence à me ſervir de vous,
Si c'eſt une folie, il en eſt de plus fous.
Sur tout, à Stéphanie étalez l'Ambaſſade;

Pouſſez lui des ſoûpirs, affectez la boutade,
Et faites-lui ſçavoir par un terme attractif,
Que l'honneur de ma Couche eſt un bien ſenſitif.

LAZARILLE.

Je m'acquitterai mal.....

GUSMAN.

Point, point.

LAZARILLE.

Ciel! on l'amene?

GUSMAN.

Diſpoſez-vous?

LAZARILLE.

Hélas!

GUSMAN.

Bon, bon.

LAZARILLE.

Quelle eſt ma peine?

SCENE III.

FERDINAND, GUSMAN, LAZARILLE, STEPHANIE, FABRICE, SUITE.

FERDINAND.

MONSEIGNEUR, les reſpects.....

GUSMAN.

Monſieur le langoureux,
Paix; ce n'eſt pas de vous que je ſuis amoureux.

FERDINAND.

Mais, Monſeigneur, l'eſpoir.....

GUSMAN.

Mais, Monſieur, pas plus outre,
Je ſuis grand perſonnage, & malheur à qui m'outre.

FERDINAND.

Ce n'eſt pas vous outrer.....

GUSMAN.

Ah! vieux barbon têtu,
Qui fais en me parlant enrager ma vertu,
Porte plus loin l'odeur de ton nez qui refrogne:
Et vous, le beau parleur, faites votre beſogne;
Dégoiſez.

LAZARILLE.

Stéphanie, hélas!

GUSMAN.

Ah! l'autre soir,
Qui tout d'abord soûpire, & n'a dit qu'un seul mot.

LAZARILLE.

Ce digne Ambassadeur qui n'a rien que d'illustre,
Veut de sa passion augmenter votre lustre :
Il n'a pû résister à tant d'appas flateurs,
Qui des cœurs les plus durs sont vos adorateurs :
Il n'a pû résister aux sensibles amorces
Qui maîtrisent notre ame, & surmontent ses forces:
Il n'a pû résister au pouvoir de vos yeux :
Il vous adore, hélas!

GUSMAN.

Ce soûpir-là va mieux.
Mais c'est trop la flater; vantez-lui mon adresse;
Pour plaire à ma Grandeur surprenez sa tendresse;
Loüez mon Excellence.

LAZARILLE.

Il vous doit être doux,
De voir qu'un si grand homme ait de l'amour pour vous.
Jugez par ses vertus, par son rang, par sa mine,
De la gloire éclatante où le Ciel vous destine;

Moi, dont ſon Excellence a daigné faire choix,
Pour vous repréſenter qu'il révére vos loix,
Je devrois reſſentir de la joye en mon ame,
D'avoir pû le premier vous parler de ſa flamme;
Et mon cœur devroit être & tranquille, & content,
A l'aſpect du bonheur qui déja vous attend;
Mais, hélas!

GUSMAN.

Mais, hélas! ſoûpirant incommode,
Des hélas éternels ne ſont plus à la mode.

LAZARILLE.

Peut-on parler d'amour ſans qu'on ſoûpire?

GUSMAN.

Non,
Mais il faut ſoûpirer de plus d'une façon.
Pour bien complimenter contemplez-moi, Novice.
Holà, quaſi ma femme, & preſqu'Ambaſſadrice,
Venez, car je vous aime, & je ſuis cependant
Ambaſſadeur d'Afrique, & bien Ambaſſadant;
Mais contre vos attraits n'ayant point de parade,
Pour vous faire l'amour je me des-Ambaſſade:
Car des Ambaſſadeurs étant fort au deſſous,
L'Ambaſſade eſt à cû quand on parle avec vous.

Ai ! De ce soûpir-là, Patron, que vous en semble ?

LAZARILLE.

Il est doux.

GUSMAN.

Il est vrai ; Répondez donc.

STEPHANIE.

Je tremble.

Pour connoître aisément votre rang glorieux,
Il ne faut qu'un moment regarder dans vos yeux ;
On y remarque un air qui de votre Excellence
Découvre les vertus, & fait voir la naissance ;
Aussi d'un rang si haut je sçai trop le pouvoir,
Pour vouloir abuser du bonheur de vous voir ;
Et j'en fais trop d'état pour oser jamais croire
Que d'un honteux amour vous soüilliez votre gloire.
Songez, Seigneur, songez que mon rang est trop bas,
Il vous faut.....

GUSMAN.

Mon enfant, je ne l'ignore pas ;
Je sçai ce qu'il me faut, mais quoique je le sçache,
Pour vous faire m'aimer je me fais une tache.
Mais, beauté printaniere, apprenez qu'il m'est doux
D'être noir comme un Diable, & d'être aimé de vous.

STEPHANIE.

Mais un Ambaſſadeur vouloir.....

GUSMAN.

Point de ſcrupules.
Souvent les Grands Seigneurs ſont les plus ridicules ;
Ainſi donc votre eſprit ne doit pas s'allarmer,
De voir mon Excellence avoir pû vous aimer.

STEPHANIE.

M'aimer ?

GUSMAN.

Oüi vous aimer ? votre beauté m'enyvre ;
Vous me verriez mourir, ſi je ceſſois de vivre.
Car, par exemple un homme, oüi, je tiens pour certain
Qu'un homme qui ſe meurt eſt ſi près de ſa fin,
Qu'il s'en faut peu ſouvent que la mort ne l'atrape.
Et quand la mort nous tient rarement on échape.
Partant ſi vous étiez inſenſible pour moi,
Vous me verriez mourir, & ſans ſçavoir pourquoi;
Mais ſi pour m'obliger vous vouliez vous réſoudre,
A m'aimer tant ſoit peu, nous pourrions en découdre.
Et dès ce même jour l'un & l'autre conjoints
A groſſir notre race appliquer tous nos ſoins.

LAZARILLE *bas.*

Quel brutal !

FERDINAND.

Sur ce point.....

GUSMAN.

Hibou, dont le cœur gronde,
Taiſez-vous.

FERDINAND.

Sur ce point il faut que je réponde.

GUSMAN.

Paix, vous dis-je.

FERDINAND.

Seigneur.....

GUSMAN.

C'eſt trop Seigneurier,
Je ſuis Ambaſſadeur, & me veux marier.

LAZARILLE.

Mais, Seigneur, comme pere il faut.....

GUSMAN.

Monſieur ſon Plége,
Loin de vous accorder un plus grand privilége,
Je ſuis votre ennemi ſi pour lui vous parlez ;
Pour vous, la belle Alix, parlez ſi vous voulez.

STEPHANIE.

Un Hymen entre nous a ſi peu d'apparence,

Que je n'oſe, Seigneur, en former l'eſpérance ;
Vous pouvez donc prétendre, en me faiſant la Cour,
D'attirer des reſpects, & non pas de l'amour.
Vous m'aimer ? vous, Seigneur, moi qui ſuis. ...

GUSMAN.

Eſprit cruche,
Nourriſſon d'un vieillard qui ſemble une guenuche,
Après que noblement j'ai dépeint mon ardeur,
N'a-t'elle encore pû pénétrer votre cœur ?
Je vous aime, vous dis-je ; & mon ame abatuë
Céde au cruel effort de l'amour qui me tuë ;
Et je ſuis à préſent tel que des matelots
Que le deſtin expoſe à la merci des flots,
Et qui ſur le dos vert du compere Neptune
Penſent journellement établir leur fortune,
Quand par malheur pour eux un vent rude & fatal
Enfle... rompt... calme... briſe... enfin je ſuis fort mal.
Douterez-vous encor que je cherche à vous plaire,
Puis que je vous étale une preuve ſi claire ?
Et m'allegueret-vous de vos ſottes raiſons,
Puis que je vous confonds par des comparaiſons ?

STEPHANIE.

Il suffit, un grand cœur n'est jamais hypocrite ;
Mais, Seigneur, quand je songe à mon foible mérite,
Je crois peu, quelques feux dont vous soyez épris,
Qu'un esprit si sublime ait pû s'être mépris.
Donc si votre Excellence a pour moi quelque zele,
Souffrez qu'elle m'en donne une marque plus belle ;
Et cachant ce qu'en vous je dois voir de suspect,
Faites naître un amour qui succede au respect.

Elle sort.

FERDINAND.

Monseigneur, excusez si pour m'être fidelle.....

GUSMAN.

Tu peux suivre sa piste, & courir après elle.

FERDINAND.

Mais.....

GUSMAN.

Mais.....

LAZARILLE.

Et quoi, Seigneur, faut-il ?....

GUSMAN.

Est-ce à ton tour
A me rompre la tête, interprête d'amour ?

FERDINAND.

Comme ami.....

GUSMAN.

Comme ami.... Sçai-tu bien que j'abonde ?...
Sors, te dis-je : Et pour toi, Belzébut te confonde !
Bon jour.

SCENE IV.

LAZARILLE, FABRICE.

LAZARILLE.

QUoi donc, cet homme à qui rien n'eſt égal,
A ſi peu de vertus & paroît ſi brutal ?
C'eſt là ce rare eſprit, à qui l'on rend hommage,
Qui d'un grand potentat repréſente l'Image ?
Et tu m'oſes parler d'étouffer mon amour ?
Et tu peux te réſoudre à lui faire la Cour ?
Toi, qui m'as dit cent fois que tu hais la baſſeſſe,
Tu peux par complaiſance applaudir ſa foibleſſe ?
Sa grandeur t'éblouit, & tu n'apperçois pas,
Qu'avec toute ſa pompe il n'a rien que de bas :
Si d'abord j'ai ſouſcrit aux ſouhaits de ce Ruſtre,
J'ai cru qu'un rang ſuprême occupoit un Illuſtre ;

Mais je prens de l'audace en quittant mon erreur,
Puis que tout ſon mérite eſt d'avoir du bonheur.
Ce cœur farouche.....

FABRICE.

Ami, ſois un peu moins crédule,
C'eſt à force d'aimer qu'il paroît ridicule,
Et je vois aiſément par un tel procedé,
La violente ardeur dont il eſt obſedé.
Si tu pouvois l'entendre au moment qu'il s'explique,
Et qu'il parle au profit de la choſe publique,
Ton oreille charmée, & tes ſens interdits
Deviendroient les garans de ce que je te dis.

SCENE V.

GUSMAN, LAZARILLE, FABRICE.

GUSMAN *en habit de Valet.*

MONSIEUR, je viens.....

FABRICE.

Tantôt tu me diras le reſte.

LAZARILLE.

Quel qu'il ſoit, à ſon ſort je veux être funeſte;
De cet Ambaſſadeur je mépriſe le rang,

Je prétens lui plonger un poignard dans le flanc.

GUSMAN *bas.*

Fi !

LAZARILLE.

Qu'il ſoit généreux, qu'il ait l'eſprit ſublime;
Que chacun le reſpecte, & que chacun l'eſtime;
Pour ſouffrir que ce bras lui devienne fatal,
Il ſuffit qu'il m'outrage, & qu'il ſoit mon rival;
Il verra ce que c'eſt qu'attaquer Lazarille.

GUSMAN *bas.*

Diable, que j'ai bien fait de quitter la Roupille :

FABRICE.

Mais conſidere, Ami.....

LAZARILLE.

Tout eſt conſideré,
Mon voyage à Tolede eſt déja differé :
Dans l'état où je ſuis je n'ai plus d'autre envie
Que d'aſſouvir ma rage aux dépens de ſa vie;
Que s'il étoit ici dans ce même moment,
Je ſçaurois l'immoler à mon reſſentiment !

GUSMAN.

Monſieur, ah !

FABRICE.

Ne crains rien.

GUSMAN.

S'il me jette une œillade,
Et qu'il remarque en moi quelques traits d'Ambaſſade.

FABRICE.

Cede, cede à celui qui combat ton ardeur ;
Souviens-toi que d'Afrique il eſt Ambaſſadeur.
Songe.....

LAZARILLE.

Pour m'appaiſer vainement tu t'efforces,
Loin d'éteindre mon feu tu redoubles ſes forces ;
Et ſi tu n'avois pas la bonté de m'aimer,
C'eſt toi qui contre lui me devrois animer.
Puis-je en un même jour, ſans mourir de triſteſſe,
Sçavoir la mort d'un pere & perdre une Maîtreſſe?
Non, non ; quelques effets qu'il en puiſſe avenir,
L'Ambaſſadeur me choque, & je veux l'en punir.
Toi, qui de ce Rival a vu naître la flamme,
Oſte ſi tu le peux ce deſſein de ſon ame ;
Sinon ſa mort eſt ſure, & je te le promets.
Adieu.

SCENE VI.

FABRICE, GUSMAN.

GUSMAN.

VA-T'EN au Diable, & n'en reviens jamais.
Peſte! quel avaleur de pois gris! dans ſa bouche
Je ne ferois non plus que feroit une mouche.

FABRICE.

D'un autre ſtratagême il nous faut eſſayer:
Car, ſuivant ma penſée, il vient de t'effrayer,
Et tu ne veux plus être Ambaſſadeur d'Afrique?

GUSMAN.

Si-fait?

FABRICE.

A m'obliger, ton ſoin ſi fort s'applique?

GUSMAN.

Et quoi donc!

FABRICE.

Dès ce ſoir, tu peux donc, cher Valet.....

GUSMAN.

Vous ſouhaiter au Diable, avec l'autre Argoulet.
Que votre eſprit eſt preſte aux deſſeins qu'il ſe forge!

Qu'au couteau d'un meurtrier j'aille tendre la gorge,
Et que dans un amour qui me touche fort peu,
Quand le cœur vous en dit, je ſois mis ſur le jeu;
Neſcio vos, Seigneur; car Guſman n'eſt pas homme
Qui pour votre plaiſir ſoit content qu'on l'aſſomme.
Et puis qu'en votre amour vous n'êtes pas plus Grec,
Pour des Ambaſſadeurs, torchez-en votre bec.

FABRICE.

L'intrigue être ſi belle, & ne pas la pourſuivre!

GUSMAN.

Vouloir obſtinément que je ceſſe de vivre!

FABRICE.

Mais, Guſman.....

GUSMAN.

Mais, Monſieur, je ne ſuis point d'avis
De me faire étriller deſſous de beaux habits.

FABRICE.

Quel plaiſir peux-tu prendre à commettre ces fautes?

GUSMAN.

Un plus grand que de voir qu'on me briſe les côtes;
Car qui d'un coup mortel me feroit un préſent,
Me feroit, ce me ſemble, un plaiſir peu plaiſant.

FABRICE.

Au moins ſois-moi propice au deſſein que j'invente,
De l'Hôte à mon Rival tu connois la ſervante?

GUSMAN.

A peu près.

FABRICE.

Tu ſçais bien ſi par quelques Loüis
On peut charmer ſes yeux & les rendre ébloüis:
Et ſi dans mon deſſein je me puis ſervir d'elle.

GUSMAN.

Préparer de l'argent, c'eſt une bagatelle;
On la baiſe gratis.

FABRICE.

Répons mieux à mon ſens,
Et ſois plus favorable à l'ardeur que je ſens.
Ma plus preſſante envie eſt de voir Lazarille
Quitter l'Andalouſie, & marcher en Caſtille;
Tandis que Stéphanie écoutant mes ſoupirs,
Deviendra plus ſenſible à mes juſtes deſirs;
Pour donc précipiter ſon voyage à Tolede,
Voyons cette ſervante, & demandons ſon aide.
Mais avant que Guſman faſſe rien de nouveau,
Je veux le faire boire à regorge muſeau.

GUSMAN.

De quel vin ?

FABRICE.

Du meilleur.

GUSMAN.

Vous avez bien la mine
De me faire avaller de ce caſſé poitrine,
De ce vin baptiſé, que l'on donne aux Laquais,
Qui fait du mal au ventre, & n'enyvre jamais.

FABRICE.

Point ; je veux que ce ſoir tu manges à ma table.

GUSMAN.

Moi !

FABRICE.

Toi.

GUSMAN.

Pour vous ſervir j'affronterois le Diable.
Allons jetter les yeux ſur des mets délicats ;
Et careſſons enſemble & les pots & les plats.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HENRIQUEZ, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

MONSIEUR, vous voyez bien qu'étant l'heure qu'il eſt,
On ſe loge où l'on peut, & non où l'on ſe plaît ;
Dans cette Hôtellerie aucun bouge ne chome ;
Et je ne penſe pas que dans tout le Royaume
On rencontre un Hôtel qui ſoit plus frequenté.
Dans un logis ſi grand un lit ſeul eſt reſté ;
Des deux que vous voyez, le lit vert eſt le vôtre.
Un jeune homme habillé repoſe deſſus l'autre,
Il eſt plein de triſteſſe, allez au petit pas ;
Et faites s'il ſe peut qu'il ne s'éveille pas.

HENRIQUEZ.

Puis que dans le lit vert il faut que je repoſe,
De vos ſoins cette nuit je ne veux autre choſe ;
Emportez la chandelle, & me laiſſez ici.

LA SERVANTE.

Et vous deshabiller ?

HENRIQUEZ.

N'ayez point ce ſouci.

LA SERVANTE.

Mais vous ne verrez goutte, & je crains.....

HENRIQUEZ.

Il n'importe ;

Laiſſez-moi ſeul, vous dis-je, & fermez cette porte.
Sur tout, n'oubliez pas d'aller chez Ferdinand.

LA SERVANTE.

Il ſuffit ; ſon logis eſt du nôtre attenant.
Je ne vous promets rien qu'aiſément je ne tienne.

HENRIQUEZ.

Il faut du grand matin faire en ſorte qu'il vienne ;
Et que de Stéphanie il ſoit accompagné.

LA SERVANTE.

C'eſt aſſez que ce ſoir vous m'ayiez enſeigné
Ce qu'il faut faire.

HENRIQUEZ.

Allez.

LA SERVANTE.

J'obéis.

SCENE II.

HENRIQUEZ *seul.*

LA Courriere,
Qui du flambeau des Cieux doit ouvrir la carriere,
Ne ſe preſſe pas trop de hâter ſon retour.
Il faut donc en ce lieu que j'attende le jour;
Et que deſſus ce lit je faſſe un petit ſomme:
Mais de peur qu'en marchant je n'éveille cet homme,
A ne pas le troubler appliquons notre effort;
Et cedons au pouvoir du frere de la mort.

SCENE III.

LAZARILLE, HENRIQUEZ *endormis.*

GUSMAN *faiſant l'Eſprit.*

PESTE! tout tourne, où ſuis-je? ô Cambrouſe endiablée!
Qui pour quatre Loüis rend ma tête troublée;
Que Lucifer t'emporte, avec ton chien de trou

Qui n'eſt qu'un engin propre à me rompre le cou !
Je ne puis manier cette lanterne ſourde ;
Falloit-il faire Eſprit une tête ſi lourde ?
Loin d'être courageux, je crains une vapeur ;
Et je tremble de peur, de donner de la peur.
Pourtant quoique je faſſe, il faut tout entreprendre,
Sinon pour en donner, en tout cas pour en prendre.
Voyons. „ Mon fils, ton Pere Henriquez de Gallas
„ Mourut le même jour qu'arriva ſon trépas :
„ Or comme il ne vit plus, & qu'il eſt ſous la „ tombe,
„ De peur que chez le Diable en peu d'heures „ il ne tombe,
„ Il faut ſans balancer que tu partes demain,
„ Pour rendre mille écus dérobés de ma main :
„ Mais réponds à ma voix : c'eſt ton Pere.....

LAZARILLE.

Ah ! mon Pere,
Dont le trépas funeſte a cauſé ma miſere ;
Demeurez.

GUSMAN *bas.*

Quelque ſot !

LAZARILLE.

Vous fuyez ?

GUSMAN *bas.*

Je fais bien ;
Auſſi bien avec toi je ne gagnerois rien.

LAZARILLE.

Pourquoi me fuïr ?

GUSMAN *bas.*

A tort ton eſprit s'embarraſſe,
Je fais le même bien que je veux qu'on me faſſe ;
Ne m'approche non plus que je veux t'approcher.

LAZARILLE.

Peut-être ici quelqu'un eſt venu ſe cacher,
Cherchons.

GUSMAN *bas.*

Où faudra-t'il qu'à préſent je me niche ?
Si tantôt chaque coup vaut écu, je ſuis riche ;
Je vais être aſſommé s'il me peut entrevoir.

LAZARILLE.

Rien ne s'offre à mes yeux que pour me décevoir :
Et dans l'abîme affreux où mon malheur me plonge,
Je ne vois rien de vrai que l'image d'un ſonge ;
Afin que ma douleur puiſſe un peu s'appaiſer,
Encor quelques momens tâchons à repoſer ;

Et gardons de cauſer du trouble aux autres chambres. *Il ſe rendort.*

GUSMAN *à part.*

Je ne prétendois pas remporter tous mes membres ;
Et pour m'empêcher d'être Henriquez de Galas,
J'aurois volontiers mis les oreilles à bas.
Qu'un poltron a de peine à donner de la crainte !
Emploi de faire peur, je te prens par contrainte;
pourtant tu n'as pas lieu de te plaindre de moi,
Tu veux épouvanter, épouvantable emploi ;
Et pour mieux faire voir que ta force eſt extrême,
Qui te doit exercer s'épouvante lui-même ;
A parler franchement, l'avantage eſt petit,
D'avoir peu de cervelle & de faire l'Eſprit :
Ou plûtôt juſqu'ici l'avanture eſt nouvelle,
De trouver un Eſprit qui n'a point de cervelle.
Cœur poltron, ſois cœur brave, & t'arme juſqu'au point
De donner de la peur, & de n'en prendre point.
En faveur de Fabrice, ô cœur, prens cette peine;
Sois moins cœur de Guſman, que cœur de Capitaine.
Ou bien à ce dormeur fais connoître à ſon dam
Un cœur de Capitaine en un corps de Guſman :

Me

Me le promets-tu, cœur? Oüi, j'entens ta réponſe;
Déja le nez m'enfle, & le ſourcil m'en fronce;
Et ta haute aſſurance aſſure aſſurément
Un trembleur qui trembloit d'avoir du tremblement.
Pour la ſeconde fois faiſons peur, » Lazarille,
» Quiconque fait un fils ne fait pas une fille.
» Si bien que je conclus qu'alors que je te fis,
» Ne faiſant point de fille, il fallut faire un fils.
» Pour donc à mon repos être utile & proſpere,
» Il faut reſtituer les larcins de ton pere;
» Et partir de Séville à la pointe du jour,
» Pour aller à Tolède établir ton ſéjour.
» Ton pere.....

LAZARILLE.

Quoi, mon pere? ah! ſi mon ſort vous touche,
Pour dire encore un mot, daignez ouvrir la bouche;
Adouciſſez l'ennui dont je ſuis travaillé:
Parlez.

GUSMAN *bas.*

Adieu le cœur, puis qu'il eſt éveillé.

LAZARILLE.

En quel trouble mon ame eſt-elle enſevelie?

O bizarre destin ! sort fatal !

GUSMAN *bas.*

C'est folie ;

Pour animer mon cœur j'ai beau faire un effort,
Je ne suis point vaillant, si ce n'est quand il dort.

LAZARILLE.

Au moins permettez donc que mon œil se désille :
Et cessez s'il se peut, d'affliger Lazarille.

HENRIQUEZ.

Lazarille, bons Dieux ! ou je suis insensé,
Ou ce nom dans ce lieu vient d'être prononcé.

LAZARILLE.

Voyons-le, ... Je souhaite une chose impossible,
Qui n'est plus qu'un Esprit ne peut être visible :
Mais à mon triste sort soyez moins endurci,
Et dites pour le moins si vous êtes ici.

HENRIQUEZ.

Oüi, j'y suis, Lazarille,

GUSMAN *bas,*

O surprise effroyable !

Les Enfers pour me perdre ont vomi quelque Diable,
Qui pour venger ma fourbe employant ses efforts,
Châtiera mon esprit aux dépens de mon corps.
Adieu, Gusman,

LAZARILLE.

Suffit : mais soulagez ma peine.
Dites si dans ce lieu c'est moi qui vous amene.

HENRIQUEZ.

Nullement.

GUSMAN *bas.*

En effet ; Belzebut, je le croi,
Tu ne viens pas pour lui, tu ne viens que pour moi.

LAZARILLE.

Trouvant Gusman sous sa main.

Enfin donc ma douleur à votre ame soumise,
De pouvoir vous toucher la faveur m'est permise ;
Je vous tiens.

GUSMAN.

Pauvre Esprit ! où te fourreras-tu ?

LAZARILLE.

Vous voyez Lazarille à vos pieds abbatu :
Je veux vous obéir ; rien ne m'est difficile ;
Je sçai que vous voulez que je quitte Séville,
J'y consens pour vous plaire, & j'immole en ce jour
L'amour à la nature, & moi-même à l'amour.

HENRIQUEZ.

Quel discours ambigu ?

GUSMAN *bas.*

Que le Diable te gratte :

Grace au bon Jupiter je ſuis hors de ta patte.
Attrapons quelque coin.

HENRIQUEZ *tenant Guſman.*

Jeite tiens, mon cher fils.

GUSMAN *bas.*

Le plus infortuné de la troupe d'Eſprits,
Où t'es-tu là rangé?

HENRIQUEZ.

Quel ennui te poſſéde?
Il eſt vrai que je veux te revoir à Tolede:
Mais loin qu'en tes projets je te veüille trahir,
Obéir à l'amour c'eſt aſſez m'obéir.

GUSMAN *bas.*

Enfilons la venelle.

LAZARILLE.

O fortune proſpere!
Obéir à l'amour; c'eſt vous plaire, mon pere?

HENRIQUEZ.

Sans doute.

GUSMAN *bas.*

En quel endroit pourroit être mon trou?
Si j'ouvre ma lanterne ils me rompront le cou.
Il faut donc ſe réſoudre, ô trop ſourde lanterne,
A ne te pas ouvrir, de peur qu'on me diſcerne.

HENRIQUEZ.

Parle-moi.

LAZARILLE.

Pour répondre à l'amour paternel,
Je dois vous souhaiter un repos éternel;
Et qu'à mes vœux ardens le Ciel étant propice,
Vous sentiez sa clémence, & non pas sa justice.

HENRIQUEZ.

C'est mal prendre son temps pour ce triste propos.

GUSMAN bas.

Quelle grêle de coups va tomber sur mon dos!
C'est bien fait, aussi bien je suis trop téméraire:
Et j'eus trop peu d'esprit, quand je le voulus faire.

LAZARILLE.

Touchant les mille écus autrefois mal acquis,
Que de restituer je suis par vous requis;
Puis que pour être heureux il faut être sans tache,
Et qu'à vous contenter fortement je m'attache,
Votre ombre vagabonde aura droit désormais
De goûter des douceurs qui ne cessent jamais.

HENRIQUEZ.

Il a perdu le sens; quelle angoisse mortelle!
Depuis quel coup, mon fils, n'as-tu plus de cervelle?
Hélas!

LAZARILLE.

Si mon esprit vous paroît altéré,
C'est depuis votre mort qu'il est donc égaré?

HENRIQUEZ.

Ma mort?

GUSMAN *bas.*

D'être rossé je sens approcher l'heure.

HENRIQUEZ.

Je sçai que dans mon âge il est temps que je meure.
Nous naissons pour mourir; mais malgré cette loi
Mon jour n'est pas venu, je vis.

LAZARILLE.

Pardonnez-moi;
Vous êtes mort, monpere, & la chose est certaine.

GUSMAN *bas.*

Pour si peu qu'il est mort ce n'en est pas la peine.

HENRIQUEZ.

Si je suis mort, n'est donc sans m'en apperceovoir:
Mais de quelle personne as-tu pû le sçavoir?

LAZARILLE.

Je tiens de Dom Raymond cette triste nouvelle.

HENRIQUEZ.

Il faut te désromper: hola de la chandelle.

GUSMAN *bas.*

De la chandelle? hélas! la feinte va finir!

J'ai si bien fait le mort, qu'il le faut devenir.

HENRIQUEZ.

De la clarté, sus donc! holà! vîte, mon Maître!
Dès que tu me verras, tu sçauras me connoître.

LAZARILLE.

Cependant ma frayeur est sans comparaison.

GUSMAN *bas.*

S'il faut faire l'Esprit, faisons-le par raison,
Et tâchons d'éviter les coups qu'on nous prépare.

SCENE IV.

L'HOSTE, LAZARILLE, HENRIQUEZ, GUSMAN.

L'HOSTE *avec une chandelle.*

POURQUOI faire, Messieurs, un si grand tintamare?
D'où vient que du sommeil.....

GUSMAN *haut.*

Mon fils.

L'HOSTE *se laisse tomber, & la chandelle s'éteint.*

Hélas, mon Dieu!
Quel horrible fantôme est gîté dans ce lieu?
A moi vîte, garçon, de la clarté!

HENRIQUEZ.

Je pâme.

LAZARILLE.

Une peur effroyable a coulé dans mon ame.

L'HOSTE.

Je vois d'autre chandelle.

SCENE V.

DES GARÇONS, L'HOSTE, HENRIQUEZ, LAZARILLE, GUSMAN.

L'HOSTE *montrant Gusman.*

AH! Messieurs, qu'est ceci! Parlez.

HENRIQUEZ.

Je n'en sçais rien.

LAZARILLE.

Je n'en sçais rien aussi.
Tout me devient fatal, Ciel quelle est ma misere!
Est-ce en vous que je vois l'ombre de feu mon pere.

HENRIQUEZ.

Tu vois ton pere en vie.

LAZARILLE.

Hé bien, j'en suis d'accord:

Vous, qui donc êtes-vous?

GUSMAN.

Je suis ton pere mort.

Oüi, je suis, ô garçon! qui de moi voulus naître,
Aussi bien trépassé qu'aucun autre puisse être.

LAZARILLE.

Tout me confond: mon trouble est plus fort que devant;
Enfin mon pere mort, ou mon pere vivant,
Si de vous, ou de vous je reçus la naissance,
Donnez-m'en l'un ou l'autre une claire apparence.

HENRIQUEZ.

Dans les traits de ton pere envisage les tiens.

GUSMAN.

La mort que j'ai soufferte a changé tous les miens;
C'est un monstre infernal revêtu de ma forme.

LAZARILLE.

Est-il vrai que je veille, ou si c'est que je dorme?

HENRIQUEZ.

Tu te laisses surprendre, & ne m'écoutes pas.

LAZARILLE.

Que direz-vous? mon pere a souffert le trépas
J'en suis certain.

GUSMAN.

D'accord.

HENRIQUEZ.

En vain donc je le prêche,

GUSMAN *bas.*

De rentrer dans mon rang l'un & l'autre m'empêche;
J'en enrage.

LAZARILLE.

Il est temps de finir ma douleur;
L'un des deux est sans doute, ou Sorcier, ou Voleur.

L'HOSTE.

C'est ma pensée, & j'oppose en vain l'encolûre.

GUSMAN.

Ah! gros ventre de son, qui me fais une injure,
Malheur sur la maison de qui choque les mours!

LAZARILLE.

Qui des deux soit mon pere, excusez mes efforts.

GUSMAN.

A mon secours, mon Maître, on me veut mener pendre.

SCENE VI.

FABRICE, GUSMAN, LAZARILLE, HENRIQUEZ, L'HOSTE, SES GARCONS.

FABRICE.

NE crains rien, je paroîs, & je viens te défendre.

LAZARILLE.

Fabrice ! ô juste Ciel !

FABRICE.

C'eſt Fabrice en effet,
Qui fut de tes amis toujours le plus parfait,
Mais qui ceſſe de l'être en ſon malheur extrême,
Puis qu'il trouve un Rival dans un autre ſoi-même.
Celui qui cette nuit t'a cauſé de la peur,
Dès hier étoit d'Afrique un faux Ambaſſadeur :
C'eſt Guſman, mon Valet, dont tu vois la figure ;
Qui de ton oncle même imita l'écriture ;
Et qui, pour t'éloigner d'un objet plein d'appas,
De ton pere vivant t'annonça le trépas.

LAZARILLE.

Déloyal confident d'une ardeur infinie,

Quoi ! ton cœur en ſecret brûle pour Stéphanie ?
Tu l'aimes !

HENRIQUEZ.

Stephanie !

FABRICE.

Oüi ; j'en ſuis amoureux ;
Cette beauté charmante eſt l'objet de mes vœux.

LAZARILLE.

Je l'aime auſſi Fabrice, & je ſçai qu'elle m'aime ;
Et j'atteſte des Dieux la puiſſance ſuprême.....

HENRIQUEZ.

Point de ſermens, mon fils ; vous, Fabrice, eſpérez.

LAZARILLE.

Quoi ! vous voulez ma perte, & vous l'en aſſurez !
Un pere m'opprimer, conſentir à ma perte !
Mais, ô Dieux ! j'apperçois Ferdinand qui l'amene.
Qu'eſt ceci ?

FABRICE.

Juſte Ciel !

SCENE VII. ET DERNIERE.

FERDINAND, STEPHANIE, LAZARILLE, HENRIQUEZ, GUSMAN, FABRICE.

HENRIQUEZ.

APprochez, bon Vieillard,

FERDINAND.

Vous ai-je pas, Monsieur, déja vû quelque part?

HENRIQUEZ.

Cela se peut.

FERDINAND.

J'ignore en quel lieu ce peut être.

HENRIQUEZ.

Cette moitié d'anneau vous le fera connoître.

FERDINAND.

Il est vrai. C'est donc vous! J'y dois ajoûter foi.

HENRIQUEZ *à Stephanie.*

Ne cherchez désormais vôtre Pere qu'en moi;
Je le suis, Stéphanie.

FABRICE.

O bonheur!

LES CADENATS

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

SPADARILLE, Gouverneur de Toulon, Mari d'Olimpie, qui en eſt ſi jaloux, qu'il l'enferme à ſix cadenats.

CLEANDRE, Amant d'Olimpie, à qui Alcidor l'ôta pour la donner en mariage à Spadarille.

OLIMPIE, femme de Spadarille & fils d'Alcidor, autrefois promiſe à Cleandre.

ALCIDOR, Pere d'Olimpie.

CASCARET, Valet de Cleandre.

La Scene eſt à Toulon.

LES CADENATS COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, ALCIDOR.

CLEANDRE.

Uoi que pour m'obliger votre cœur se propose,
Vous plaignez un malheur dont vous êtes la cause.
J'adorois Olimpie; & j'avois espéré
Qu'à ses autres amans je serois préféré.
Cependant Spadarille, un vilain.... ah! j'enrage.

ALCIDOR.

Si vous aimez ma fille, ayez plus de courage;

Je vous l'avois promise, & j'ai manqué de foi :
Mais vous n'êtes pas homme à vous régler sur moi.
Le regret que j'en ai rend ma faute punie ;
Je vous plains, je me plains, & je plains Olimpie :
De son lâche mari les infâmes desseins .....

CLEANDRE.

Je viens, si je le puis, l'arracher de ses mains.
Vous en êtes témoins, & j'ai pour assistance
Le secourable effet de votre intelligence.
En vain pour empêcher qu'on ne vît ses appas,
Le jaloux à sa porte a mis six Cadenats ;
Olimpie outragée en son cœur le déteste ;
Souffrez que je l'enleve, & je réponds du reste.

ALCIDOR.

Mais de voir Olimpie aurez-vous le moyen?

CLEANDRE.

J'ai sçû faire une bréche en un mur mitoyen,
Qui répond de ma Chambre en un coin de la sienne;
Il faut sur ce sujet que je vous entretienne,
Outre que dans ce port nous avons un vaisseau,
Olimpie en mes mains a remis cet anneau,
Pour servir de signal au projet que je tente :
Il ne nous manque plus qu'une seule Patente,
Son Epoux la délivre, & je dois pressentir .....
Mais voyez ; de ce lieu le Jaloux va sortir,

Il sort : de ce perfide évitons la présence.

Alcidor & Cleandre se retirent.

SCENE II.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE *en sortant.*

SORTEZ.

OLIMPIE.

J'obéis.

SPADARILLE.

Bon ; j'aime l'obéissance.
Je vous l'avois bien dit, pour calmer votre effroi ;
Que vous seriez toujours à votre aise avec moi ;
Et qu'assez de trésors vous auriez en partage,
Si de me posséder vous aviez l'avantage.
Mentois-je & le repos vous est-il assuré,
Ayant eû le bonheur de m'avoir rencontré ?
De semblables profits auriez-vous à prétendre,
Si l'on vous eût laissée au pouvoir de Cléandre ;
Et si, par un destin contraire à vos plaisirs,
J'eusse en faveur d'une autre écouté mes desirs ?

OLIMPIE.

Quand je songe au malheur où je suis condamnée,

J'ai regret d'être à vous par les nœuds d'Hymenée;
Et j'éprouve du ſort les plus ſenſibles coups,
Puis qu'il m'a fait tomber dans les mains d'un jaloux.
Qu'eſt-ce que de ma part votre cœur appréhende?
Mon honneur m'eſt trop cher pour vouloir....

SPADARILLE.

Ah friande!
Que ſi je m'empéchois de vous être cruel,
L'honneur dont vous parlez deviendroit caſuel!
Et que ſçachant les tours dont les femmes ſont dignes,
On nous prendroit bien-tôt dans le Ciel pour des Signes;
Puiſque de vos plaiſirs un bon Frere garni
Produiroit Capricorne, & feroit Gemini!
Sçachez que de tout temps j'appréhende le blâme;
Qu'au gré de mon deſir je gouverne ma femme;
Que ſans en murmurer il faut ſuivre ma loi;
Et que quand je vous pris ce ne fut que pour moi.
Que ſi votre mari dans ce lieu vous enferme,
C'eſt qu'il croit votre honneur n'être pas aſſez ferme:
Et que ne pas ſouffrir qu'on vous puiſſe approcher,
C'eſt ôter à vos ſens les moyens de pécher.

OLIMPIE.

Vous, Monſieur, apprenez qu'un diſcours incommode
D'un crime qu'on ignore enſeigne la méthode;
Et que pour confirmer vos injuſtes ſoupçons,
D'un prétexte inutile on ſe fait des leçons:
Pour épargner du trouble à votre ame allarmée,
Peut-être avec raiſon m'avez-vous enfermée;
Car de la liberté ſi j'uſois pleinement,
Qui doute de ma foi douteroit juſtement.
Voyez-vous qu'en effet d'autres faſſent paroître.....

SPADARILLE.

Les autres ſont des ſots, & je ne veux pas l'être.
Nous ſçavons mieux que vous ce que ces autres ſont,
Et ne prétendons pas devenir ce qu'ils ſont.
Faut-il point, pour vous plaire, à l'exemple d'un autre,
Souffrir en mon abſence un Galand qui ſoit vôtre;
Et qu'après qu'en honneur, cinquante ans j'ai vécu,
Je ſois d'intelligence à me faire cocu?
Faut-il point, dis-je encor, que moi-même je brigue?
Que je pouſſe à la roue, & conduiſe l'intrigue?

Et ſur vos paſſions conformant mes deſirs,
Que l'Epoux ait la peine, & l'Amant les plaiſirs?
Quand on vient pour vous voir, faut-il point que je ſorte?
Sur vous, & vos Muguets que je ferme la porte?
Et que ſous mon aveu vous ayiez le moyen
D'acheter du Brocard d'autre argent que du mien?
Voilà ce qu'aujourd'hui tous ces autres obſervent;
Ils ſe font des Amis dont leurs femmes ſe ſervent;
Et ne murmurent pas quand pour faire l'amour,
Elles courent la nuit, & repoſent le jour.
Ah! qu'il vaudroit bien mieux que du nombre aſſez ample
De ces Martyriſés je devinſſe l'exemple!
Que ſi l'on enfermoit chaque femme qui court
Avec ſix cadenats elle auroit le nez court!
Qu'on verroit de maris marcher tête levée,
Si ma régle par eux étoit bien obſervée,
Et que de quantité le deſtin ſeroit doux,
Si leur plus grand malheur étoit d'être jaloux!

OLIMPIE.

Et de tous les malheurs en eſt-il un plus rude, Monſieur?

SPADARILLE.

Il me le ſemble, ô Madame la prude!

Et

Et qui de la sageſſe a le moindre rayon,
Préfére un ſort d'Argus au deſtin d'Acteon.

OLIMPIE.

Quiconque peut avoir un rayon de ſageſſe,
Dans les maux d'une femme à jamais s'intéreſſe;
Et loin qu'à l'outrager il puiſſe être contraint,
Il s'en veut faire aimer, & n'en pas être craint.
Qui d'avoir des ſoupçons ne pouvoit ſe défendre,
Devoit m'abandonner à l'amour de Cléandre;
Et par l'éclat d'un bien dont je ne puis jouir,
N'abuſer pas mon pere, & ne pas l'éblouir.

SPADARILLE.

Il vous plaiſoit beaucoup ce Cléandre?

OLIMPIE.

Sans doute;

SPADARILLE.

Il avoit votre eſtime?

OLIMPIE.

Encor même il l'a toute;

SPADARILLE.

Vous voudriez, je crois, être à lui?

OLIMPIE.

Plût aux Dieux!
Mon ſort....

SPADARILLE.

On dit bien vrai que l'amour n'a point d'yeux !
Vous avez donc regret de vous voir ma conquête,
Madame la Mignonne ?

OLIMPIE.

En effet.

SPADARILLE.

Bonne bête !
De vos mauvais desseins, c'est assez m'avertir,
Vous voudriez courir, & vous bien divertir.
Je voi ce qui vous choque & le ver qui vous pique;
Il vous faut un mari de nouvelle fabrique,
Qui redoute une femme, & de crainte du choc
Laisse chanter la Poule, & plus haut que le Coq.
Il vous faut un mari qui crut faire un grand crime,
S'il ne donnoit de quoi pour jolier à la Prime;
Et qui ne laisse pas de paroître gaillard,
Si l'on quitte la Prime & qu'on joüe au Billard.
Il vous faut un mari qui confonde sa rente;
Qui soit brave quatre ans, & gredin plus de trente;
Et sur qui l'on saisisse, au profit des Marchands,
Et maisons de la ville, & revenus des champs.
Qüi, je vous charmerois, ô Coureuse récluse,
Si vos débordemens ne trouvoient une écluse :
Et du moins dans mes biens vous verriez des appas,
Sans les doubles ressorts de mes six cadenats;

Mais quoique contre moi votre cœur se propose,
Sçachez qu'avant la nuit j'en veux croître la dose :
Et dussiez-vous cent fois vous en mettre en courroux,
A vos six cadenats joindre autant de verroux.
Rentrez, car aussi bien je vois un Gentillâtre :
De vos yeux bien fendus il seroit idolâtre.
Rentrez donc.

OLIMPIE.

Mais....

SPADARILLE.

Rentrez, sans vous embarrasser.
Diable ! que j'ai bien fait de la cadenasser !

SCENE II.

CLEANDRE, SPADARILLE, CASCARET.

CLEANDRE.

MONSIEUR, vous sçavez bien qu'on me nomme Cléandre ?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Vous ne sçavez pas ce que j'ose prétendre?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Mais il vous souvient que je fus Amoureux?

SPADARILLE.

Oüi,

CLEANDRE.

Que je ne fus pas un Amant fort heureux?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Que votre mérite emporta la balance?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Qu'enfin mon ardeur n'eut point de récompense?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Ainsi donc, Monsieur, ne trouvez pas mauvais Si je viens....

SPADARILLE.

Vous, Monſieur, trouvez bon ſi je vais....
Un ſi grand préambule eſt ſuſpect à mon ame,
Parlez bref.

CLEANDRE.

Mais, Monſieur....

SPADARILLE.

Mais, Monſieur, mais, Madame:
J'ai des ſoins à donner autre part que vers vous;
Avec mes cadenats j'ai beſoin de verroux:
Près de mon Serrurier il eſt temps de me rendre:
Pour pouvoir me parler il ne faut que m'attendre.
Si je trouve mon fait, je reviens ſur mes pas;
Si je ne trouve rien, je ne reviendrai pas.
Bon jour.

SCENE III.

CLEANDRE CASCARET.

CLEANDRE.

DE ce qu'il fait j'aurois tort de me plaindre,
Avec moins de foibleſſe il ſeroit plus à craindre;

Si de quelque lumiére il étoit éclairé,
En vain à le tromper je ſerois préparé.
Je veux à Spadarille arracher Olimpie;
Mais je ſçai que ſon ame eſt ſans ceſſe aſſoupie:
Et quand ſecrettement j'oſe agir contre lui,
De ſa brutalité je me fais un appui.

CLEANDRE.

Mais comme Spadarille eſt ſujet à l'ombrage,
Quoique des cadenats il obſerve l'uſage,
Si pour votre malheur il avient que ce fou
De ſa femme Olimpie apperçoive le trou;
Si d'un ſenſible affront ſe ſentant l'ame outrée,
De ce trou favorable il occupe l'entrée,
Et que de ſon pouvoir ſe ſervant à propos,
De coups drus comme grêle il nous briſe les os?
Plaît-il?

CLEANDRE.

Non; Spadarille a la tête trop ſeche,
Je n'appréhende pas qu'il découvre ma bréche.
Si pour voir Olimpie, en un coin fort obſcur,
On a fait de ma chambre une entrée à ſon mur,
Tu ſçais qu'un lit ſuperbe, à ma flamme propice,
Pour me favoriſer cache mon artifice.
D'ailleurs notre vaiſſeau ſur la fin de ce jour,
Doit partir pour Marſeille & quitter ce ſéjour:

Cet anneau d'Olimpie eſt la marque ſecrette,
Qui doit, malgré l'Argus, aſſurer ſa retraite;
Et que pour accomplir d'équitables deſſeins,
Par l'avis de ſon pere elle a mis dans mes mains.
Ainſi de mon Rival le défaut effroyable....

CASCARET.

Je ſçai que Spadarille eſt puant comme un Diable;
Et que de ſon haleine il infecte tous ceux
Qui de parler à lui ſont aſſez malheureux:
Mais il eſt Gouverneur, & c'eſt dont je friſſonne;
Car ſon train....

CLEANDRE.

A ſa ſuite il n'a nulle perſonne.
De peur que de ſa femme on pût voir les attraits,
Ce jaloux hypocondre a chaſſé ſes valets:
Son ame ſcrupuleuſe, & toujours défiante
Ne peut près d'Olimpie endurer de ſervante;
Dans la crainte qu'il a que l'on n'eût ſuppoſé
Sous l'habit d'une fille un garçon déguiſé.
Si bien.... mais il écoute, évitons ſes reproches.

SCENE IV.

SPADARILLE, CLEANDRE, CASCARET.

SPADARILLE *avec trois verroux en chaque main.*

VOici pour des Polis empêcher les approches:
Qu'ils s'y viennent frotter, ces Mignons, ces Poudrés.

CLEANDRE.

Quoi l'on oſe?.....

SPADARILLE.

Oüi l'on oſe; & ce ſont des Madrés,
Qui voudroient ſur ma terre uſurper droit de chaſſe,
Vous qui d'un Chien couchant affectez la grimace,
N'êtes-vous point auſſi quelque Amant aux yeux doux,
Qui pour plaire à l'épouſe entretienne l'époux?
Et lors.....

CLEANDRE.

Ne craignez point de la part d'Olimpie,

Tous mes vœux ſont bornés à chérir la copie.

SPADARILLE.

Sa copie?

CLEANDRE.

Oüi, Monſieur.

SPADARILLE.

Bon! il ſemble à ce fat
Qu'on copie une femme auſſi bien qu'un contrat.
Et vous vous en allez?

CLEANDRE.

Avec une Patente
Je ſuis prêt....

SPADARILLE.

Je vous puis rendre l'ame contente.
Mais dans ce petit doigt vous avez un anneau
Qui vous ſied aſſez bien, & me ſemble fort beau;
Que je voye.

CLEANDRE *bas.*

O malheur! C'eſt....

SPADARILLE.

Vous êtes étrange!
Pour le voir un moment croyez-vous qu'on le mange?

CLEANDRE.

Non, Monſieur, mais....

SPADARILLE.

Quoi, mais? A-t'il peur de mes yeux?

appercevant que c'eſt l'Anneau d'Olimpie.

Où Diable avez-vous pris ce bijou précieux?

CASCARET.

Répondez hardiment, & mentez comme un Diable.

CLEANDRE.

Je l'ai pris.....

SPADARILLE.

Parlez vîte, ô l'Amant trop aimable,
Où donc l'avez-vous pris?

CLEANDRE.

Où prend-on les bijoux?

SPADARILLE.

Et j'ai tort, mon Cadet, de paroître jaloux!
N'eſt-ce pas?

CLEANDRE.

Je ne ſçai s'il ſe peut qu'Olimpie.....

SPADARILLE.

Et moi je ſçai fort bien qu'Olimpie eſt impie;
Et ſans les cadenats à ſa porte attachés,
Qu'elle feroit ſouvent d'agréables péchés.
Quelque doux traitement qu'à ce ſexe on prépare,
Une femme fidelle en ce temps eſt bien rare:

Et qui peut s'en ſervir doit s'attendre à ce coup
D'acquerir peu d'honneur, & d'en perdre beaucoup:
N'eſpérez, cependant, paſſe-port ni patente,
Ou ſoyez réſolu de remplir mon attente,
Et d'un Original que je dois ſoupçonner
Donne-moi la Copie à collationner.
Sinon.....

CLEANDRE.

Quoi! vous voulez.....

SPADARILLE.

Oüi, je le veux, vous dis-je.

CASCARET *bas à Cleandre.*

Par ce commandement ce jaloux vous oblige....
Avant qu'il ait ouvert cinq ou ſix cadenats,
L'anneau.....

CLEANDRE.

C'eſt ma penſée, & j'y vais de ce pas.
Puis qu'il vous plaît, Monſieur, d'admirer ma Maîtreſſe,
J'obéis.

SCENE V.

SPADARILLE *seul ouvrant la porte de la chambre d'Olimpe.*

JE vous tiens, ô la double Traîtresse,
Qui dans l'âpre dessein d'acquerir du renom,
Avez l'air d'une Sainte & l'esprit d'un Démon.
J'apperçois tous les tours que votre esprit enfante.
Vous donnez librement des faveurs par la fente.
Mais malgré vos desseins contre moi conjurés,
Les ais de votre porte en seront resserrés.
Voyons un peu sa mine.

SCENE VI.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE.

APPROCHEZ, la Matoise,
Dont la vertu s'altere, & l'honneur s'apprivoise.
Approchez.

OLIMPIE.

De ma part, désirez-vous.....

SPADARILLE.

Moi! Rien;

Je viens voir seulement si vous vous portez bien.

OLIMPIE.

Quoi! se peut-il, Monsieur, que mon malheur vous touche?

SPADARILLE.

Vous n'en sçavez donc rien, ô la sainte Mitouche!

OLIMPIE.

Non; daignez m'expliquer vos bizarres desseins.

SPADARILLE.

Je viens de voir Cléandre; il vous baise les mains.

OLIMPIE.

Quoi! Cléandre est ici?

SPADARILLE.

Point du tout, je me moque;

Je l'ai pris pour un autre, & c'est une équivoque.

OLIMPIE.

Pourquoi donc voulez-vous.....

SPADARILLE.

Belzébut incarné,

Démon acariâtre à me nuire obstiné,

C'est à tort à présent que ton ame biaise,

Je ſçai pour me trahir que tu fais la niaiſe ;
Et que de ton honneur prévoyant l'abandon . . . ?

OLIMPIE.

Cet outrage . . . . .

SPADARILLE.

A vos yeux je demande pardon !
Quel que ſoit le forfait dont mon cœur vous ſoupçonne,
C'eſt vous faire une injure, équitable friponne ;
Et parmi votre ſexe outrageux à chacun,
Faire un mari cocu, c'eſt le vice commun.

OLIMPIE.

Enfin expliquez-vous ; qu'avez-vous à m'apprendre !

SPADARILLE.

Rien, ſinon que j'ai vû l'un des doigts de Cléandre.

OLIMPIE *faiſant la ſurpriſe.*

Un des doigts de Cléandre !

SPADARILLE.

Un des doigts.

OLIMPIE.

Un des doigts !
Si vous m'en aſſurez, aiſément je le crois.
Mais qu'en concluez-vous ?

SPADARILLE.

Et qu'en peut-on conclure?
Fin contre fin n'eſt pas bon à faire doublure,
La belle; & dans mon âge il vous ſied aſſez mal
De vouloir me charger d'un brevet d'animal.

OLIMPIE.

Ce langage confus.....

SPADARILLE.

Vous rend l'ame éperduë,
Et je ſuis confondu de vous voir confonduë.

OLIMPIE.

Je ne puis rien comprendre à tout votre diſcours.

SPADARILLE *lui montrant les verroux.*

Voici pour mettre obſtacle à tous vos petits tours.
Les anneaux déſormais n'iront plus en campagne;
Et vous êtes ſévrée amoureuſe Compagne.

OLIMPIE.

Finiſſez ces diſcours, ils ſont extravagans.

SPADARILLE.

Je ſuis donc fou?

OLIMPIE.

Du moins on le croit.

SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Quoi? Monſieur.....

SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Mais au moins....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Si....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Encor, quel deſſein vous oblige ?...

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je; & tantôt votre eſprit éclairci...

appercevant le même anneau qu'avoit Cleandre.

Mais vertu-bleu que vois-je ? & que Diable eſt-ce ceci ?

Que cet anneau reſſemble à celui de Cleandre !

OLIMPIE.

Ils ſont bas.

SPADARILLE.

Sur ma foi, je n'y puis rien comprendre;

Et ces anneaux tous deux ont un rapport ſi grand,

Que plus on les regarde, & plus on s'y méprend.

Vous pouvez cependant rechauffer la mitaine;

Puis après de rentrer il faut prendre la peine ;
Aussi-bien un vieillard adresse ici ses pas.

OLIMPIE.

Amour....

SPADARILLE.

Entrez, entrez, & ne raisonnez pas.

SCENE VII.

ALCIDOR, SPADARILLE.

ALCIDOR.

MONSIEUR le Gouverneur, dont je suis le beau-pere,
Je viens.....

SPADARILLE *enfermant sa femme.*

Beau-pere, ou non, laissez-nous un peu faire.
Quand notre huis une fois sera clos à plaisir,
De vous voir pleinement nous aurons le loisir.
Taisez-vous donc.

ALCIDOR.

Monsieur, mais.....

SPADARILLE.

Mais, Monsieur; vous-même,
Dont le morne visage est passablement blême.

ALCIDOR.

Je prétendois de vous qu'en faveur de mes soins....

SPADARILLE.

Un peu trop prétendant, prétendez un peu moins;
Et souffrez, s'il vous plaît, qu'à mon tour je prétende....

ALCIDOR.

Mais, Monsieur....

SPADARILLE *ayant achevé de fermer ses cadenats.*

Hé bien donc, ô diseur de légende,
Dont je suis obligé d'enfermer le présent;
Si le cœur vous en dit, raisonnez à présent.

ALCIDOR.

L'heur dont votre alliance a comblé ma famille,
Fait que je viens ici m'informer de ma fille.
Dites-moi donc comment elle se porte.

SPADARILLE.

Bien.

ALCIDOR.

Et de ses mœurs, Monsieur, ne m'apprendrez-vous rien?
Dites-moi, si par fois son humeur vous contente;
Si par fois cette humeur est pour vous complaisante,
Tirez-moi de souci; comment vit-elle?

SPADARILLE.

Mal.

ALCIDOR.

Mal, bons Dieux ! ce malheur eſt pour moi ſans égal.
Où peut-elle avoir pris de mauvaiſe teinture,
Elle que de ſes dons a comblé la nature ?
Pour me faire un outrage elle a donc le ſang....

SPADARILLE.

Chaud.

ALCIDOR.

C'eſt l'amour chaud ſans doute, & plus chaud qu'il ne faut ;
Mais n'eſt-ce point à tort qu'envers vous je la blâme ?
Ne lui faites-vous rien qui chagrine ſon ame ?
Lors que vous la voyez, quel eſt ſon accueil ?

SPADARILLE.

Froid.

ALCIDOR.

D'en uſer de la ſorte elle a bien peu de droit.

SPADARILLE.

D'accord ; mais de vous deux moi l'époux & le gendre,
Qui pour faire l'Amant pris le droit de Cléandre ;

Sçachez que j'aurois lieu de paroître marri,
Si par droit réciproque il faiſoit le mari.

ALCIDOR.

Cléandre, oſeroit-il ſuborner?

SPADARILLE.

D'Olimpie,
Il aime, à ce qu'il dit ſeulement la copie;
Cependant d'un anneau je le trouve pourvu;
Autre part qu'en ſes doigts je le crois avoir vu;
Auſſi-tôt par ma bouche Olimpie appellée,
A mes aigres propos contrefait la troublée;
Veut voir par mes diſcours ſon eſprit éclairci;
Fait ſemblant d'ignorer que Cléandre eſt ici;
Me ſoûtient à mon nez que ſouvent j'extravague;
Puis ſoudain ſe dégante, & me montre ſa bague;
Et je croi là-deſſus, conſultant mon cerveau,
Que qui la copia, copia ſon anneau.
De Cléandre pourtant je crains peu la fineſſe;
Il doit en ce lieu même amener ſa Maîtreſſe;
Je l'attends, nous verrons; mais tenez, je les voi.

ALCIDOR.

Il amene Olimpie.

SPADARILLE.

En effet, je le croi.
La ſeroit-ce?

ALCIDOR.

Ce l'eſt ; quelle erreur vous domine ?

SPADARILLE.

Ma foi, ſi ce ne l'eſt, elle en a bien la mine.

SCENE VIII.

SPADARILLE, CLEANDRE, OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie*, ALCIDOR, CASCARET.

SPADARILLE *appelle ſa femme à travers de la porte.*

OLIMPIE !

OLIMPIE *bas à Cleandre.*

Ah Cleandre !

CLEANDRE.

Ah daignez tenir bon ; Madame.

CASCARET.

Ou je me trompe, ou j'aurai du bâton.

SPADARILLE *continue.*

Olimpie ! ah j'enrage.

ALCIDOR.

Il s'échauffe la bile.

CASCARET.

Vous me parliez tantôt de m'envoyer en Ville, Monsieur.

CLEANDRE.

Poltron fieffé.

SPADARILLE *continuë.*

Tout ceci me confond. Olimpie ! écoutez comme elle me répond ! De ce tracas, Beau-pere, en un mot que vous semble ?

ALCIDOR.

J'ai peur que ce ne soit Olimpie.

SPADARILLE.

Et j'en tremble :
Mais on pourroit sortir aussi-tôt de l'Enfer,
Sa cheminée est close, & de grilles de fer ;
J'ai de même matiére étoffé sa fenêtre,
Beau-pere !

ALCIDOR.

S'il est vrai, ce ne peut donc pas l'être.

SPADARILLE.

Assez adroitement je la vais pressentir.
Je vous crois Olimpie, & ne crois pas mentir.
Si vous ne l'êtes pas, pour le moins sa jumelle,
Daignez quelque moment discourir avec elle ;

Entrez jusqu'en sa chambre, & trouvez à propos....

OLIMPIE.

Monsieur.....

SPADARILLE.

Vous lui direz seulement quatre mots;
Je vous en prie.

OLIMPIE.

Il faut.....

SPADARILLE.

Il ne faut autre chose.

CLEANDRE.

Des plaintes d'Olimpie elle ignore la cause;
Ainsi.....

SPADARILLE.

Mon Dieu, Monsieur, parlez à votre cœur.

ALCIDOR.

Ce n'est pas.....

SPADARILLE.

Vous aussi, taisez-vous, idiot.

OLIMPIE.

Pour moi, Monsieur, le Ciel me deviendroit propice,
S'il m'offroit un moyen de vous rendre service;
Mais enfin sur le point de partir.....

SPADARILLE.

Par ma foi,
Vous entrerez, Madame, ou vous direz pourquoi.

OLIMPIE.

Je puis.....

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je; ou bien point de Patente.

OLIMPIE.

Vous pouvoir obliger, c'eſt me rendre contente:
Mais envers Olimpie agréez mon reſpect.
Un viſage inconnu lui peut être ſuſpect;
Durant donc un adieu qu'à l'inſtant je vais faire,
Sçachez ſi ma viſite aura droit de lui plaire;
Et tandis que Cléandre attendra mon retour.....

SPADARILLE.

C'eſt fort bien dit; allez.

OLIMPIE *à Cléandre s'en allant.*

Je prépare un détour,
Et quoique de ma part ce perfide prétende....

SPADARILLE.

Que lui dites-vous là?

OLIMPIE.

Je lui dis qu'il m'attende

SPADARILLE.

SPADARILLE.

Bon cela.

CLEANDRE.

J'obéis, & n'y contredis pas.

Caſcaret, d'Aſpaſie accompagne les pas.

SCENE IX.

SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

OR ça, notre Beau-pere, & vous Sire Cléandre,
Qui jadis malgré lui vouliez être ſon gendre,
Je vais vous faire voir Olimpie à l'inſtant.

ALCIDOR *qui craint qu'Olimpie ne ſoit pas encore ventrée.*

Si j'en ſuis crû, Monſieur, ne vous hâtez pas tant.

SPADARILLE.

Et pourquoi?

ALCIDOR.

Tout l'amour que Cléandre eut pour elle
Pourra ſe rallumer à l'aſpect....

SPADARILLE.

Bagatelle.

CLEANDRE.

En effet la beauté que je vous ai fait voir
De tout autre visage affoiblit le pouvoir :
Et s'il faut que mon ame à vos yeux se découvre,
Rien ne m'est échapé que mon cœur ne recouvre,
Puisqu'à l'objet que j'aime avec tant de raison
Pour paroître Olimpie il ne faut que le nom.
C'est pour ce seul objet qu'en secret je soûpire,
Pour sa seule beauté je languis.

SPADARILLE.

C'est tout dire;
Et pour l'amour de vous je m'en vais de ce pas
Réveiller les ressorts de mes six cadenats.
Attendez.

SCENE X.

ALCIDOR, CLEANDRE, *& Spadarille au bout du Théâtre qui ouvre ſes cadenats.*

ALCIDOR.

PARLONS bas. Enfin, brave Cléandre,
Ma fille en peu de temps en vos bras ſe va rendre;
Si d'avec ce brutal ſon hymen ſe détruit,
De vos ſoins généreux vous aurez tout le fruit.
Mais ſur-tout que l'honneur.

CLEANDRE.

Je vois peu d'apparence
A pouvoir l'affranchir d'une injuſte puiſſance:
Mais enfin quelque effet qui ſuccede à mes vœux,
L'intérêt d'Olimpie eſt plus fort que mes feux.
Nul eſpoir ne me flatte, & mon cœur avec joye
La dérobe aux tourmens dont le ſien eſt la proye;
Et c'eſt le moindre effort qu'en ſemblable danger
La vertu malheureuſe ait le droit d'exiger.
Ainſi.....

SCENE XI.

SPADARILLE, OLIMPIE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

MEs cadenats ſont ouverts. Hô ! la Belle,
Venez-ça. Pourquoi donc ſe frotter la prunelle ?
Qu'avez-vous ?

OLIMPIE *faiſant exprès l'endormie.*

Du ſommeil les pavots gracieux
Aſſoupiſſent mon ame, & me fillent les yeux ;
Depuis une heure ou deux leur douceur pour confondre.....

SPADARILLE.

Elle avoit bien raiſon de ne pas me répondre.
Vraiment ! çà la dormeuſe ; au ſommeil un peu dûr,
Qui n'avez pû m'entendre à travers de ce mur ;
Ouvrez les yeux.

OLIMPIE *faiſant l'étonnée.*

Mon pere ! ô deſtin, quelle grace !

ALCIDOR.

Ma fille !

SPADARILLE *lui montrant Cléandre.*

Et celui-ci, Bel enfant, qui sera-ce ?

OLIMPIE.

O Dieux !

CLEANDRE *à Spadarille.*

Souffrez qu'ici je me regle sur vous,
Et que de cet objet je devienne jaloux.
Je crois voir Aspasie, & mon ame confuse
Voudroit.....

SPADARILLE.

Le tour est bon ; peste soit de la Buze !

CLEANDRE.

C'est un peu vainement que vous êtes surpris,
C'est elle.

SPADARILLE.

Il veut sans doute égayer nos esprits ;
Pauvre Butor !

OLIMPIE.

Et quoi, de la part de Cléandre,
Est-ce là tout l'accueil que j'ai droit de prétendre ?

CLEANDRE.

Aspasie est-ce vous dont les yeux éclatans.....

SPADARILLE.

Quand les gens sont si sots, ils le sont pour long-temps.

Je le trouve bouffon avec sa jalousie.

CLEANDRE.

Daignez donc me répondre, Est-ce vous, Aspasie ?
Dissipez le chagrin qui me rend assoupi :
Et pour le moins.

SPADARILLE.

Beau-pere, & *pecora campi.*

Quoi ! vous n'en riez point ?

CLEANDRE *à Spadarille.*

Eclaircissez mon ame ;
Monsieur, ne l'est-ce pas ?

SPADARILLE *en riant.*

Non ma foi, c'est ma femme.

CLEANDRE *à Olimpie.*

Veuillez donc m'excuser, si pour m'être mépris....

OLIMPIE.

A votre indifférence ajoûter le mépris,
Cléandre ; & feindre ici de ne me pas connoître ?

CLEANDRE.

J'ai toujours tout l'amour que vos yeux firent naître ;
Mais si mon cœur soûpire, apprenez qu'il m'est doux
De le voir soûpirer pour une autre que vous :

De ce cœur enflammé la langueur eſt extrême.
Mais cette autre que vous eſt une autre vous-même,
Et mon amour éteint ſeroit tout conſumé,
Si vos mêmes appas ne l'avoient rallumé.

SPADARILLE *à Alcidor.*

Quel niais compliment ce badin lui va faire !

ALCIDOR.

Il eſt fou.

OLIMPIE *à Cléandre.*

Quelque Objet a donc l'heur de vous plaire ?

CLEANDRE.

Oüi, Madame ; & de plus cet Objet plein d'appas,
En mérite, en vertu ne vous céderoit pas.
Quelque choſe de plus eſt dans celle que j'aime,
Et.....

SPADARILLE.

Ne diſons point plus ; mais diſons tout de même.

OLIMPIE.

Et quoi pour vous venger du refus qu'on vous fit,
Vous oſez.....

CLEANDRE.

J'ai raiſon d'oſer dire.....

OLIMPIE *dans une feinte colére.*

Il ſuffit.

Je connois vos desseins, & vous êtes un lâche;
Dont l'indigne mépris, & me choque, & me fâche;
Ne croyez pas pourtant que l'outrage soit grand;
Votre amour, votre choix, tout m'est indifférent:
Et ne présumez pas.....

CLEANDRE.

Quoi! Madame.....

OLIMPIE.

Quoi! Traître,
Vous avez pû m'aimer, & m'osez méconnoître?
Et prétendez me faire un outrage odieux,
Qu'étaller par mépris votre choix à mes yeux?
Je dédaigne à mon tour vos indignes approches,
Allez.

SPADARILLE.

Il est penaut comme un fondeur de cloches.
C'est qu'il aime.....

OLIMPIE.

Et qu'importe?

SPADARILLE.

Il importe fort peu.
Mais je veux vous montrer à l'objet de son feu:
Bientôt dans cet endroit nous aurons sa présence.

OLIMPIE.

Moi, Monsieur, me résoudre à cette complaisance?

Que je puiſſe.....

SPADARILLE.

Mon Dieu, forcez-vous de la voir ;
Et tâchez.....

OLIMPIE.

Sur mes ſens j'ai trop peu de pouvoir.
A m'expliquer ainſi ſon dédain m'autoriſe ;
J'ai peu de complaiſance envers qui me mépriſe ;
Et quoique mon époux, c'eſt avoir le cœur bas
Qu'exiger de mon ame un reſpect qu'il n'a pas.

SPADARILLE.

Mais enfin Aſpaſie.....

OLIMPIE.

Aſpaſie, ou Cléandre,
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre ;
Et préfére aux dédains de ce couple outrageux
L'inflexible rigueur d'un époux ſoupçonneux.
Renfermez-moi.

ALCIDOR.

Ma fille, eſt-il juſte ?....

OLIMPIE.

Mon pere,
Je ne fais rien ici qui ne ſoit néceſſaire.
De Cléandre en un mot je connois le deſir ;
Dans ce lieu de me voir il a peu de plaiſir ;

De ſes vœux mes ſouhaits précipitent le terme,
C'eſt aſſez l'obliger que vouloir qu'on m'enferme.
Mais ce qui plus me charme, & que j'aime le mieux,
C'eſt priver mes regards d'un objet odieux.
Je vous le dis encor, Aſpaſie ou Cléandre, *à Spadarille.*
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre.
Souſcrivez ſans murmure au plus doux de mes vœux.
Adieu.

SPADARILLE.

Pauvre Galand te voilà bien chanceux!

SCENE XII.

SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

VOus voyez.

CLEANDRE.

Oüi, Monſieur, je voi ce qui ſe paſſe.
Si je m'en repentois j'aurois l'ame trop baſſe.

J'apperçois qu'Olimpie a pour moi de l'horreur ·
Mais l'amour d'Aſpaſie adoucit cette aigreur.
J'ai ſujet de goûter une joye aſſez pleine,
Si l'une a de l'amour quand l'autre a de la haine;
Ou plûtôt j'aurois tort de me plaindre à mon tour,
Quand des preuves de haine ont des marques d'amour.
Mais je vois Aſpaſie.

SCENE XIII.

OLIMPIE, *ſous le nom d'Aſpaſie*, SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR, CASCARET.

OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie.*

A PRESENT pour vous plaire,
Sur ce que j'ai promis je vous viens ſatisfaire.
Je puis voir Olimpie, & je ſuis ſur le point
De lui rendre . . . . .

SPADARILLE.

A preſent, vous ne la verrez point.
Vous voilà, ce me ſemble, aſſez bien attrapée.

OLIMPIE *sous le nom d'Aſpaſie.*

Vous rendez en effet mon attente trompée ;
Me manquer de parole, & depuis un inſtant.....

SPADARILLE.

Olimpie, en un mot, ne vous aime pas tant,
Si vous ne m'en croyez, demandez à Cléandre.

OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie.*

Quel ſujet auroit-elle ? ....

SPADARILLE.

Il pourra vous l'apprendre.

CLEANDRE.

Lors.....

SPADARILLE.

De vous écouter je n'ai pas le loiſir ;
Partez, ou demeurez, vous n'avez qu'à choiſir.

OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie.*

Et quoi....

SPADARILLE.

Tant de diſcours me font mal à la tête ;
Voulez-vous partir ?

CLEANDRE.

Mais.....

SPADARILLE.

Mais la Patente eſt prête ;
Et qui plus eſt pour vous je la donne grais,
Tenez.

CLEANDRE.

Puis qu'il vous plaît, nous voilà donc partis;
Mais ſi pour m'acquitter de l'excès de vos graces,
Je puis .....

SPADARILLE.

N'affectons point d'importunes grimaces;
Si vous voulez partir, partez.

CLEANDRE.

Adieu, Meſſieurs.

SPADARILLE.

Notre beau-pere & moi ſommes vos ſerviteurs,
Adieu.

CLEANDRE *bas à Olimpie.*

L'occaſion ne peut être plus belle,
Allons.

CASCARET.

Le pauvre Diable! il n'a plus de femelle.
Je le donne en dix coups à qui fourbera mieux.

ALCIDOR *bas.*

Hâtez-vous.

OLIMPIE *à Cléandre.*

Mais mon pere, il fait ſigne des yeux;
S'il n'eſt hors de ſes mains, mon ſouci n'eſt pas moindre.

CLEANDRE.

N'en ſoyez point en peine, il ſçaura nous rejoindre;
Nous avons rendez-vous, & j'en ſuis avoüé,
Allons. *Il s'en vont.*

SCENE XIV.

SPADARILLE, ALCIDOR.

SPADARILLE *fort joyeux.*

DE tout ceci le bon Dieu ſoit loüé!
J'ai hors du pied, beau-pere, une vilaine épine;
De me tromper Cléandre avoit toute la mine,
Il faiſoit tout exprès le petit complaiſant;
Dieu ſçait ſi votre fille eſt joyeuſe à préſent.
à haute voix à la porte d'Olimple.
Allons l'en avertir. Répondez-moi, ma mie.
à Alcidor.
Ce Cléandre eſt parti.... S'eſt-elle rendormie?
Je ne la vis jamais ſi ſouvent ſommeiller.
Mais entrons l'un & l'autre, & l'allons réveiller.
Loin d'en être marrie elle aura de la joye;
Entrons.

ALCIDOR *bas.*

De me venger je découvre une voye ;
Je le tiens.

SPADARILLE.

Sus, beau-pere, entrez donc.

ALCIDOR.

Ah ! Monſieur,
Je ſçai trop.....

SPADARILLE.

Je ſçai trop qu'on me doit de l'honneur ;
Mais entrez.

ALCIDOR.

Moi, commettre une faute ſi grande !

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je.....

ALCIDOR.

Mais ...

SPADARILLE.

Mais je vous le commande.

ALCIDOR.

De grace.....

SPADARILLE.

Obéiſſez, Courtiſan mal éclos.

ALCIDOR.

Monſieur....

SPADARILLE.

S'il en fait rien, qu'on me briſe les os.

ALCIDOR.

Ce que je ſuis, Monſieur, me permet de vous rendre....

SPADARILLE.

Vous êtes mon beau-pere, & je ſuis votre gendre;
Avec vos pieds de veau, paſſez donc.

ALCIDOR.

Si jamais....

SPADARILLE.

Sans tant dire de ſi, ni de car, ni de mais,
Courtois ſouple-jarret, qui ſemblez par bravade
Pour me faire enrager vouloir faire gambade,
Entrez.

ALCIDOR.

Mais quand je ſonge aux reſpects que je doi...

SPADARILLE.

Reſpectueux beau-pere, entrez donc après moi,
Puis qu'en vos ſentimens vous demeurez ſi ferme.

ALCIDOR.

Un cadenat ſans clef aiſément ſe referme.
Il eſt pris.

SPADARILLE *dedans la chambre.*

Suivez donc.

ALCIDOR.

Je n'ai pas le loisir.

SPADARILLE.

Vous m'enfermez !

ALCIDOR.

D'accord.

SPADARILLE.

Pourquoi ?

ALCIDOR.

Pour mon plaisir.

SPADARILLE.

Ah traigut malfaisant si je sors je te jure.....

ALCIDOR.

Tu ne sortiras pas, c'est moi qui t'en assure ;
Mais sans tenir ici d'inutiles propos,
Tu peux par ta fenêtre écouter quatre mots.

SPADARILLE *à sa fenêtre.*

Execrable barbon que ne puis-je descendre ?
Tu verrois.....

ALCIDOR.

Olimpie est aux mains de Cléandre.
Mais de quelques desirs dont il soit combattu,
Il est trop généreux pour soüiller sa vertu.

SPADARILLE.

Gueux par moi revêtu, que Dieu puisse confondre,
En ses mains !

ALCIDOR.

En ſes mains ; & je puis t'en répondre.
Mais l'horrible défaut que chacun connoît bien,
Pour rompre un mariage eſt un trop ſûr moyen.
La cruelle fureur dont tu l'as pourſuivie,
De l'ôter de tes mains m'a fait naître l'envie :
Et ſi j'ai des regrets, le plus rude de tous,
Eſt de voir qu'un barbare ait le titre d'époux.
En entrant le premier tu m'as mis hors de peine.
Adieu.

SPADARILLE.

Tu t'en vas donc, Marchand de chair humaine ;
Au voleur, au voleur....

SCENE XV ET DERNIERE.

SPADARILLE *à la fenêtre.*

...

LE traître eſt échapé,
Il court comme un beau Diable, & je ſuis attrapé.
Jamais futé Renard dans ſa propre taniére,
Se vit-il enfermé de ſemblable maniére ?
Et peut-on en fineſſe égaler ce Griſon,

Qui m'enleve ſa fille & me met en priſon ?

Si la meilleure femme en malice eſt féconde,
Peuples qui m'écoutez, laiſſez périr le monde;
Et diſant à ce ſexe un éternel adieu,
Songez que qui s'en paſſe eſt bien aimé de Dieu.

FIN.

LE MÉDECIN VOLANT, COMÉDIE.

ACTEURS.

CLEON, Amant de Lucreſſe.

LISE, Servante de Lucreſſe.

LUCRESSE, Maitreſſe de Cleon.

CRISPIN, Valet de Cleon, Medecin Volant.

FERNAND, Pere de Lucreſſe.

PHILIPIN, Valet de Fernand.

CANTEAS, habile Medecin.

La Scène eſt devant la Maiſon de Fernand.

LE MEDECIN VOLANT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISE, CLEON.

LISE.

NInsultez point, de grace, au malheur de Lucreſſe, Je ſçai qu'elle a pour vous une forte tendreſſe : Mais enfin de ſon pere elle craint le pouvoir, Et ne peut ſe réſoudre au plaiſir de vous voir. Une fille bien née a toujours de la crainte....

CLEON.

Que veux-tu ? la douleur dont mon ame eſt atteinte,
Rend ma plainte équitable, & me fait murmurer
Contre un objet charmant que je dois adorer.
Mais, Liſe, à ſa fenêtre une prompte eſcalade
Peut m'ouvrir une voye....

LISE.

Elle fait la malade,
Monſieur; & le vieux Reiſtre eſt parti du matin
Pour chercher par la Ville un expert Médecin.
Sans rien eſcalader, pour voir une Maîtreſſe,
Un Amant dans ſa manche a toujours quelque adreſſe;
Mettez tout en uſage, & puiſſance, & ſçavoir;
Sans choquer ſon honneur, eſſayez de la voir.
Il n'eſt point de moyens que l'amour n'autoriſe,
Sur-tout.... mais du vieillard je crains une ſurpriſe;
Adieu, penſez à vous, & vous reſſouvenez
Qu'il n'eſt rien d'impoſſible aux cœurs paſſionnez.

SCENE

SCENE II.

CLEON *seul.*

AUx cœurs passionnés il n'est rien d'impossible,
Je l'avoüe; & je trouve un moyen infaillible
De donner à mon ame un moment de repos;
Il faut.... mais, ô Crispin, que tu viens à propos!

SCENE III.

CRISPIN, CLEON.

CRISPIN.

JE vous cherche par-tout pour vous rendre réponse,
Monsieur.

CLEON.

Si tu sçavois ce que Lise m'annonce,
Cher Crispin....

CRISPIN.

Il m'a dit que tantôt sur le soir....

CLEON.

Quand on a de l'amour, & qu'on a de l'eſpoir....

CRISPIN.

Je vous dis & redis qu'il m'a dit de vous dire.....

CLEON.

Pour des charmes ſi doux lors qu'une ame ſoupire.

CRISPIN.

Vous plaît-il que je parle, ô babillard maudit?
Ou ne dirai-je mot?

CLEON.

Tu m'en as aſſez dit;
Le temps m'eſt précieux, & ma flamme me preſſe.
Raiſonnons entre nous; je me meurs pour Lucreſſe.

CRISPIN.

Mourez vous?

CLEON.

Son viſage a des attraits puiſſans,
Elle aſſervit mon ame, elle charme mes ſens;
En un mot je l'adore, & ſon pere me l'ôte,
Tu le vois.

CRISPIN.

Il eſt vrai; mais ce n'eſt pas ma faute.

CLEON.

D'accord, de mon malheur je ne puis t'accuſer;
Mais tu connois ſon pere, il le faut abuſer.
Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

Moi, Monſieur ? abuſez, que m'importe ?

CLEON.

Il la tient enfermée, & je veux qu'elle ſorte :
Mon cœur pour cet effort ne s'adreſſe qu'à toi.
Car enfin ....

CRISPIN.

A préſent il m'importe, ma foi.
A moi, Monſieur ?

CLEON.

A toi ; rends mon ame charmée.

CRISPIN.

Ne me dites-vous pas qu'il la tient enfermée ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Je n'y puis que faire. En quel lieu du logis ?

CLEON.

C'eſt deſſus le derriere.

CRISPIN.

Oüi ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Oüi ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Tant pis.

CLEON.

Je t'ai dit ma penſée ; inſtruis-moi de la tienne.

CRISPIN.

Elle eſt enfermée ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Que la belle s'y tienne,
Voilà ce que je penſe.

CLEON.

Ah ! c'eſt trop s'amuſer,
Ecoute, ſans ſcrupule il te faut déguiſer.

CRISPIN.

Me déguiſer, Monſieur ; & pourquoi ?

CLEON.

C'eſt pour cauſe,
Je veux bien en ce lieu t'informer de la choſe.
Pour faire pleinement réüſſir mon deſſein,
Il faut être aujourd hui Médecin.

CRISPIN.

Médecin !
Bons Dieux !

CLEON.

Sans perdre ici d'inutiles paroles,
Ce ſervice rendu te vaudra dix piſtoles;
Si le gain t'encourage, aviſe, les voila.
Examine.

CRISPIN.

Mon Dieu! ce n'eſt pas pour cela.
Médecin!

CLEON.

Médecin; je n'ai point d'autre ruſe.

CRISPIN.

Mais il faut de l'eſprit, & je ſuis une buſe;
Et de plus....

CLEON.

C'eſt à tort que tu prens de l'effroi;
Le pere de Lucreſſe a moins d'eſprit que toi.
Ce vieillard chaſſieux connoît peu ton viſage;
Et tu ſçais.... Il avance, il me voit, j'en enrage;
Je le vais aborder; va m'attendre chez moi,
J'aurai ſoin de m'y rendre auſſi vîte que toi.

CRISPIN.

Mais à moins de m'inſtruire, apprenez....

CLEON.

Va, te dis-je,
Je te ſuis. *Il ſort.*

SCENE IV.

CLÉON, FERNAND, PHILIPIN.

CLEON.

LA DOULEUR de Lucreſſe m'afflige,
Monſieur; quoique mes ſoins lui ſoient indifférens,
Je viens vous informer de la part que j'y prens:
Heureux, quoique toujours ſa beauté me captive,
Si pour d'autres que moi j'apperçois qu'elle vive;
Et toujours trop heureux, ſi les vœux que je fais
D'un ſecours néceſſaire avance les effets.
Adieu.

SCENE V.

FERNAND, PHILIPIN.

FERNAND.

MA PAUVRE fille, elle va rendre l'ame,

Philipin.

PHILIPIN.

C'eſt à vous que j'en donne le blâme.

A la pourvoir d'un homme on a trop retardé,
Un pucelage nuit quand il eſt trop gardé;
C'eſt cela qui l'étouffe, & ces ſortes de choſes....

FERNAND.

Point, point; ſa maladie a de plus juſtes cauſes:
Mais retourne au plus vîte, & va voir, Philipin,
Si l'on attend bien-tôt ce ſçavant Médecin:
J'appréhende ſi fort que Lucreſſe ne meure....

PHILIPIN.

S'il étoit de retour, il viendroit tout à l'heure;
On l'a dit.

FERNAND.

Il eſt vrai; mais apprens mon ſouci.
D'autres peuvent l'attendre, & l'emmener auſſi;
Et pour lors tout mon cœur accablé de triſteſſe,
Si Lucreſſe énduroit....

PHILIPIN.

Peſte ſoit de Lucreſſe.
Elle a le choix de vivre, ou du moins de mourir;
Quel plaiſir elle prend à me faire courir!

FERNAND.

Sur-tout ne reviens point que tu ne me l'ameneſ;
Je t'en prie.

SCENE VI.

FERNAND *seul.*

EN mon âge, ô bons Dieux ! que de peines,
Et que dans mes vieux ans....

SCENE VII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en souriant.*

PITAGORE, Platon,
Mâche-à-vuide, Pancrace, Heſiode, Caton....

FERNAND *bas.*

Quel ſeroit ce Docteur ? Ecoutons.

CRISPIN.

Caligule,
Polieucte, Virgile, Anaxandre, Lucule....

FERNAND *bas.*

O Dieux !

CRISPIN.

Robert Vinot, Scipion l'Afriquain,

Jodelet, Maſcarille, Ariſtote, Lucain,
Médecins de Céſar, aſſaſſins d'Alexandre,
Vous voyez un phenix qu'a produit votre cendre.

FERNAND *bas.*

Seroit-ce un Médecin? Il en parle.

CRISPIN.

Approchez,
Venez voir, grands Docteurs, les myſteres cachez
De l'Enciclopedie & de la Médecine.

FERNAND.

C'en eſt un.

CRISPIN.

Venez voir ce que c'eſt que racine
De la mer Arabique, & le flux & reflux.

FERNAND *à Criſpin.*

Monſieur....

CRISPIN.

Que voulez-vous? *Ego ſum Medicus,*
Médecin paſſé Maître, apprenti d'Hippocrate,
Je compoſe le baume & le grand mitridate;
Je ſçai par le moyen du plus noble des Arts,
Que qui meurt en Fevrier n'eſt plus malade en Mars.
Que de quatre ſaiſons une année eſt pourvûë,
Et que le mal des yeux eſt contraire à la vûë.

FERNAND.

Je ne ſçaurois douter d'un ſi rare ſçavoir.
Si j'oſois vous prier....

CRISPIN.

De quoi? Parlez.

FERNAND.

De voir
Une fille que j'ai, que chacun déſeſpere.

CRISPIN.

Vous avez une fille! Et vous êtes ſon pere,
A ce compte?

FERNAND.

Oüi, Monſieur; & j'ai peur de ſa mort.

CRISPIN.

Elle eſt donc fort malade?

FERNAND.

Oüi, Monſieur.

CRISPIN.

Elle a tort.
Je lui veux conſeiller qu'elle ceſſe de l'être.
Qui domine ſur nous s'en veut rendre le maître.
Or le mal dominant par d'occultes reſſorts,
Il corrompt la matiere, il ravage le corps....
L'individu qui ſouffre, au moment qu'il s'épure,
D'un peu d'apotheoſe entretient ſa nature....

La vapeur de la terre opposée à ce mal
Dans l'humaine vessie établit un canal.
Le cancer froidureux rend l'humeur taciturne ;
Le vaillant Zodiaque envisage Saturne :.
Et s'il faut qu'avec eux j'en demeure d'accord,
Rien n'abrege la vie à l'égal de la mort.
Ce sont de ces Auteurs les leçons que j'emprunte.
Votre fille, à propos, seroit-elle défunte ?

FERNAND.

Non, Monsieur.

CRISPIN.

Mange-t-elle ?

FERNAND.

Un petit, grace aux Dieux.

CRISPIN.

Elle n'est donc pas morte ?

FERNAND.

Elle ? Nenni.

CRISPIN.

Tant mieux.
Je m'en réjoüis fort.

FERNAND.

Et de quoi ? Cette vie
Avant la fin du jour lui peut être ravie.

CRISPIN.

Tant pis ; l'a-t-on fait voir à quelque Médecin ?

FERNAND.

Nullement.

CRISPIN.

Elle a donc quelque mauvais deſſein,
Puis qu'elle veut mourir ſans aucune ordonnance ;
De ces ſortes de maux notre Ecole s'offenſe :
Quand un homme ſe trouve en état de périr,
Toujours un Médecin doit l'aider à mourir ;
Et c'eſt faire éclater des malices énormes,
Que vouloir refuſer de mourir dans les formes.
Inſtruiſez votre fille, & lui dites du moins
Pour mourir comme il faut, qu'elle attende mes ſoins.
Son ame à déloger eſt trop impatiente,
Monſieur.

FERNAND.

Permettez-moi d'appeller ſa ſuivante.

CRISPIN *bas.*

Appellez. Je le tiens, ô le franc animal !

FERNAND.

Hola, Liſe.

SCENE VIII.

LISE, FERNAND, CRISPIN.

LISE.

AH, Monsieur, votre fille est fort mal !

FERNAND.

Que fait-elle ? Je tremble.

LISE.

Elle se plaint du ventre ;
Elle sort de son lit, puis après elle y rentre ;
Se promene, se sied, veut dormir, veut veiller.
Malgré moi de ce pas je la viens d'habiller....

FERNAND.

D'habiller !

LISE.

D'habiller ; sa boutade m'étonne.

appercevant Crispin.

Je croi... Mais ce gredin vous demande l'aumône, Monsieur.

FERNAND.

Ah juste Ciel, quel blasphême tu fais !
C'est l'exemple parfait des Médecins parfaits,

Que j'ai bien du ſujet de loüer ſa rencontre !

LISE.

Médecin ?

CRISPIN.

Médecin, ma ſoutane le montre.
Mais ſans perdre ma peine à prouver qui je ſuis,
Par ma ſeule doctrine aiſément je le puis.
De la fille égrotante apportez de l'urine,
Apportez.

FERNAND *à Liſe.*

Allez vîte en querir. *Liſe ſort.*

CRISPIN.

J'examine
Ce que cette malade à peu près peut avoir ;
Mais je vois de l'urine, & je vais le ſçavoir.

SCENE IX.

CRISPIN, FERNAND, LISE.

CRISPIN.

APPROCHEZ.

FERNAND.

De frayeur j'ai mon ame allarmée.

LISE *avec de l'urine.*

En voila.

CRISPIN.

Voyez-vous comme elle eſt enflammée.
Mauvais ſigne.

FERNAND.

O bons Dieux, il en boit.

CRISPIN, *après avoir tout bû.*

Je croi bien.
Mais qui boit pour ſi peu, ne comprend jamais rien.
Allez-en querir d'autre.

FERNAND *à Liſe.*

Allez vîte. *Liſe ſort encore.*

CRISPIN.

Mon Prince,
Aſſez d'autres Docteurs d'une étoffe plus mince
Se ſeroient contentés du rapport de leurs yeux;
Mais à croire ſa langue on en juge bien mieux:
Bois-Robert nous enſeigne en ſa belle Plaideuſe
Que le goût eſt ſolide, & la vûë eſt trompeuſe;
Et qu'un grand Médecin quand il fait ce qu'il doit,
Il ſent mieux une choſe à la langue qu'au doigt.

FERNAND.

A ces fortes raiſons je n'ai point de réplique.

SCENE X.

LISE, CRISPIN, FERNAND,

LISE *avec encore un peu d'urine.*

APisser comme il faut ma Maîtresse s'applique, Monsieur ; & cependant je n'en ai qu'un filet, Voyez.

CRISPIN.

Pauvre pisseuse !

Après avoir encore bû, il dit.

Allez au robinet En tirer.

LISE.

Mais, Monsieur....

CRISPIN.

Mais que cette pisseuse Fasse une ample pissée, & qui soit copieuse, Copieuse.

LISE.

Ma foi ma maîtresse ne peut ; On n'a pas le pouvoir de pisser quand on veut. C'est donner à Lucresse une peine trop grande Que vouloir....

FERNAND *à Liſe.*

Dites-lui que Monſieur le commande,
Courez vîte.

LISE.

Monſieur, votre fille n'a pû;
Mais enfin pour vous plaire à l'inſtant elle a bû:
Si Monſieur veut attendre à lui rendre ſervice,
Au plus tard dans une heure il faudra qu'elle piſſe.

CRISPIN.

Elle a raiſon.

LISE.

De plus, pour chaſſer ſon ſouci,
Elle s'eſt réſoluë à venir juſqu'ici.
Elle vient.

SCENE XI.

LUCRESSE, FERNAND, CRISPIN, LISE.

LUCRESSE.

AH mon pere!

FERNAND.

Ah ma fille!

LISE.

Courage.

LUCRESSE.

Je me meurs.

CRISPIN.

Je lui trouve un passable visage;
Serviteur; si pour vous nos remedes sont vains,
Vous aurez le plaisir de mourir par mes mains;
Consolez-vous.

LUCRESSE.

Helas!

CRISPIN.

Votre bras, que je tâte
Si pour vous il est vrai que la mort ait si hâte;
Donnez, dis-je.

Au lieu de prendre le bras de Lucresse, il prend celui de son pere, & dit:

Tu Dieu! comme il bat, votre poux!
J'aurois bien de la peine à répondre de vous,
Et votre maladie est sans doute mortelle;
Prenez-y garde.

FERNAND.

O Dieux! quelle triste nouvelle!
Je sais donc bien malade, ô Monsieur?

CRISPIN.

Vous, pourquoi?

FERNAND.

Vous n'avez pris le bras à perſonne qu'à moi.

CRISPIN.

Et cela vous étonne ? Une tendreſſe extrême
Rend la fille le pere, & le pere elle-même :
Entre eux deux la nature eſt propice à tel point,
Que le ſort les ſépare, & le ſang les rejoint ;
Etant vrai que l'enfant eſt l'ouvrage du pere,
Sa douleur ſur lui-même aiſément réverbere ;
Et le ſang l'un de l'autre eſt ſi fort dépendant,
Que l'enfant met le pere en un trouble évident.

FERNAND.

Il eſt vrai.

CRISPIN.

Cependant quoique mon ſçavoir brille,
Je veux bien me réſoudre à tâter votre fille ;
Votre bras.

LUCRESSE.

Le voila.

CRISPIN.

Je m'en étois douté,
Il ne vous manque rien que beaucoup de ſanté,
Sans cela....

LUCRESSE.

J'ai la mort ſur le bord de la lévre,
Monſieur.

CRISPIN.

Que je tâte, avez-vous de la fiévre?

LUCRESSE.

Je ne ſçai.

CRISPIN.

Non?

LUCRESSE.

Non?

CRISPIN.

Fy!

FERNAND.

De quoi?

CRISPIN.

Mauvais régal;
Par fois, ſans qu'on le ſçache, on ſe porte fort mal,
Voyez-vous?

FERNAND.

De ſes maux que je ſçache la cauſe.

CRISPIN.

C'eſt la fiévre, ce l'eſt, ſi ce n'eſt autre choſe.
Mais ſoit fiévre, ou migraine, ou cangrene, ou mal chaud,
Allez, pour la guérir, je ſçai bien ce qu'il faut.

FERNAND *à Liſe.*

Une plume, de l'encre.

CRISPIN.

Et pourquoi ?

FERNAND.

L'ordonnance ;
Monsieur....

CRISPIN.

Vous vous moquez, je les fais par avance.
Je me tiens toujours prêt contre tous accidens ;
En voila pour les yeux, pour le flux, pour les dents ;
Mais ignorant son mal, il lui faut, ce me semble,
Une ordonnance propre à tous les maux ensemble ;
Il faudra que le sien se rencontre parmi.

Il donne une ordonnance.

FERNAND.

Charitable Monsieur, c'est agir en ami ;
Cela ; quel honnête homme ?

CRISPIN.

En quel lieu couche-t-elle ?

FERNAND.

Elle a sur le derriere une chambre assez belle.

LISE.

Oüi vrayement une chambre assez belle en effet ;
Si sombre !

Appercevant qu'il eſt au milieu, il dit à Criſpin.

Mais, Monſieur, pardonnez, ce n'eſt point par audace;
Je n'ai garde avec vous d'occuper cette place;
C'eſt à vous qu'elle eſt dûe.

CRISPIN.

Ah!

CANTEAS.

Monſieur....

CRISPIN.

Palſambleu,
Ah!

CANTEAS.

Sans cérémonie on vous doit le milieu,

Criſpin par deux fois étant au milieu, comme Canteas veut parler, il s'écoule par derriere lui, & reprend ſa premiere place.

Et de grace. Hippocrate.... Hé, Monſieur; je vous jure
Qu'au lieu de m'obliger, c'eſt me faire une injure;
Je vous prie. Hippocrate.... A quoi bon tout cela?
Conſervez votre place, hé Monſieur, la voila,
Empêchez à vos yeux que ma honte n'éclate.
Je reprens ma parole, & je dis qu'Hippocrate,
Qui de la Médecine eſt l'illuſtre ornement,

De

De cet Art salutaire a parlé doctement.
Médecine est, dit-il, une longue science,
Tout-à-fait dangereuse en son expérience;
Car touchant notre vie elle passe si-tôt,
Qu'on n'a pas le loisir d'en juger comme il faut.
Vita brevis, ars verò longa, occasio autem praceps,
Experimentum periculosum, judicium difficile.
Je me plais à l'étude, & j'ai l'ame assiduë
A vouloir de cet Art pénétrer l'étenduë:
Mais dedans cet abîme un esprit se confond.
Plus on l'approfondit, plus il semble profond
Cette utile science en enferme tant d'autres,
Qu'il faudroit que mes yeux égalassent les vôtres,
Ou que de leurs rayons vous pussiez m'éclairer,
Pour m'offrir un moyen de ne pas m'égarer.

CRISPIN.

Ho, ho, ho.

CANTEAS.

De plaisir on a l'ame ravie
Alors que d'un malade on prolonge la vie;
Et d'un grand Médecin rien n'égale le sort,
Quand sa seule présence intimide la mort,
Quand il est l'ennemi que la Parque redoute,
Quand sa haute science en détourne la route,
Et qu'enfin le trépas qui nous fait tous trembler,

Pour ne pas le combattre, aime mieux reculer.
Mortem medicamentis removet Medicus expers.
Je ne puis approuver l'importune méthode....
Mais peut-être, Monsieur, je vous suis incommode;
Car enfin comme vous les esprits élevés
Aux emplois importans sont toujours réservés.

CRISPIN.

Ho, ho, ho.

CANTEAS.

Je sors donc; mais j'ose me promettre
Qu'étant moins occupé vous pourrez me permettre
De chercher un prétexte à me faire joüir
Du plaisir qu'on reçoit quand on peut vous oüir.

SCENE XIII.

FERNAND, CRISPIN.

FERNAND.

HE' bien, ce Médecin, vous voyez comme il cause,
Qu'en dites-vous?

CRISPIN.

Il sçait quelque petite chose.

FERNAND.

Daignez-moi, je vous prie, informer de cela;
Touchant la Médecine eſt-il expert?

CRISPIN.

Là là.

Paſſable.

FERNAND.

Il n'a donc pas la ſcience parfaite?
Pour qui paſſeroit-il près de vous?

CRISPIN.

Pour Mazette.

FERNAND.

Mais durant qu'il parloit, vous ne diſiez mot?

CRISPIN.

Moi!

Dites-vous?

FERNAND.

Oüi vraiment, je dis vous.

CRISPIN.

Je le croi.

Pour pouvoir de cet homme éprouver la ſcience,
J'ai voulu me réſoudre à garder le ſilence:
Mais enfin ſi le drôle eut voulu s'arrêter,
Allez, vous m'auriez vû diablement caqueter.
A deſſein d'empêcher qu'un malade ne meure,

J'allois dégabouler du latin tout à l'heure ;
Voir quel temps il fera dans un vieil almanach ;
Réciter tout par cœur les Quatrains de Pibrac ;
Et pour mieux vous montrer qu'il eſt vrai que j'excelle,
Je ſçai qu'un lavement fait aller à la ſelle ;
J'ai cent fois en ma vie acheté du ſené ;
Et je dis que le Diable eſt un Diable damné :
Je ſoûtiens que le corps eſt le frere de l'ame ;
Que Seneque & Pauline étoient l'homme & la femme ;
Que Narciſſe en perſonne autrefois ſe noya,
Et ſemper quoniam tuos alleluya.

FERNAND.

Je ne puis rien comprendre à ces phraſes d'élite.

CRISPIN.

Je m'en apperçois bien ; mais adieu je vous quitte,
Je verrai votre fille ou ce ſoir ou demain.

FERNAND *lui veut donner de l'argent.*

Monſieur....

CRISPIN.

Ah !

FERNAND.

Recevez ces loüis de ma main.

CRISPIN.

Je n'ai garde.

FERNAND.

Prenez ; je vous dois récompenſe, Monſieur.

CRISPIN.

Je ne ſuis pas un Marchand de ſcience.

FERNAND.

Hé de grace.

CRISPIN.

Non, non ; je vous ſuis ſerviteur.

Il s'en va.

SCENE XIV.

FERNAND *ſeul.*

QUE cet homme eſt habile, & qu'il eſt grand Docteur !
Ne point prendre d'argent pour des choſes ſi bonnes !
Il ne reſſemble pas ces tueurs de perſonnes,
Ces méchans Médecins, qui par un triſte ſort
En curant notre bourſe, enrichiſſent la mort.
Voyons ce qu'au logis ſa ſcience a fait naître,
Et ſçachons....

SCENE XV.

FERNAND, CRISPIN.

CRISPIN *en habit de Valet.*

AU plus vîte attrapons notre maître;
Réjoüiſſance.... ô Dieux! C'eſt Fernand que je croi!
C'eſt lui-même!

FERNAND.

Eſt-ce pas mon Docteur que je voi?
C'eſt lui-même, c'eſt lui; votre mine eſt pleureuſe,
Qu'êtes-vous?

CRISPIN *pleurant.*

Moi, Monſieur? un pauvre homme qui gueuſe.

FERNAND.

Quoi! tu gueuſes?

CRISPIN.

Monſieur, mes malheurs ſont ſi grands...

FERNAND.

Mais dedans cette Ville as-tu point de parens?

CRISPIN.

Ah! Monſieur, des parens on n'a guéres de grace,

Je suis frere à mon frere, & c'est lui qui me chasse.

FERNAND.

Il faut donc que sans doute il en ait du sujet;
Qu'as-tu fait?

CRISPIN.

Répandu la moitié d'un Julet.

FERNAND.

Il est donc Médecin?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Il me semble
Que ce frere en colere à peu près te ressemble.

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Penses-tu qu'on le puisse appaiser.

CRISPIN.

Non, Monsieur.

FERNAND.

Si tu veux je lui vais proposer....

CRISPIN.

Il ne souffrira pas que jamais je le voye,
Monsieur.

SCENE XV.

FERNAND, CRISPIN.

CRISPIN *en habit de Valet.*

AU plus vîte attrapons notre maître;
Réjoüiſſance.... ô Dieux! C'eſt Fernand que je
croi!
C'eſt lui-même!

FERNAND.

Eſt-ce pas mon Docteur que je voi...
C'eſt lui-même, c'eſt lui; votre mine eſt pleureuſe
Qu'êtes-vous?

CRISPIN *pleurant.*

Moi, Monſieur? un pauvre homme qui gueuſe.

FERNAND.

Quoi! tu gueuſes?

CRISPIN.

Monſieur, mes malheurs ſont ſi grands...

FERNAND.

Mais dedans cette Ville as-tu point de parens?

CRISPIN.

Ah! Monſieur, des parens on n'a guéres de grace.

Je [illegible], & c'est-lui qui me chasse.

FERNAND.

[illegible] doute il en ait du sujet ;

Quoi-tu [illegible].

CRISPIN.

Repandu la moitié d'un Juliet.

FERNAND.

[illegible] Medecin ?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Il me semble

[illegible] en colere à peu près te ressemble.

CRISPIN.

[illegible], Monsieur.

FERNAND.

Penses-tu qu'on le puisse appaiser.

CRISPIN.

[illegible], Monsieur.

FERNAND.

Si tu veux je lui vais proposer....

CRISPIN.

[illegible] pas que jamais je le voye,

[illegible].

FERNAND.

Si je m'en mêle, il aura de la joye;
Je le viens de quitter, il eſt fort mon ami.

CRISPIN.

S'il eſt vrai, je ne ſens ma douleur qu'à demi:
Car, Monſieur, je vois bien que vous êtes brave homme;
Vous aurez de la peine à ſouffrir qu'il m'aſſomme.

FERNAND.

Attens-moi, de ce pas je m'en vais le chercher.

CRISPIN.

Moi, Monſieur? Point du tout, je m'en vais me cacher.

FERNAND.

Mais il faut te montrer.

CRISPIN.

Ah! Monſieur, je ne l'oſe,
Sans ſçavoir ſi vos ſoins auront fait quelque choſe,
Je m'en vais, s'il vous plaît vous attendre à l'écart.

SCENE XVI.

FERNAND *seul.*

CE garçon malheureux eſt venu ſur le tard :
Deux minutes plutôt je l'accordois ſur l'heure :
Foin de moi ; je ne ſçais ou ſon frere demeure :
Mais toujours je l'attens ſur le ſoir . . . .

SCENE XVII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en ſortant.*

AH ! maraut
Je vous jure. . . .

FERNAND.

Ah ! Monſieur, vous venez comme il faut ;
Vous pouvez en ce lieu m'accorder une grace.

CRISPIN.

Moi, Monſieur ; il n'eſt rien que pour vous je ne faſſe ;
Commandez.

FERNAND.

Votre frere, il a tant de douleur,
Que j'ai droit d'eſpérer....

CRISPIN.

C'eſt un coquin, Monſieur.

FERNAND.

Il a tort, il l'avouë; il ſe nomme coupable;
Mais, Monſieur, une faute eſt aſſez pardonnable;
Déſormais il en jure, il veut être meilleur;
Vous aimer, vous ſervir....

CRISPIN.

C'eſt un fripon, Monſieur.

FERNAND.

Ne vous puis-je réſoudre à la miſéricorde?

CRISPIN.

C'eſt un pendart, Monſieur, qui mérite la corde.

FERNAND.

C'eſt manquer de parole aux plus rares Amis.
S'il vous en reſſouvient vous m'avez tout promis,
Monſieur; ce n'étoit donc qu'une pure grimace.

CRISPIN.

Il eſt vrai, ma parole en effet m'embarraſſe.
C'en eſt fait, je pardonne à ce traître, il vous plaît.

FERNAND.

Il ne tiendra qu'à vous de le voir comme il eſt.

CRISPIN.

Moi, Monſieur, moi le voir en préſence du monde!
Quand je vois ce coquin mon courroux ſe débonde;
Je ne puis.

FERNAND.

Hé! Monſieur, il ne faut qu'un inſtant....

CRISPIN.

Je ne le puis, vous dis-je, un malade m'attend;
Mais touchant ce maraut je conſens qu'il revienne.
Serviteur.

SCENE XVIII

FERNAND *ſeul.*

Quelque effet qui jamais en avienne
A ce pauvre garçon qui friſſonne d'effroi,
Je veux faire accorder le pardon devant moi:
Que ſon frere eſt honnête! il s'en vient de l'abſoudre,
Et j'oſe....

SCENE XIX.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en pleurant, & en habit de valet.*

HE' bien, Monſieur, a-t'il pû s'y réſoudre ?
Dois-je devant ſes yeux ne paroître jamais ?
Dois-je....

FERNAND.

Ne pleure point, j'ai ſçû faire ta paix.

CRISPIN.

Vous croirai-je, Monſieur, n'eſt-ce point moquerie ?

FERNAND.

Quoi tu peux....

CRISPIN.

Ah ! Monſieur, je connois ſa furie ;
Il a bien de la peine à pouvoir pardonner.

FERNAND.

Auſſi ne veux-je pas te laiſſer retourner ;
Je veux qu'il te padonne en ma propre préſence.

CRISPIN.

Du pardon de ma faute avez-vous l'aſſurance
Monſieur ?

FERNAND.

Oüi.

CRISPIN.

C'eſt aſſez que mon frere ait parlé :
De vos ſoins obligeans je ſerois querellé,
Monſieur ; votre bonté pourroit mal me remettre.

FERNAND.

Mais il peut oublier ce qu'il vient de promettre,
Puis après....

CRISPIN.

Point, Monſieur, je le vois fort exact ;
Quand on a ſa parole, elle vaut un contract ;
Déſormais de ſa part je ne crains nul outrage,
Monſieur.

FERNAND.

J'ai réſolu d'achever.

CRISPIN *bas.*

J'en enrage.

FERNAND.

Entre ſur ce derriere.

CRISPIN.

Hé, Monſieur, où le voir
A cette heure?

FERNAND.

En tout cas, il viendra sur le soir.

Entre, dis-je.

Il entre, & Fernand ferme la porte à la clef.

SCENE XX.

FERNAND *seul.*

En ceci ma charité se montre;
Mais de notre Docteur recherchons la rencontre,
Il faut battre le fer cependant qu'il est chaud.

SCNE XXI.

CRISPIN *à la fenêtre.*

Me voilà, grace à Dieu, raisonnablement haut!
Trop obligeant Grison, ta douceur m'assassine.
Maudit moi, maudit Maître, & maudite Doctrine,
Et maudite Lucresse, & maudits dix loüis,
Par qui mes yeux tentés se sont vûs ébloüis;
Maudit..... quoi..... je commence à connoître ma faute:

Tête-bleu ! d'ici là le moyen que je ſaute ?
Il le faut toutefois ; Taupe à tout.

Il ſaute de la fenêtre en bas.

SCENE XXII.

PHILIPIN *qui ſort.*

A PRE'SENT
Je viens dire..... ma foi ce ſauteur eſt plaiſant :
Mais il ſort de chez nous, il n'a rien que je ſçache ;
Il faut pour l'épier qu'un moment je me cache.
Mais j'entens que l'on parle, attrapons quelque coin.

SCENE XXIII.

CRISPIN, FERNAND, & PHILIPIN.
au bout du Théâtre.

CRISPIN *en ſoûtane dit à Fernand.*

POUR un gueux comme lui vous prenez trop de ſoin :
Il meriteroit bien qu'on punît ſon audace,
Le Vaurien !

FERNAND.

C'eſt là haut qu'il attend votre grace :
Moi je vous la demande ; à la charge d'autant,
Si jamais.....

CRISPIN.

En quel lieu dites-vous qu'il m'attend ?
Le coquin !

FERNAND.

Voyez-vous cette grande fenêtre ?

CRISPIN.

Il m'entend, le bourreau ; mais il n'oſe paroître ;
De m'avoir offenſé l'inſolent eſt confus :
Je n'ai pas le pouvoir de vous faire un refus.
Ouvrez, j'entre.

FERNAND.

Avec vous, faut-il pas que je monte ?

CRISPIN.

Pour le bien châtier faiſons-lui cette honte ;
Montez ; oüi montez.... Non ; épargnons ce Maraut ;
Ecoutez ſeulement je lui parlerai haut.
C'eſt aſſez.

CRISPIN *entre ſeul.*

FERNAND.

Je le veux ; Refermons cette porte ;
Et voyons....

SCENE XXIV.

PHILIPIN, FERNAND & CRISPIN *dans la maiſon.*

PHILIPIN *à Fernand.*

QUoi! Monſieur, vous craignez qu'il ne ſorte?
Malepeſte! le Drille; il ſçait bien d'autres tours,
Le Manœuvre!

FERNAND.

Pourquoi me tiens-tu ce diſcours?
Ou reſpecte cet homme, ou redoute ma cane.

PHILIPIN.

Quand'on eſt Baladin, porte-t'on la ſoutane,
A propos? Dites-donc: Vous riez.

FERNAND.

Sot.

PHILIPIN.

Votre enſoutané ſaute mieux qu'un cabri.
Je le ſçai; mais chez vous que peut-il aller faire?
Répondez, s'il vous plaît?

FERNAND.

Pardonner à ſon frere,

Il étoit en courroux pour certains accidens....

PHILIPIN.

A ce compte, ſon frere eſt auſſi là dedans?
N'eſt-ce pas?

CRISPIN *à la fenêtre.*

Ah fripon friponnant....

FERNAND *à Philipin.*

Tiens, écoute.

CRISPIN *continuant.*

Voyez ce qu'aujourd'hui votre faute me coûte;
J'aurois eu le plaiſir de jamais ne vous voir,
Si Monſieur deſſus moi n'avoit pas tout pouvoir.
Mais je l'honore plus que perſonne du monde.

FERNAND *à Philipin.*

Tu vois bien.

PHILIPIN.

Pour le moins que ſon frere réponde,
Il le doit.

FERNAND *à Criſpin.*

Votre frere à ſon tour ne dit mot;
Qu'il parle.

CRISPIN.

Entendez-vous, beau pleureux, maître ſot?
Si ma juſte colere eſt ſitôt adoucie....

Déguiſant ſa voix & pleurant.

Monſieur, je vous rends grace, & je vous remercie,

Je n'ai pas à deſſein répandu ..... Taiſez-vous.
Si jamais... Paix, vous dis-je, & craignez mille coups.
Je puis... Taiſez-vous donc. *Mais mon cher frere*.... Encore?

PHILIPIN.

Comment diable fait-il, le futé? je l'ignore.

FERNAND.

Ils ſont deux.

PHILIPIN.

Il le ſemble; il n'en eſt pourtant rien.
Mais de bien le ſçavoir je découvre un moyen;
Dites que devant vous il embraſſe ſon frere.

CRISPIN.

N'étoit Monſieur Fernand que je veux ſatisfaire,
Pécore.....

FERNAND.

Il auroit tort de vous plus offenſer;
Mais, Monſieur, pour me plaire il le faut embraſſer,
Et toujours.....

CRISPIN.

L'embraſſer!

PHILIPIN.

Que cela l'embarraſſe!
Voyez.

FERNAND.

De votre part je prétens cette grace.

CRISPIN.

Il ſeroit trop honteux ſi ce bien peu commun....

PHILIPIN.

Je vous jure ma foi, qu'ils ne ſont ma foi qu'un;
Le madré! gardez-vous des fineſſes qu'il braſſe.

FERNAND *à haute voix.*

Seras-tu trop honteux ſi ton frere t'embraſſe,
L'enfermé?

CRISPIN.

C'eſt à lui..... Paix, Monſieur le badaut;
Paix fripon, paix belître; & venez ici haut:
Criſpin met ſon chapeau ſur ſon coude, & puis l'embraſſe ſi adroitement, qu'il ſemble que ce ſoit une autre perſonne.
C'eſt moins par amitié que ce n'eſt par contrainte;
Venez, dis-je.

FERNAND *à Philipin.*

Tu vois, ce n'eſt pas une feinte.

PHILIPIN.

Je n'y vois ma foi goute, & ne ſçai ce que c'eſt.

CRISPIN *à Fernand.*

A préſent.....

FERNAND.

A préſent deſcendez, s'il vous plaît; Je vous ouvre.

PHILIPIN.

Epions; car ou bien je ſuis yvre, Ou bien:

CRISPIN *deſcendu.*

J'ai fait défenſe au coquin de me ſuivre; J'en aurois de la honte, il vient par après; Adieu.

Il ſort, & met bas la ſoutane, puis comme Fernand eſt entré, croyant faire ſortir un autre frere, Criſpin prend l'occaſion, & monte fort diligemment par la fenêtre, & enſuite ſort avec Fernand comme ſi en effet il étoit frere du Médecin.

FERNAND.

Je ſuis ravi d'avoir fait cette paix; Mais faiſons ſortir l'autre.

PHILIPIN *ramaſſant la ſoutane de Criſpin.*

Ah je tiens votre guéne, Doctiſſime.

CRISPIN *en habit de Valet.*

Eſt-il loin?

FERNAND.

Aſſez loin.

CRISPIN.

Que de peine, Monsieur !

FERNAND *à Philipin.*

Hé bien ?

PHILIPIN.

Hé bien, sont-ils deux ?

FERNAND.

Ah vraiment....

PHILIPIN *montrant Crispin & sa fontange.*

Voilà l'un, voilà l'autre.

CRISPIN.

Ah ! grands Dieux !

FERNAND.

Quoi ? comment ? Que dis-tu ?

PHILIPIN.

Qu'à merveille il grimpe une fenêtre.

FERNAND.

Ah perfide....

CRISPIN.

Ah ! Monsieur sçachez tout de mon maître, Le voici.

SCENE XXV. ET DERNIERE.

FERNAND, CLEON LUCRESSE, CRISPIN, PHILIPIN, LISE.

FERNAND.

C'Est Cléon! c'eſt ma fille! ah ruſé;
Ce Cléon l'a ſéduite, & tu m'as amuſé,
Médecin de malheur.

CLEON.

Quoi! Monſieur....

FERNAND.

Je te jure.
Que tu l'épouſeras, ou je te défigure.

LUCRESSE.

Daignez....

FERNAND.

Point de quartier, il ſera ton époux,
Ou du moins....

CLEON.

Cet hymen a des charmes ſi doux,
Monſieur....

CRISPIN.

Sans affecter compliment ni ſurpriſe,
Vous le fait de Lucreſſe, & moi le fait de Liſe;
Confondant tout enſemble & nos biens & les leurs,
Faiſons des Médecins, ou Volans, ou Voleurs.

FIN.

LES NICANDRES, OU LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT, *COMÉDIE.*

PERSONNAGES.

ISIDORE, homme ſçavant, pere d'Hipolite.

EUTROPE, pere d'Iſméne.

HIPOLITE, Pariſienne, amoureuſe du premier Nicandre.

IACINTE, Suivante d'Hipolite.

ISMENE, Lyonnoiſe, vêtue en homme, amante du ſecond Nicandre.

Le premier NICANDRE, amant d'Hipolite.

Le ſecond NICANDRE, amant d'Iſméne.

} Freres Gémeaux, qui ſe reſſemblent ſi fort, qu'on les prend à tous momens l'un pour l'autre, & qui ſe rencontrent fortuitement à Paris, ſans que ni l'un ni l'autre le ſçache, où ils s'habillent par hazard tous deux d'une même façon.

CRISPIN, Valet du ſecond Nicandre.

RAGOTIN, Valet du premier Nicandre durant le premier Acte, puis Valet d'Iſméne.

UN COMMISSAIRE.

UN SERGENT du Châtelet.

DES ARCHERS muets.

La Scene eſt en Priſon.

LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

E trompois je, Iacinte, eſt-ce là ſa demeure?

IACINTE.

C'eſt là même.

HIPOLITE.

Et tu dis qu'il viendra tout à l'heure?

IACINTE.

Il me ſuit.

HIPOLITE.

Ah, Iacinte !

IACINTE.

Et quoi donc...

HIPOLITE.

Je me plains,
Ce que je ſouhaitois, à préſent je le crains :
D'une fille en aimant le malheur eſt extrême
Alors qu'elle eſt réduite à le dire elle-même ;
Et que l'objet charmant qui l'a comblé d'ennui
A donné de l'amour, ſans en prendre pour lui.
Je m'étois réſoluë à parler de ma flamme ;
Mais Iacinte au moment.....

IACINTE.

Au moment ; quoi Madame ?
A qui cherche à vous plaire expliquez votre mais ;
Mais ?

HIPOLITE.

Mais je ne croi pas que j'en parle jamais.

IACINTE.

Courage ; quand la choſe eſt ſi bien préparée,
Faire la ſcrupuleuſe, & la ſainte ſucrée ?
Et que lui direz-vous, car il vient ſur mes pas ?

HIPOLITE.

En ne lui disant rien, que ne dirai-je pas?
Quand on voit ce qui plaît, quoiqu'une ame pro-
jette,
Les yeux ont une voix, si la langue est muette;
Et pour bien découvrir son aimable tourment,
Affecter le silence est parler clairement.

IACINTE.

Et de cette façon vous croyez faire entendre....
Je vous le disois bien j'apperçois ce Nicandre;
Il avance.

SCENE II.

Le premier NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

MADAME, il doit m'être bien doux
De joüir du bonheur qui m'approche de vous;
Mais achevez de grace, & pour comble de joie
De vous mieux obéir découvrez une voie.
Parlez.

RAGOTIN.

Comme elle parle, écoutez, Diable zot?

IACINTE.

Ma Maitreſſe, Monſieur, parle ſans dire mot.

Le premier NICANDRE.

Dites-moi, ſans frayeur ce que c'eſt qui vous touche,
Je ſuis homme.....

IACINTE.

Et là-là, parlez lui de la bouche, Madame.

Le premier NICANDRE.

Vous croyez que me dire un ſecret C'eſt peut-être.....

HIPOLITE.

Nicandre, éloignez ce Valet.

Le premier NICANDRE *à Ragotin.*

Dans une heure au plus tard tu viendras me reprendre.

RAGOTIN.

Mais.....

Le premier NICANDRE.

Sors.

RAGOTIN.

Mais....

Le premier NICANDRE.

Sors, te dis-je, & te va faire pendre.

RAGOTIN.

Et votre honneur, Monſieur, il eſt fort en danger;
Quand on n'en a plus guére, il le faut ménager.

Le premier NICANDRE.

Qu'elle eſt belle! vois-tu? j'en ai l'ame ſurpriſe.

RAGOTIN.

Déja de ſon honneur tout le reſte agoniſe.
Qu'il eſt âpre!

Le premier NICANDRE.

Sors donc.

RAGOTIN.

Mais.

Le premier NICANDRE.

Encor une fois.

RAGOTIN.

Adieu l'honneur.

SCENE III.

HIPOLITE, *le premier* NICANDRE, IACINTE.

HIPOLITE.

NIcandre, & mes yeux, & ma voix...
Je me ſens interdite, & le charme qui brille....
Quand on eſt inquiéte, & qu'on eſt une fille....
Le mérite ſublime a pour moi tant d'appas.....
J'oſe.....le trouble.....Et quoi ne m'entendez-vous pas ?

Le premier NICANDRE.

Moi, Madame !

HIPOLITE.

Iacinte, il ne veut pas m'entendre.

IACINTE.

Parlez ſans façonner, & vous faites comprendre
Auſſi ; car le moyen juſqu'ici qu'il ait pû ?
Si vous dites deux mots, c'eſt à bâton rompu.
Laiſſez-moi lui parler, je ſuis bien plus hardie.
Permettez, ô Monſieur, qu'à préſent je vous die..
Ma Maitreſſe Hipolite a depuis peu de jours ....

Quand on eſt à ſon âge, & qu'on rêve toujours.....
Je ne puis deviner, mais enfin je ſuis ſûre....
A tous ſes mouvemens j'apperçois qu'elle eſt mûre...
Je ne ſçai quoi pour elle a des charmes ſi doux.....
Dites-moi, s'il vous plaît, Monſieur, m'entendez-vous ?

Le premier NICANDRE.

Me joüer c'eſt vous plaire, & je m'offre moi-même.

IACINTE.

A quoi tant de façons : ma Maîtreſſe vous aime.

Le premier NICANDRE.

Ciel !

HIPOLITE.

O Dieux !

IACINTE.

Dame ! ô Dieux ! je ne puis parler.

Le premier NICANDRE.

Madame.....

HIPOLITE.

Il n'eſt plus temps de vous rien déguiſer.
Je vous aime ; ce mot eſt ſans doute blâmable.
Il m'échape à regret, mais il eſt véritable,
Je vous aime.

Le premier NICANDRE.

Eſt-il vrai, m'aimez-vous ?

HIPOLITE.

Je l'ai dit.

Le premier NICANDRE.

De vos rares bontés je me sens interdit;
Mais, Madame

IACINTE.

Ce mais pourra bien la confondre.

HIPOLITE.

Mais enfin.....

Le premier NICANDRE.

Mais enfin, je ne puis y répondre.

IACINTE.

Justement!

HIPOLITE.

M'exposer à ce honteux mépris;
O Ciel!

Le premier NICANDRE.

De vos appas je connois tout le prix;
A me favoriser votre cœur se dispose,
Mais un serment horrible à mon bonheur s'oppose:
Pour ne pas en douter écoutez seulement.

IACINTE.

Ecoutons.

Le premier NICANDRE.

D'où je sors on vivoit noblement.

IACINTE.

Après.

Le premier NICANDRE.

Ma mere eſt morte auſſi-bien que mon pere ;

IACINTE.

Pour cela ?

Le premier NICANDRE.

De parens je n'ai plus qu'un ſeul frere.

IACINTE.

Hé bien ?

Le premier NICANDRE.

Ce frere & moi ſommes freres jumeaux.

IACINTE.

Qu'en eſt-il ?

Le premier NICANDRE.

Tous ſes traits à mes traits ſont égaux.

IACINTE.

Eſt-ce tout ?

Le premier NICANDRE.

Pour nos mœurs il en eſt tout de même.

IACINTE.

A la fin ?

Le premier NICANDRE.

Ce qu'il aime eſt auſſi ce que j'aime.

IACINTE.

Et qu'importe ?

Le premier NICANDRE.

Entre nous tout paroît si commun
Que pour voir tous les deux, il ne faut en voir qu'un.

IACINTE.

Quoi ?.....

HIPOLITE *à Iacinte.*

Ne l'interromps plus qu'au plus vîte il achéve.
D'avoir dit mon secret je déteste.

IACINTE.

Et je creve.
Il se pâme de joye à présent qu'il sçait tout.
Voyez-vous du depuis comme il tient son bon bout;
Le manœuvre ?

HIPOLITE.

Iacinte, est-ce là ta conduite ?

Le premier NICANDRE.

De mon âpre malheur pour apprendre la suite,
De ce frere si cher dont j'ignore le sort,
De qui j'ai le visage, & la voix & le port;
De ce frere, en un mot qui si fort me ressemble,
Qu'on nous prend l'un pour l'autre à nous voir être ensemble;
D'un frere.....

IACINTE.

Et foin du frere, & du frere éternel;
Concluez.

Le premier NICANDRE.

De mon frere un ſerment ſolemnel;
Madame.....

HIPOLITE.

De ce frere un ſerment vous engage....

Le premier NICANDRE.

Depuis plus de ſix ans je voyage, il voyage.
Mais en nous ſéparant nous jurâmes tous deux
De jamais à l'Hymen ne contraindre nos vœux;
Que de l'un ou de l'autre une bouche fidelle
De la mort ou la vie eut appris la nouvelle.
Voyez donc à mon ſort quelle peine ſe joint,
Je le cherche, il me cherche, & ne nous trouvons point;
Je ne puis deviner quel endroit ſe recelle:
Et pour comble de maux je vous trouve ſi belle,
Qu'il falloit que mon cœur, qu'Hipolite aſſervit,
Ou jamais ne jurât, ou jamais ne vous vit.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

HE bien, que dis-tu?

IACINTE.

Moi? j'enrage.

HIPOLITE.

Le ſerment qu'il a fait de jamais....

IACINTE.

Badinage?
Il ſe raille, Madame.

HIPOLITE.

Eſt-il vrai?

IACINTE.

Tout de bon.

HIPOLITE.

Mais il m'aime, tu vois.

IACINTE.

Lui? tarrare pompon.
Je m'en ſuis apperçûë, il blaiſe, il bricole;

Quand il parle de frere, il vous fiche la cole;
Je vous le garantis franc donneur de canards.

HIPOLITE.

Tu crois donc que quelqu'autre ait surpris ses regards?

IACINTE.

Si je le crois? vraiment; ce matois, ce Nicandre...

SCENE V.

ISMENE *vêtue en homme*, HIPOLITE, IACINTE.

ISMENE.

NICANDRE! le croit-ce? essayons de l'apprendre.
Ce Nicandre, Madame, à mon cœur est bien cher,
Je le cherche ici-même.

HIPOLITE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le chercher,
Peu m'importe.

ISMENE.

Peut-être il vous plaît; il vous touche?
Avoüez.

IACINTE.

Dépêchez, que Monsieur le recouche,

S'il déplaît, c'eſt tant pis, & s'il plaît c'eſt tant mieux.

ISMENE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuis curieuſe ;
Il vous aime ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE.

Il l'adore, le traître.
Vous, l'aimez-vous, Madame, à votre tour ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE *à Iacinte.*

L'aime-t'elle ?

IACINTE.

Selon.

ISMENE.

Sera-t'il ſon époux ?

IACINTE.

C'eſt ſelon.

ISMENE.

Juſtes Dieux !

HIPOLITE.

Vous en êtes jaloux ?

ISMENE.

De celui que je dis ſi vous êtes l'épouſe.

Je puis être allarmée, & paroître jalouse;
L'infidéle!

HIPOLITE.

Jalouse!

IACINTE.

Ah! Madame, voyez
Ce que c'eſt que nos yeux qui s'étoient fourvoyez;
Elle eſt fille, elle-même elle s'eſt éclaircie:
Ah le joli garçon par la ſuperficie!
Qu'il eſt drôle!

HIPOLITE.

Elle eſt fille!

ISMENE.

Il eſt vrai, je la ſuis;
Et ce que vous aimez eſt ce que je pourſuis.
L'infidéle Nicanor....

HIPOLITE.

Achevez, l'infidéle.....

ISMENE.

Dans Lyon à ſes yeux je parus aſſez belle;
Je lui plûs, il me plût; & dans un même jour
Je donnai tout enſemble & reçus de l'amour.
Il me voit, me demande, & m'obtient de mon pere.
On nous veut épouſer, & le traître differe;

Et pour toutes raiſons parle confuſément :
Et de frere ſemblable, & d'horrible ſerment :
Me ſoûtient qu'il m'adore : ardemment me conjure
De ne pas endurer qu'il devienne parjure ;
Et d'une ame charmée, & qui l'aime toujours
Pour rejoindre ce frere il exige huit jours.
Il me quitte le traître, & j'en ſens mille peines ;
Cependant du depuis j'ai compté huit ſemaines.
Et tel eſt de mon ſort le cruel traitement,
Que je trouve Nicandre, & je perds mon amant.

IACINTE *à Hipolite.*

D'où naiſſoit le refus qui ſi fort vous afflige?
Voyez-vous ?

HIPOLITE.

Apprens....

IACINTE.

Paix.

HIPOLITE.

Mon courroux....

IACINTE.

Paix ; vous dis-je,
Et ne lui dites rien qui nourriſſe ſes feux.

ISMENE.

Il vous peut à ſon aiſe adreſſer tous ſes vœux ;
Demander ſon logis ſeroit perdre ma peine.

Redoutez seulement la présence d'Hynene ;
De Rivale à Rivale on ne s'accorde rien.
Mais je puis le trouver par un autre moyen.
Je vous laisse.

SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE.

IACINTE.

IL vous aime ?

HIPOLITE.

Il me hait l'infidéle.

IACINTE.

Vous devez au Seigneur une belle chandelle,
Madame ; il a pour vous une grande amitié ;
Je ne me défens pas d'en payer la moitié.
Car enfin la nature est aisée à surprendre ;
Et si pour votre époux vous aviez eu Nicandre,
Avec son Valet, qui n'a pas mauvais air,
Mon honneur eût pu faire un méchant pas de Clerc.
Haissez desormais, aussi-bien cette fille.....

HIPOLITE.

Elle est belle, bien faite, & paroît de famille ;
Elle cherche Nicandre, & j'en ai du souci ;

Mais l'amour eſt aveugle, & je la ſuis auſſi:
Que Nicandre l'adore, ou Nicandre l'abuſe,
Qui n'a point de mérite a du moins de la ruſe,
Et peut-être.....

IACINTE.

Madame, il revient dans ce lieu.

SCENE VII.

Le ſecond NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

HIPOLITE *en raillant.*

A La fin votre frere eſt trouvé,

Le ſecond NICANDRE.

Plût à Dieu!

HIPOLITE.

Je l'ai vû.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi, Madame!....

HIPOLITE.

Il vous eſt tout ſemblable.

CRISPIN.

Madame, êtes-vous Ange, ou bien êtes-vous Diable?

Quoi ! ſans vous dire mot, vous ſçavez nos ſecrets ?

Le ſecond NICANDRE.

Il eſt vrai que tous deux nous avons mêmes traits,
J'ai la voix, le viſage, & la taille de même,
J'ai l'humeur ....

IACINTE.

Comme il fait l'innocent quatriéme !
De vous pouſſer à bout le perfide a fait vœu.

Le ſecond NICANDRE.

Vous le connoiſſez donc, ce frere ?

HIPOLITE.

Quelque peu.

Le ſecond NICANDRE.

Il vous voit ?

HIPOLITE.

Quelquefois.

CRISPIN.

Ah, la bonne bigotte !
Diroit-on qu'elle y touche ?

IACINTE.

Un Valet nous balotte ?
Et je penſe .... Madame, admirez ce bâtier !
Ce n'eſt pas ſon valet que ce galefretier ;
Avec cette fineſſe il prétend qu'on s'embourbe.

Le ſecond NICANDRE.

Ainſi ....

HIPOLITE.

Levez le masque, on connoît votre fourbe,
Et vous vous y prenez de mauvaise façon.

CRISPIN.

Parbleu ! pas tant bigotte, elle change de ton.

Le second NICANDRE.

Et quoi....

HIPOLITE.

Qui vous aimoit a pour vous de la haine.

Le second NICANDRE.

On me hait! mais, Madame.....

HIPOLITE.

On connoît votre Isméne.

Le second NICANDRE.

Mon Isméne !

CRISPIN.

Bon, bon, mordez vous-en les doigts;
Il demande huit jours, & demeure deux mois.

Le second NICANDRE.

Mon Isméne, bons Dieux ! ô parole cruelle !

CRISPIN *appelle son Maître au coin du Théâtre.*

St, st; une autre fois battez moins la semelle,
Monsieur.

Le second NICANDRE.

Tes fers discours.....

CRISPIN.

Je parle à cœur ouvert.

IACINTE.

Il enrage tout vif de ſe voir découvert ;
Il ne ſe doutoit pas qu'on eût pû tout apprendre.

Le ſecond NICANDRE.

Et comment croyez-vous qu'on me nomme ?

HIPOLITE.

Nicandre,
Fourbe, artificieux, diſeur de fauſſetés.

CRISPIN.

Puis qu'il ne répond rien, d'accord des qualités.

Le ſecond NICANDRE.

Il eſt vrai qu'à l'amour je n'ai pû ſatisfaire.
Mais par votre moyen ſi je trouve mon frere,
Pour rendre un juſte hommage à de rares appas,
Iſméne....

HIPOLITE.

Dites donc que vous ne l'aimez pas ?
Impoſteur.

Le ſecond NICANDRE.

Je l'adore, ou le Ciel me foudroye !
La ſervir eſt ma gloire, & l'aimer eſt ma joye :
Pour quelque autre beauté qui reſpire le jour
J'ai des civilités, & non pas de l'amour.

Son intérêt vous touche, & je vous en rens grace;
Embraſſez.....

HIPOLITE.

Vous ſçaurez l'intérêt que j'embraſſe,
Et je vous ferai voir, dès ce jour, ſi je puis,
Comme Iſméne me touche, & ce que je lui ſuis.
Vous verrez qu'à l'outrage une fille eſt ſenſible;
Qu'à ſes vœux mépriſés il n'eſt rien d'impoſſible;
Et quoique depuis peu vous ſoyez à Paris,
Ainſi que votre nom je ſçai votre logis;
Penſez-y bien.

Elle ſort.

SCENE VIII.

Le ſecond NICANDRE, IACINTE, CRISPIN.

Le ſecond NICANDRE *arrête Iacinte, & lui dit:*

DE grace, ayez plus de tendreſſe,
Dites-moi qui des deux eſt Suivante ou Maitreſſe?
Je vous trouve bien faite, eſt-ce vous qu'elle ſert?

IACINTE.

IACINTE.

Oüi.

Le second NICANDRE.

Madame.....

IACINTE.

Courage.

CRISPIN.

Elles sont de concert ;
Les gaillardes.

Le second NICANDRE.

Madame, écoutez en revanche....

IACINTE.

Voyez-vous cette main au fin bout de ma manche ?
Elle pourroit tomber dessus votre museau ;
Allez-vous en chercher votre frere jumeau :
Ou dessus cette joue un puissant cataplâme....
Adieu.

SCENE IX.

Le second NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

CONNOISSEZ-VOUS cette bonne Madame ?

Le second NICANDRE.

Nullement.

CRISPIN.

Nullement ?

Le second NICANDRE.

Je ne la vis jamais.

CRISPIN.

Songez bien, ...

Le second NICANDRE.

Plus j'y songe, & moins je la remets.
Je ne la vis jamais en aucune maniére.

CRISPIN.

A la premiére vûë elle eſt bien familiére.
Des ſoufflets tout d'abord !

Le second NICANDRE.

Tu m'en vois tout ſurpris.
D'hier au ſoir ſeulement j'arrivai dans Paris.

CRISPIN.

De la nuit noire en Diable il étoit plus d'une heure.

Le second NICANDRE.

Et déja toutes deux ont appris ma demeure,
Criſpin.

CRISPIN.

Les Pouſſecûs ſont de vilaines gens,
Garre après votre queuë un troupeau de Sergens.
Et ſi votre perſonne eſt par eux attrapée,

Vous aurez une femme, ou la tête coupée.
Ce n'eſt pas qu'entre nous je ne ſçache fort bien
Qu'avec une Maitreſſe on ne fait ſouvent rien;
Mais à votre priſon pour donner une cauſe
Vous ſerez accuſé d'avoir fait quelque choſe;
Et vous en ſortirez, ſi le Ciel vous y met,
Pour aller à la Noce, ou du moins au gibet.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi! tu penſes qu'Iſméne ait ſi peu de conſtance...

CRISPIN.

Je ne ſçai, par ma foi, ce qu'il faut que je penſe;
Il faut bien vous aimer pour attendre toujours:
Et je trouve deux mois bien plus longs que huit jours.
En laiſſant à Lyon cette belle Lionne,
Tu me crèves le cœur, diſiez-vous, *ma Poſponne;*
Mais enfin mon départ ne doit pas t'irriter,
Je te quitte un moment pour ne plus te quitter;
Laiſſe agir mon amour, je te tire de peine,
Ou je me donne au Diable, & dans une ſemaine,
Mon Fanfan, de mon frere ou la vie, ou la mort
Me remet le pouvoir de conclure mon ſort.
De quelqu'un que je crois j'en aurai la nouvelle.
Depuis à vous attendre elle fait ſentinelle.
Tandis qu'en galopant & par vaux & par monts

Nous passons vous & moi pour de francs vagabonds.
Voyez si la Donzelle a sujet de bien rire.

Le second NICANDRE.

Ah ! Crispin, de ce frere on n'a pû me rien dire ;
Je m'en meurs. Cependant va dedans mon logis,
On me veut faire piéce, & j'ai peur d'être pris :
Dis qu'il n'est pas besoin qu'aujourd'hui l'on m'attende.

CRISPIN.

Si je suis pris pour vous, & qu'après on me pende
Aussi ?

Le second NICANDRE.

Te pendre ! à tort on l'auroit prétendu.

CRISPIN.

Et qu'importe comment on puisse être pendu ?
Soit à tort, soit à droit, n'est-ce pas toujours l'être ?

Le second NICANDRE.

Tu te moques, te dis-je, obéis à ton Maître.
Je t'attends en ce lieu.

CRISPIN.

Mais Monsieur ....

Le second NICANDRE.

Hâte-toi.

CRISPIN *revient sur ses pas.*

Daignez donc pour le moins me répondre de moi ;
Car enfin ....

Le ſecond NICANDRE.

Va, te dis-je, & retiens cette place. *Criſpin ſort.*
Attendant qu'il revienne, allons voir Clidimace;
Comme dans cette ville il a bien du crédit,
Cet ami....

SCENE X.

RAGOTIN, *le ſecond* NICANDRE.

RAGOTIN.

JE reviens comme vous m'avez dit.
Eſt-ce fait?

Le ſecond NICANDRE.

Que veux-tu?

RAGOTIN.

Je reviens.

Le ſecond NICANDRE.

Que je meure...

RAGOTIN.

Dites en conſcience, ai-je mis plus d'une heure?

Le ſecond NICANDRE.

Que veux-tu, mon ami? dis-le moi.

RAGOTIN.

Je reviens

Le second NICANDRE.

Accordons un peu mieux tes discours & les miens ;
A tout ce que tu dis je ne puis rien comprendre.

RAGOTIN.

Il ne vous souvient pas que je viens vous reprendre ?
Le secret de la Dame à la fin est-il sçû ?
Dites-moi.

Le second NICANDRE.

Mon enfant, je ne t'ai jamais vû ;
Quel es-tu ?

RAGOTIN.

Qui je suis ? qu'ai-je accoutumé d'être ?
Ragotin.

Le second NICANDRE.

Ragotin, je ne puis te connoître,
Passe ton chemin, passe.

RAGOTIN.

Il le fait tout exprès !
Moi, je vous connois.

Le second NICANDRE.

Toi, me connoître ?

RAGOTIN.

A peu près.

Le second NICANDRE.

Tu t'abuses, mon cher, ton erreur est extrême ;
Passe.

RAGOTIN.

Il n'eſt donc pas vrai que vous êtes vous-même,
N'eſt-ce pas ?

Le ſecond NICANDRE.

Je commence à beaucoup m'ennuyer.

RAGOTIN.

En gambades, je penſe, il prétend me payer.
Je vous ſers.

Le ſecond NICANDRE.

Tu me ſers !

RAGOTIN.

Hé nenni ?

Le ſecond NICANDRE.

Je m'irrite;
Maraut ...

RAGOTIN.

Payez-moi donc; & ſortons quitte à quitte.

Le ſecond NICANDRE.

Je te dois quelque choſe, inſolent ! je vois bien ....

RAGOTIN.

Si vous me devez ! non, vous ne me devez rien.
Et qui peut me devoir quinze mois de mes gages ?

Le ſecond NICANDRE.

Laiſſe-là ta ſottiſe; en un mot tu m'outrages.
Je me fais violence, & je dois de ce pas ....

RAGOTIN.

Vous devez, il est vrai; mais vous ne payez pas.

Le second NICANDRE.

Sçais-tu bien, gogueriard, qu'à beaus coups de nazardes,
Si tu railles encore, & que tu gogüenardes,
Que de tes mots bouffons tu me fasses l'objet....

RAGOTIN.

Je bouffonne! Vraiment j'en ai bien du sujet!
Mis dehors, pas le soû; ne sçavoir chez qui vivre....
Quoi! vous vous en allez!

Le second NICANDRE.

Et tu penses me suivre?

RAGOTIN.

Je le pense, & repense.

Le second NICANDRE.

Et tu ne penses pas,
Que si tu l'entreprens, je te casse les bras?
Suis-moi donc, si tu veux, viens, tu n'as rien à craindre.

Il sort.

SCENE XI.

RAGOTIN *ſeul.*

IL ne faut que cela pour m'achever de peindre.
Peu courtois Courtiſan, en chaſſant ton valet
Que la peſte t'étouffe, & te ſaute au colet:
Qu'au fin fond des Enfers le grand diable te plonge.
Mais j'enrage de faim, à propos, quand j'y ſonge.
Pour branler la machoire, & nous faire laquais
Allons chercher fortune aux dégrés du Palais.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le premier NICANDRE *ſeul.*

LA charmante Hipolite a pour moi de l'eſtime,
Et je n'oſe répondre au beau feu qui l'anime!
A mon cruel ſerment tous mes ſens occupés.....

SCENE II.

ISMENE, *Le premier* NICANDRE.

ISMENE *en habit d'homme.*

OU je vois l'infidéle, ou mes yeux ſont trompés.
C'eſt lui-même, le traître! A quoi rêve Nicandre?

Le premier NICANDRE.

Et par quelle raiſon ſouhaiter de l'apprendre?

ISMENE.

Vous m'aimiez autrefois, & j'ai dû préſumer....

Le premier NICANDRE.

Si je vous ai connu, j'ai bien pû vous aimer;
Où vous ai-je pû voir? tirez-moi d'une peine.

ISMENE.

A Lyon.

Le premier NICANDRE.

A Lyon? votre nom c'eſt....

... ISMENE.

Iſméne.

Le premier NICANDRE.

J'ai beau pour vous connoître employer mes efforts....

ISMENE.

Je ne vous parois pas ce que j'étois alors;
Vous ſçavez que l'on change.

Le premier NICANDRE.

Il eſt indubitable.
Mais c'eſt beaucoup changer qu'être méconnoiſſable;
A Lyon j'ai pû faire un paſſable ſéjour;
Mais....

ISMENE.

Mais, quoiqu'il en ſoit, vous rêviez à l'amour?

Le premier NICANDRE.

J'y rêvois, je l'avoue ; une Dame si belle....

ISMENE.

Vous l'aimez ?

Le premier NICANDRE.

Si je l'aime ?

ISMENE.

Et vous êtes fidéle ?

Le premier NICANDRE.

Vouloir toute ma vie adorer ses appas....

ISMENE.

Ingrat, c'eſt le paroître, & c'eſt ne l'être pas.
Ouvre les yeux.

Le premier NICANDRE.

Monſieur ?

ISMENE.

Dis mon nom, ſi tu l'oſes.
De ton frere, perfide, as-tu ſçû quelques choſes ?

Le premier NICANDRE.

Un langage ſi haut me rend tout interdit....

ISMENE.

Ta Maitreſſe, infidéle, eſt deſſous cet habit.
Vois Iſméne, vois traître ; & que l'œil te deſſille.

Le premier NICANDRE.

Quoi ! deſſous cet habit j'apperçois une fille !
Ah ! Madame....

ISMENE.

Volage, à quoi m'obliges-tu ?
Ta honteuse inconstance a trahi ma vertu :
Sont-ce là ces huit jours ? est-ce là cette flamme ?...

Le premier NICANDRE.

Expliquez cette énigme ; & de grace, Madame...

ISMENE.

Cette énigme ? volage : ah cruel, plût aux Dieux !
Mais ton crime visible a-t-il rien de douteux,
Infidéle ?

Le premier NICANDRE.

Mon crime !

ISMENE.

Ame double, & traîtresse,
Est-ce donc ta vertu que trahir ta Maîtresse ?

Le premier NICANDRE.

Moi, trahir ma Maîtresse ?

ISMENE.

Oüi, toi, lâche.

Le premier NICANDRE.

Moi ?

ISMENE.

Toi.

Le premier NICANDRE.

Je ne vous connois pas, & j'ignore pourquoi...

ISMENE.

Tu ne me connois pas ? toi, perfide ? toi, traître ?
Hé bien, je veux t'apprendre à pouvoir me connoître ;
Et te faire toi-même à toi-même avoüer
Que tu m'as oubliée, & n'ai pû t'oublier.
Prens-y garde.

SCENE III.

Le premier NICANDRE *seul.*

J'ignore à quoi tend sa querelle.
A l'entendre, autrefois je soupirai pour elle.
Moi, bons Dieux ! moi pour elle avoir pû soûpirer !
Je ne la vis jamais, & ne puis pénétrer.....
Mais à quoi je m'amuse ? à quoi songe mon ame ?
Si j'ai quelques momens je les dois à ma flamme ;
Hipolite.... Iacinte en ce lieu se fait voir.
Iacinte....

SCENE IV.

IACINTE, *le premier* NICANDRE.

IACINTE.

IL dit mon nom ! qui vous l'a fait ſçavoir ?
Vous me démaitreſſez, maître fourbe.

Le premier NICANDRE.

Où s'adreſſe....

IACINTE.

Dites-moi qui des deux eſt Suivante ou Maitreſſe ?
Je vous trouve bien faite, eſt-ce vous qu'elle ſert ?

Le premier NICANDRE.

Parlez plus clairement ; avez-vous découvert....

IACINTE.

Rien du tout.

Le premier NICANDRE.

D'où vient donc que je comprens à peine....

IACINTE.

On connoît....

Le premier NICANDRE.

Quoi ? parlez, qui connoît-on ?

IACINTE.

Iſmène!

Le premier NICANDRE.

Je vous entens, Iacinte; Hipolite ſçait bien....

IACINTE.

Que gens faits comme vous ne vaudront jamais rien.
Adieu, paſſe-volant.

Le premier NICANDRE *l'arrêtant.*

Demeurez & pour cauſe;
Au malheureux Nicandre apprenez une choſe.
J'allois voir Hipolite....

IACINTE.

Hipolite! vous!

Le premier NICANDRE.

Moi.

IACINTE.

C'eſt bien fait.

Le premier NICANDRE.

Croyez-vous....

IACINTE.

Oüi, ſans doute, je croi,
Je croi, ſi vous oſez dans ſa chambre paroître,
Que vous n'en ſortirez que par une fenêtre.
Hipolite piquée.....

Le premier NICANDRE.

Elle?

IACINTE.

Non ; qui donc ? moi ?

Le premier NICANDRE.

Et qui l'a pû piquer ?

IACINTE.

Votre.... je ne ſçai quoi ;
Vos diſcours outrageans, votre langue qui jouë...

Le premier NICANDRE.

Ma langue eſt imprudente, & je la deſavouë ;
Non je ne prétens pas qu'elle parle jamais,
S'il ne faut d'Hipolite applaudir les attraits.
Me hait-elle, Iacinte ? avoüez.

IACINTE.

L'idiote
Pour vous aimer encore eſt peut-être aſſez ſote ;
Mais ſi j'en étois cruë....

Le premier NICANDRE.

Elle ne me hait pas ;
Pour me bien obliger retournez ſur vos pas.
Dites-lui tout l'excès de ma flamme amoureuſe ;
Dites....

IACINTE.

Allez ailleurs chercher une menteuſe,
Monſieur.

Le premier NICANDRE.

Mettez ma flamme au degré le plus haut ;
Et ce sera.....

IACINTE.

Mentir justement comme il faut.

Le premier NICANDRE.

Puisque vous refusez d'aller dire que j'aime,
Offrez-moi le moyen de le dire moi-même.
Que je voye Hipolite, & lui puisse parler ;
Qu'un moment.....

IACINTE.

J'ai bien peur de me laisser aller.
Vous l'aimez ?

Le premier NICANDRE.

Je l'adore, & l'adore elle seule.
Ou....

IACINTE.

Qui dit Courtisan, dit toujours fort en gueule ;
De vous croire moi-même en secret je rougis ;
Cependant sans façon je retourne au logis :
J'allois faire un message, & pour vous je differe ;
A propos, Hipolite accompagne son pere ;
Mais il peut la quitter, il ne faut qu'un instant....

Le premier NICANDRE.

A la prochaine rue un intime m'attend ;

Je m'en vais le trouver ; où vous dois-je reprendre ?

IACINTE

Dans une petite heure ayez ſoin de vous rendre . . .
Où dirai-je ? ici même, en ce coin à l'écart.

Le premier NICANDRE.

C'eſt aſſez, & de plus . . . .

IACINTE.

Et de plus, Dieu vous gard.

SCENE V.

Le premier NICANDRE *ſeul.*

TEMERAIRE ſerment ſors de cette memoire ;
Ne fais pas un obſtacle à l'excès de ma gloire.
Depuis plus de ſix ans je me ſuis défendu . . . .

SCENE VI.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN.

MONSIEUR, vous ne ſerez ni roüé ni pendu ;
Je n'ai vû ni recors, ni bourreau, ni charette.
Tout va bien.

Le premier NICANDRE.

De quel air ce belitre me traite!
A qui parle?....

CRISPIN.

Pour moi, quoique ſimple valet,
Dans la peur que j'avois d'être pris au colet,
J'ai joüé de fineſſe, & l'ai mis dans ma poche.
Voyez-vous? Pour l'Hôteſſe elle tourne la broche;
Elle dit qu'en tout cas votre lit ſera prêt;
Que peut-être....

Le premier NICANDRE.

A cela je n'ai point d'intérêt.
Où vas-tu? d'où viens-tu? dis-le moi tout à l'heure;
Et je croi.....

CRISPIN.

Je ne vais, ni ne viens, je demeure,
Comme il fait le gauſſeur! d'où je viens, me dit-il?
Il a cru tout d'abord que j'étois Algoüazil;
Et qu'en vrai pas de loup je venois le ſurprendre.

Le premier NICANDRE.

Sçais-tu bien, mon ami, qu'on me nomme Nicandre,
Et que l'on me déplaît quand on fait le badin?

CRISPIN.

Sçavez-vous bien, Monſieur, qu'on m'appelle Criſpin?

Le premier NICANDRE.

Moi, je ſçaurois ton nom ?

CRISPIN.

Comme je ſçai le vôtre ;
Et nous nous connoiſſons auſſi-bien l'un que l'autre.

Le premier NICANDRE.

Camarade !...

CRISPIN.

Pays !

Le premier NICANDRE.

Dis-moi, traître, es-tu ſou ?

CRISPIN.

Mon cher Maître avoüez que vous êtes bien fou.

Le premier NICANDRE.

Moi ton Maître !

CRISPIN.

Et qui donc ?

Le premier NICANDRE.

Il a pû ſe méprendre.
Je t'ai dit, mon ami, qu'on m'appelle Nicandre ;
Qu'un ſot conte me choque, & qu'enfin.....

CRISPIN.

Et qu'enfin... ;
Je vous ai répondu qu'on me nomme Criſpin.

Le premier NICANDRE.

Et crois-tu que ce nom suffira pour m'apprendre...

CRISPIN.

Tout comme il me suffit de celui de Nicandre.

Le premier NICANDRE.

Mais de bien te connoître offre moi le moyen;
Que veux-tu? quel es-tu?

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne suis rien:
Je suis ce que je suis; qui que je sois, je m'aime,
Et je ne voudrois pas être autre que moi-même.
Je me garantis tel.

Le premier NICANDRE.

Mais pourquoi?...

CRISPIN.

Mais pourquoi....
Puisque vous êtes vous, je puis bien être moi.

Le premier NICANDRE.

Mon valet....

CRISPIN.

Je le suis.

Le premier NICANDRE.

Ta folie est extrême.

CRISPIN.

A tout autre que vous, je dirois, fou toi-même!
Et je pense....

Le premier NICANDRE *en s'en allant.*

Maraut tu veux être battu ;
Et si je n'avois hâte, insolent.... où vas-tu ?

CRISPIN.

Où vous-même allez-vous ? J'accompagne mon Maître.

Le premier NICANDRE.

Je dois, si je le suis, te le faire paroître :
Il t'en faut une preuve, impudent ; la voilà !

Il lui donne un soufflet.

SCENE VII.

CRISPIN *seul.*

IL a parbleu raison, il le prouve par là.
Le secret est joli pour se bien faire croire !
De sa chienne de patte enfoncer ma machoire,
Et souffrir sans souffler, qu'il me donne un soufflet ;
C'est bien être le Maître, & Crispin le valet.
Quelle peste de preuve il me force de prendre !
Ce bon frere frappart est sans doute Nicandre :
Ce sont là de ses coups, je les sens à leur poids :
J'en reçois reglément près de cent tous les mois ;
Et de tous ses soufflets ce n'est pas là le moindre.

Mais où Diable à préſent le pourrai-je rejoindre ?
Sa valiſe reſtée au logis d'où je viens,
Où parmi ſes habits ſont auſſi tous les miens.
En tout cas.... Le voici la gueule enfarinée,
Le bon traître !

SCENE VIII.

Le ſecond NICANDRE, CRISPIN.

Le ſecond NICANDRE.

QU'heureuse eſt pour moi la journée !
Ah, Criſpin ! un ami généreux, bien-faiſant,
Et non pas un ami comme ceux d'à préſent,
Dont la langue eſt dorée, & dont l'ame eſt de boue ;
Mais un ami ſincere, obligeant....

CRISPIN.

Ah la joue !

Le ſecond NICANDRE.

De me voir Clidimace a les ſens tout ravis ;
Dans ſa propre maiſon il me donne un logis,
A tous mes intérêts tout entier il ſe voue,
Et je veux ce qu'il veut, pour lui plaire.

CRISPIN.

CRISPIN.

Ah la jouë !

Le ſecond NICANDRE.

Quel ſujet te fait plaindre, & pourquoi le cacher ?
C'eſt peut-être une dent qu'il te faut arracher ;
Une dent peut ſuffire à gâter une bouche,
Songez-y. Mais répons ſur le fait qui me touche ;
As-tu vû mon hôteſſe, aura-t-elle tout prêt ? ...

CRISPIN.

A cela, mon ami, je n'ai point d'intérêt ;
Où vas-tu ? d'où viens-tu ? dis le moi tout-à-l'heure ?

Le ſecond NICANDRE.

Que me dit ce coquin ! Je t'aſſomme, ou je meure :
Parle ; dois-je tout craindre, ou ne redouter rien ?

CRISPIN.

Mais de bien te connoître, offre-moi le moyen ;
Que veux-tu ? Quel es-tu ?

Le ſecond NICANDRE.

Qui je ſuis, double traître ?
Je puis facilement te le faire connoître :
Et ſans avoir beſoin d'être ſi retenu.....

CRISPIN.

Ah ! Démentibuleur ; je l'ai trop reconnu.
De ne pas l'ignorer à préſent je me pique ;
Et ma jouë en peut être un témoin authentique.

Faire pleine recette à deux doigts de mon nez
D'un soufflet plantureux, & des mieux assenez;
D'un soufflet qu'une main plus noire que blanche,
Depuis plus de six mois mitonnoit dans sa manche;
D'un soufflet qui par terre quasi répandu....
Si vous ne le payez, je veux être pendu.

Le second NICANDRE.

Est-ce pure gageure: ou bien si tu déterres....

CRISPIN.

C'est gageure.

Le second NICANDRE.

Gageure:

CRISPIN *montrant sa joüe.*

On m'en donne des erres.

Il chante de rage.

Voyez-vous? Moncadet.. . Là, là, là, là, là, là.

SCENE IX.

IACINTE, HIPOLITE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE *ſortant avec Hipolite.*

IL vous attend, Madame, & c'eſt lui que voilà.
Avancez.

à Nicandre.

A vous voir je l'ai fait condeſcendre.
Près d'une heure Hipolite a voulu s'en défendre,
Mais j'ai tant de vos feux appuyé le parti;
J'ai tant dit que mes ſoins vous avoient preſſenti;
Tant de fois répété que toujours pour Iſméne
Loin d'avoir de l'amour vous auriez de la haine....

Le ſecond NICANDRE.

De la haine pour elle! Ah! je brûle d'amour.
Non, non....

HIPOLITE *à Nicandre.*

De vos mépris vous voilà de retour,
Je l'ai ſçû d'Iacinte; Iſméne eſt pourtant belle.

Le ſecond NICANDRE.

Elle eſt toute charmante, & je n'adore qu'elle;

Son aimable visage a des charmes si doux . . . .

IACINTE.

Il se moque, Madame ; il n'adore que vous.
Il me l'a dit.

Le second NICANDRE.

Moi ?

IACINTE.

Vous,

Le second NICANDRE.

En parlant de ma flamme,
Loin de vous avoir dit que j'adore Madame. . . . .

IACINTE.

Quoi, vous n'avez pas dit à moi-même en ce lieu,..

Le second NICANDRE.

Rien du tout.

IACINTE.

Rien ! Madame il offense bien Dieu,
Le méchant homme !

Le second NICANDRE.

Quoi. . . .

ISMENE.

Quoi, vous-même, hypocrite
Quand vous êtes venu pour lui rendre visite . . . .

Le second NICANDRE.

Moi visite ! Crispin pourra dire au besoin . . . .

CRISPIN.

Je vous ſers de valet, & non pas de témoin.

Le ſecond NICANDRE.

Mais tu ſçais ....

CRISPIN.

Je ne ſçai ſi je ſçai quelque choſe,
Mais je me tais.

HIPOLITE *à Iacinte.*

Tu vois où ton zéle m'expoſe ?
A ton rapport ſans doute il n'a pas conſenti.

IACINTE.

J'ai dit vrai, je vous jure ; & Nicandre a menti.
Je n'ai pas, grace à Dieu, la mémoire débile ;
Il falloit que pour lors ſon valet fut en ville,
Lui ſeul en cette place il faiſoit l'idiot.

Le ſecond NICANDRE.

Quand vous m'avez parlé j'étois ſeul ! Répons.

CRISPIN.

Mot.

Le ſecond NICANDRE.

Où donc, lors qu'Iacinte a commencé ſa guerre,
Etois-tu ?

CRISPIN.

Dans le monde.

Le ſecond NICANDRE.

En quel lieu?

CRISPIN.

Sur la terre.

Le ſecond NICANDRE.

L'endroit, c'eſt....

CRISPIN.

Dans la France; à Paris, que je croi.

Le ſecond NICANDRE.

En préſence....

CRISPIN.

En préſence? en préſence de moi.

Le ſecond NICANDRE.

Mais perfide Criſpin, le deſſein où tu butes....

CRISPIN *montrant ſa joüe.*

Il reſſouvient toujours à Criſpin de ſes flutes.

Le ſecond NICANDRE.

Ils s'entendent, Madame; un indice trop grand....

IACINTE.

Si je lui déchargeois un bon moule de gand;
Madame, laiſſez-moi lui bailler ſur la crête.

CRISPIN *à Iacinte.*

Ne prens point de conſeil que celui de ta tête;
J'enfuis de moitié; roſſe.

HIPOLITE.

Enfin il m'eſt honteux
D'avoir pû vous apprendre où j'adreſſe mes vœux:
Ne vous ſouvenez pas qu'Hipolite vous aime;
Oubliez .....

Le ſecond NICANDRE.

Vous m'aimez!

HIPOLITE.

Je l'ai dit à vous-même,
Ingrat; & ma foibleſſe eſt allée à ce point ....

Le ſecond NICANDRE.

En vérité, Madame, il ne m'en ſouvient point.
Vous m'avez, dites-vous, adorable Hipolite....

HIPOLITE.

Une feinte ſi baſſe, & m'outrage, & m'irrite.
Je ne ſuis pas Iacinte, & vous vous méprenez....

IACINTE.

Paumez-lui moi la gueule; & lui caſſez le nez.
Faut-il tant de façons? J'en enrage d'envie;
Son valet qui me pouſſe, à cela me convie.

Le ſecond NICANDRE.

Tu la pouſſes, perfide? & ton cœur eſt ſi bas....

CRISPIN.

Moi, loin de la pouſſer je lui retiens le bras.
Elle a menti.

IACINTE.

Madame, admirez l'autre traître;
Le valet se gauberge aussi-bien que le maître.
Oses-tu? ... Voyez-vous? il fait signe des yeux...

CRISPIN.

Vous mentez comme un Diable, impudente.

IACINTE *lui donne un soufflet.*

Moi?

CRISPIN.

Deux.
C'est le compte tout rond; & ma jouë applatie...
Ah! Maitresse coureuse, ou du moins apprentie....

IACINTE.

Quoi! bélître....

Le second NICANDRE.

La belle, il faut moins s'émouvoir.
Votre sexe, & Madame ont ici tout pouvoir.
Essayez, ma petite, à vous rendre plus sage.
Pour vous, c'est à regret que ma voix vous outrage;
D'avoir pû vous choquer j'ai beaucoup de douleur;
Et de peur qu'il n'arrive un semblable malheur,
Je sors.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je sors aussi; mais avant que je sorte,
A ton peste de bras qui n'a pas la main morte,

Je ſouhaite la galle & qui mine ton corps ;
A tes pieds tout crochus je ſouhaite des cors ;
A ta jambe un ulcere ; à ta cuiſſe une goutte,
Que de toi deſormais tout chacun ſe degoûte ;
Je ſouhaite à ton ventre une canine faim,
Et que pas un mortel ne te donne de pain ;
Loin d'avoir des appas, & des charmes qui brillent,
Je ſouhaite à ton ſein des têtons qui brandillent ;
A ton bas de viſage un menton fort pointu ;
A tes dents une bréche à paſſer tout vêtu ;
A ton nez la roupie ; aux yeux cire ; au front craſſe ;
Et que de tes cheveux dont tu tires ta grace,
On faſſe des licous au Bourreau de Paris,
Pour pendre les laquais qui ſont au Paradis.
Peſte de Cagne !

SCENE X.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

HE bien ?

IACINTE.

Sans perdre une parole,
Dépêchez vîtement de jouer votre rolle ;
Au ſecours ! à la force ! embraſſez l'intérêt.....
Tout va le mieux du monde, Iſidore paroît ;
Iſidore !

SCENE XI.

ISIDORE, HIPOLITE, IACINTE.

ISIDORE.

IL s'exhibe où le cri prend ſon être.
Qu'eſt-ce ?

HIPOLITE.

Comme un éclair il vient de diſparoître.
Il faut qu'aſſurément il vous ait entendu.

ISIDORE.

Eclaircis ta matiere à monindividu.
A ma mémoire active à comprendre la choſe,
De ſa voix attractive incorpore la cauſe.
Articule tes mots, & divulgue le fait :
Puis après de la cauſe on deſcend à l'effet.
Déduis ta malencontre en maniereſuccinte.

HIPOLITE.

Il eſt venu.... Monſieur, demandez à Iacinte.

ISIDORE *à Iacinte.*

Oculaire témoin du malheur qu'elle tait,
Toi, qui peux à ſon pere inculquer ſon ſecret,
De le développer j'interpelle ton ame.

IACINTE.

Il eſt venu..... Monſieur, demandez à Madame.

HIPOLITE.

J'appréhende ſi fort de vous voir indigné,
Qu'enfin ....

ISIDORE.

Ma géniture, aurois-tu forligné?

HIPOLITE.

Ah!

IACINTE.

Ah!

ISIDORE.

Dieux des ſçavans, l'une & l'autre ſoûpire!
D'où dérive.....

HIPOLITE.

Autre part je ſçaurai vous tout dire;
Et puiſqu'un prompt remede eſt ici de ſaiſon,
Vous forcerez le traître à m'en faire raiſon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, LE COMMISSAIRE.

ISMENE.

ENFIN de mon malheur vous avez connoiſſance ;
Je vous ai de ma honte aſſez fait confidence :
Je vous ai découvert de quel ſexe je ſuis,
Et le nom de l'ingrat qu'à préſent je pourſuis :
Mais tout ingrat qu'il eſt, comme il a du courage,
Il peut vous outrager, & je crains qu'on l'outrage ;
Car enfin à la haine il a beau m'animer,
Mon naturel uſage eſt l'uſage d'aimer :
En m'ôtant ſon amour, il retient ma tendreſſe ;
Ainſi pour s'en ſaiſir il faut uſer d'adreſſe,
Puiſque de tous côtés je redoute les coups,
Soit qu'ils viennent de lui, ſoit qu'ils viennent de vous.

LE COMMISSAIRE.

Vous craignez vainement qu'il ſe puiſſe défendre.

Juſques dans ſon logis on le peut aller prendre ;
Et quinze ou ſeize Archers, aux captures fort prompts....

ISMENE.

Ah ! de grace, à Nicandre épargnons ces affronts.
L'ingrat m'eſt toujours cher, tout cruel qu'il puiſſe être ;
Et quoiqu'il ſoit éteint, ſon amour peut renaître :
Ecoutez le biais que je croi le plus doux ;
Je lui fais un appel, & je prens rendez-vous ;
Je m'en dis offenſé, ſans lui dire autre choſe ;
Je lui mande qu'au Cours il en ſçaura la cauſe ;
Que je ſuis Gentilhomme auſſi noble que lui,
Et qu'au lieu que je marque il peut même aujourd'hui.....

LE COMMISSAIRE.

Et ſur votre parole il aura l'aſſurance?....

ISMENE.

Il a tant de courage & ſi peu de prudence,
Qu'à ſa ſeule valeur oſant trop ſe fier,
Dans le Cours de la Reine il ſera le premier.
Là, vous & vos Archers ayez ſoin de vous rendre ;
Et ſous un faux ſemblant de vouloir nous défendre,
Nous ayant déſarmés par votre autorité,
Vous pourrez le ſaiſir avec facilité.

Cette voye eſt plus douce, & me ſemble plus ſure.

LE COMMISSAIRE.

Mais enfin d'une femme il verra l'écriture,
Et d'un cœur amoureux prévenant le deſſein....

ISMENE.

Vous croyez mon cartel fabriqué de ma main ?
Une main empruntée a pris ſoin de l'écrire ;
Et pour en peu de mots achever de tout dire,
Un Valet que j'ai pris aux degrés du Palais,
Mieux vétu mille fois que mille autres valets,
Servira ma colere, & fera mon meſſage.
Vous de votre côté commencez votre ouvrage,
Amaſſez tous vos gens, & ſelon mon eſpoir
Faites-les rendre au Cours à ſix heures du ſoir :
Voilà ce que de vous j'ai voulu me promettre.
Et tandis qu'au Courrier mon valet va remettre....
Il revient ; il me cherche ; allez tout dépêcher.
Adieu.

Le Commiſſaire ſort.

SCENE II.

RAGOTIN, ISMENE.

RAGOTIN.

N'Est-ce pas vous que je viens rechercher,
Dites-moi ?

ISMENE.

C'eſt moi-même : As-tu beaucoup de zéle ?
Car je ne doute point que tu ne ſois fidéle,
Et de ta part enfin je crains peu d'accidens.

RAGOTIN.

N'ai-je pas dans Paris cinq ou ſix Répondans ?
Pour me cautionner, s'ils me ſont néceſſaires,
J'ai trois Laquais, un Page, & deux Clercs de Notaires ;
Diable, je ſuis connu par d'honnêtes Meſſieurs !
J'ai l'honneur, qui plus eſt, d'être aimé de pluſieurs ;
Et je conte cela mon plus bel avantage.

ISMENE.

Il eſt grand ; mais écoute, as-tu bien du courage ?

RAGOTIN.

Du courage ? j'en créve .... en mon juſte courroux ....

Produiſez quelques-uns qui me tâtent le poux.

Eſt-ce Brave ? Soldat ? Mouſquetaire ?

ISMENE.

Moi-même.

RAGOTIN.

Vous, Monſieur ?

ISMENE.

Moi ?

RAGOTIN.

Pour vous mon reſpect eſt extréme,

Je ſuis votre valet.

ISMENE.

Mais enfin ....

RAGOTIN.

Mon Dieu ! Mais.

C'eſt un point chatoüilleux que l'honneur d'un Laquais ;

Je ſuis plein de courage, & n'en ſuis jamais vuide ;

Mais j'aurois du regret de faire un Maîtricide :

Vous ne l'ignorez pas, les honnêtes Chrétiens ....

ISMENE.

Tu conçois à rebours le diſcours que je tiens ;

J'ai querelle.

RAGOTIN.

Querelle! eſt-il vrai ?

ISMENE.

J'ai querelle ;

Et je veux éprouver à quel point va ton zéle.
Pour porter un cartel de toi ſeul j'ai fait choix.

RAGOTIN.

Donnez-vous bien ſouvent de ſemblables emplois?

ISMENE.

Selon.

RAGOTIN.

Dites-moi ſans donner de bricole ,
Si c'eſt que je me loue , ou bien ſi je m'enrôle ?

ISMENE.

As-tu peur ?

RAGOTIN.

Moi ? non ; mais....

ISMENE.

Mais , point tant de façon ;
Si tu ſens de la peur , tu peux le dire.

RAGOTIN.

Et.... non ;
Mais....

ISMENE.

Voilà le cartel ; prens le ſoin de le rendre ;

Tu liras le deſſus ; il s'adreſſe à Nicandre.

RAGOTIN.

A Nicandre !

ISMENE.

A Nicandre ; il demeure ici près :
A ce nom tu frémis que je crois ?

RAGOTIN.

Moi ? non, mais....

ISMENE.

S'il demande le nom de celui qui t'envoye ;
Il pourra le ſçavoir, puiſqu'il faut qu'il me voye.
Je vais dans mon logis, ruë aux Ours, au Dauphin,
De ce jour ennuyeux attendre le déclin ;
Cela fait, dans ce lieu tu viendras me reprendre ;
Adieu.

SCENE III.

RAGOTIN *ſeul*

JE vais porter un cartel à Nicandre !
A lui qui me veut battre, & qui fait le mâdré.
Ah! Nicandre, ma foi tu ſeras Nicandré !
Tu t'en vas étrener mon épée. Il avance ;
Mais il ne ſonge pas à ceci, que je penſe ;

Dieu ſçait ſi le cartel le va rendre éperdu !

SCENE IV.

Le premier NICANDRE, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

IACINTE aſſurément m'aura trop attendu ;
Il m'a trop retenu cet Ami ; j'en déteſte.
Où pourrai-je à préſent la trouver ? Ah, ah.

RAGOTIN *lui allongeant une botte.*

Zeſte.

Le premier NICANDRE.

Tu reviens à belle heure, & tu penſes qu'au cas...

RAGOTIN.

Oui, je penſe ; pourquoi ne penſerois-je pas ?
Je veux penſer.

Le premier NICANDRE.

Coquin ; je puis t'être funeſte ;
Et ſi tu fais le fou tu ne doutes pas....

RAGOTIN *allongeant encore une autre botte.*

Zeſte.

Le premier NICANDRE.

Où crois-tu que tu ſois ? dis marouffle.

RAGOTIN.

Pourquoi ?

J'ai mon droit comme vous ſur le pavé du Roi ;
De quoi vous mêlez-vous? Qu'eſt-ce donc ? J'y veux être.

Le premier NICANDRE.

Mais, à qui donc es-tu ?

RAGOTIN.

Moi ? Je ſuis à mon Maître ;
Avec autre que vous on ſe trouve un peu mieux ;
Tenez, quaſi défunt, jettez ici les yeux ;
Puis après au Seigneur recommandez votre ame.

Le premier NICANDRE.

Cet infame....

RAGOTIN.

Tantôt vous aurez de l'infame ;
Vous m'avez querellé, vous avez fait le fat ;
Vous en mourrez, beau Sire, & mourrez *inteſtat* ;
Liſez.

Le premier NICANDRE *lit.*

Sans que je me nomme,
Nicandre, vous ſçaurez que je ſuis Gentilhomme ;
Que l'épée à la main j'ai deſſein de vous voir.
Du ſujet que j'en ai, j'oſe tout me promettre :
C'eſt au Cours de la Reine, à ſix heures du ſoir ;

Et j'aurai le ſecond qui vous rend cette Lettre,

Nicandre continuë.

Tu ne me ſers donc plus, Ragotin ?

RAGOTIN.

Non, ma foi,

Le premier NICANDRE.

Je n'en murmure point ; cela dépend de toi ;
Tu te rens le ſecond de celui qui m'appelle ?
Tu le dois, c'eſt ton maître, & j'admire ton zéle ;
Voyons ſi ta valeur à ton zéle répond.

Il tire l'épée, & Ragotin remet la ſienne.

RAGOTIN.

Que ne ſuis-je premier, auſſi-bien que ſecond !
Voyez-vous de courroux comme le nez me fronce ?

Le premier NICANDRE.

Quoi ! tu crains, . . .

RAGOTIN.

Ecoutez, je vais rendre réponſe ;
Si vous vouliez m'attendre un moment dans ce lieu ?

Le premier NICANDRE.

Je le veux . . . .

RAGOTIN.

Mettez-là votre main. Sans adieu.
C'eſt aſſez ; ſi j'y viens que le diable m'emporte. *bas.*

SCENE V.

Le premier NICANDRE *seul.*

CIEL ! vous m'êtes propice, & l'on ouvre la porte;
Le bonheur de vous voir va donc m'être accordé,
Hipolite : Iacinte, ai-je point trop tardé ?
Si vous pouviez sçavoir quel plaisir vous me faites.
Je jure.....

SCENE VI.

IACINTE, *Le premier* NICANDRE.

IACINTE.

ALLEZ-VOUS-EN au peautre, à qui vous êtes.

Le premier NICANDRE.

Quoi ! Iacinte me laisse, & dans cet embarras....

IACINTE.

Allez-vous-en au diable, & ne me touchez pas,
Vous dis-je.

Le premier NICANDRE.

Mais, Iacinte, il me semble...

IACINTE.

Il me ſemble

Qu'on ne vaut pas la peſte alors qu'on vous reſſemble ;

Qu'être lâche, perfide, hypocrite, emballeur,
Méchant comme la grêle, inſolent, ſuborneur ;
Qu'avoir l'ame du diable à tous coups poſſédée ;
C'eſt de votre peinture une légére idée :
Il me ſemble cela.

Le premier NICANDRE.

Mais au moins....

IACINTE.

Au moins mais....

Le premier NICANDRE.

Mais vous m'avez promis....

IACINTE.

Mais je vous dépromets ;
Et de plus laiſſez-moi, j'ai des mains, je dévore.

SCENE VII.

EUTROPE, IACINTE, *Le premier* NICANDRE.

EUTROPE.

Est-ce pas près d'ici que demeure Isidore ?

IACINTE.

Oui ; le voulez-vous voir ?

EUTROPE.

Ah ! je le voudrois bien.

IACINTE.

Attendez.

Le premier NICANDRE *à Iacinte.*

Vous pouvez par le même moyen....

A tout ce procédé je ne puis rien comprendre, Iacinte.

EUTROPE.

Ou je m'abuse, ou je vois là Nicandre.
Je le vois, c'est lui-même. A la fin je te tiens.
C'est en vain que tes bras sont plus forts que les miens.
Qu'as-tu fait de ma fille ?

IACINTE

IACINTE *appelle à une fenêtre.*

Isidore ! allons vîte.

A Eutrope.

Tenez ferme, tenez ; car il faut qu'on le gîte.
Isidore !

Le premier NICANDRE.

Monsieur lâchez-moi de ce pas ;
Ou du moins ....

IACINTE.

Tenez ferme, & ne le lâchez pas ;
Son filou de caquet m'a sçû rendre éblouie.

SCENE VIII.

ISIDORE, IACINTE, EUTROPE, *Le premier* NICANDRE.

ISIDORE *à la fenêtre.*

UNE voix transcendante a percé mon ouïe.
Apprêtez-vous ....

IACINTE.

Monsieur, venez vîte au secours,

A Eutrope.

Vénérable vieillard, tenez ferme toujours ;

D'une fille de bien, de famille assez grande,
Ayant pris tout l'honneur, il faut bien qu'il le rende,
Ou qu'il creve.

EUTROPE.

De rage, il m'en voit tout en feu;
Le déloyal, le traître!

Le premier NICANDRE.

Est-ce conte? Est-ce jeu?
Quoi Iacinte elle-même aura donc de la joye!...

IACINTE.

Venez vîte, Monsieur, vous saisir de la proye;
C'est Nicandre.

EUTROPE.

Lui-même.

Le premier NICANDRE.

Il est vrai, mais confus.....

ISIDORE *en bas.*

Rendons-en grace & los à Jupin de la sus.
O malin Téréus, de qui l'ame trop noire
D'une Philomela contamines la gloire;
Toi, qui dans le vrai centre où l'on prend les plaisirs,
Veux immatriculer tes coupables desirs;
Un saint patibulaire est le prix que j'annexe
Aux torrides souhaits dont l'outrage me vexe;

Et par un ſort tragique âprement avancé,
Du terreſtre climat tu ſeras expulſé.

IACINTE.

Prenez l'occaſion qu'un bon Ange vous offre ;
Tandis qu'il eſt ici permettez qu'on le coffre :
Je m'en vais au plus vîte amener le Coffreur.

Elle ſort,

Le premier NICANDRE *tenu par les deux bras.*

Quoi ! de l'un & de l'autre éprouver la fureur !
D'un courroux ſi bizarre apprenez-moi la cauſe ;
Soit à vous, ſoit à vous ; ai-je fait quelque choſe ?
De qui m'oſe arrêter que je ſçache le nom.
Eſt-ce vous ? Eſt-ce vous ?

EUTROPE.

C'eſt moi-même.

ISIDORE.

Ego ſum.

Une fille effleurée eſt un grand vitupére.

EUTROPE.

Et cela de bien près touche un malheureux pere.
Iſidore !

ISIDORE.

Iſidore ! Hé vous me connoiſſez ?

EUTROPE.

Je ne vous ai point vû depuis dix ans paſſez.

Un tel temps a rendu ma mémoire affoiblie,
Cependant de vos traits elle eſt toute remplie ;
Eutrope aime Iſidore, & le Ciel a permi.....

ISIDORE.

Eutrope ! ah parangon des fidéles amis !
Chariſſime collegue, incapable de noiſes,
Relegué par le ſort aux rives Lyonnoiſes,
Si vous êtes ſertile en tendreſſes pour moi,
Etreignez Iſidore, & plaignez ſon émoi :
C'eſt Eutrope !

EUTROPE.

Vous voir eſt ce que je ſouhaite.
Mais ma joye Iſidore eſt pourtant imparfaite,
Une fille abuſée....

ISIDORE.

Ah !

EUTROPE.

Ah !

ISIDORE.

Ah !

EUTROPE.

Ah !

Iſidore & Eutrope lâchent Nicandre, & s'embraſſent en pleurant, tandis que Nicandre s'échape.

Le premier NICANDRE.

Destin !

Je ſuis débarraſſé de leurs mains à la fin ;
Mais le foible malheur que celui que j'évite,
Si le triſte Nicandre eſt haï d'Hipolite ;
Elle eſt ſeule chez elle, allons-y de ce pas.

Il entre chez Hipolite.

SCENE IX.

Le ſecond NICANDRE, CRISPIN. EUTROPE, ISIDORE.

CRISPIN *chargé d'une Valiſe.*

AH ! que déménager eſt un rude tracas !
Peſte ſoit la valiſe ! Elle eſt diablement lourde,
Haye ! Au meurtre ! Ah l'échine !

Les deux Vieillards étant embraſſés, Criſpin paſſe auprès d'eux, trébuche, ſe laiſſe tomber, & les fait tomber tous deux.

EUTROPE.

Ah maudite balourde !

ISIDORE.

J'ai les muſcles froiſſés, & le corps mutilé.

Ce coquin . . . Dieux, Eutrope ! il paroît désolé :
Quoi le pere d'Isméne est dedans cette ville !
A la premiére porte attrapons un asyle,
Fuyons.

Il entre aussi chez Hipolite

SCENE X.

EUTROPE, ISIDORE, CRISPIN.

EUTROPE.

Est-ce pour rire, ou du moins es-tu fou ?

CRISPIN.

Oui vraiment c'est pour rire, on se casse le cou,
Pour rire ! c'est Eutrope, il faudra qu'on acheve.
Monsieur ! je croi, ma foi, que le diable l'enléve.
Ho ! Nicandre ! Il fait gille, & je suis retenu ;
Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il est devenu,
Messieurs ?

EUTROPE.

Le voyez-vous le malicieux traître ?
Il nous a fait tomber pour faire fuir son maître :
Quoi, perfide Crispin ; ose-tu nous choquer ?

ISIDORE.

Dans la prison prochaine il le faut colloquer ;
Et que touchant son maître une réminiscence...

CRISPIN.

Moi, Messieurs, en prison ? Vous raillez, que je pense.

EUTROPE.

Dis l'endroit qui le cache, ou du moins nous le rend.

CRISPIN.

Si le diable l'emporte, en puis-je être garand,
Messieurs ?

EUTROPE.

Laisse la feinte & parois plus sincére,
Le malheur d'une fille émeut l'ame d'un pere ;
Peut-être est-elle grosse, & je sçai le moyen.....

CRISPIN.

Ma foi, grosse ou menuë, il n'y va rien du mien.
De ce qu'a cette fille on peut dire les causes,
Et ne pas se méprendre en faisant choix des choses :
Si dedans un cachot je me voyois caché,
Je ferois pénitence, & je n'ai pas péché ;
De quoi que mon étoile aujourd'hui me menace,
Ou souffrez que je péche, ou qu'un autre le fasse ;
Je ferois à regret pénitence gratis.

ISIDORE.

Empêchons que nos vœux ne ſoient pas mi partis;
Thémis veut qu'on le tole, & s'il ratiocine....

CRISPIN.

En ſon chien de patois qu'eſt-ce qu'il baragoüine?
Ma mort eſt réſoluë, il le dit en Hébreu.
A condamner Criſpin différez tant ſoit peu;
Et qu'un jour à venir le bon Dieu vous le rende,
Charitables Meſſieurs, qui voulez qu'on me pende,
Et qui tous acharnés ſur un pauvre garçon....
Mais que voici de gens de méchante façon!
Ah! combien les Bourreaux ont de Valets de Chambre?

SCENE XI.

EUTROPE, ISIDORE, IACINTE, UN SERGENT, *les Archers.*

LE SERGENT.

MESSIEURS, de la Juſtice ayant l'heur d'être membre....

CRISPIN.

Membre, vous?

LE SERGENT.

Oüida, membre ; & je dirai de plus....

CRISPIN.

Diable ! que la Juſtice a les membres dodus !

IACINTE.

On diroit qu'à vos vœux toute choſe réponde.
Ces Meſſieurs tout enſemble attendoient d'autre monde,
Et Nicandre.... Le traître, où s'eſt-il retiré ?

ISIDORE.

Imperceptiblement il s'eſt évaporé ;
Mais voilà qui le pleige ; il faut qu'on l'appréhende,
Que dedans une Chartre après on le deſcende ;
Et ſon procès enſuite étant fait & parfait,
Qu'il ſerve d'holocauſte à mon ſang putrefait.

EUTROPE.

Votre ſang, dites-vous ? C'eſt le mien qu'on outrage.

ISIDORE.

C'eſt le mien.

EUTROPE.

C'eſt le mien.

CRISPIN.

J'ai le dos bon ; courage !

A Eutrope.

Votre fille à ce compte a perdu son honneur ?

EUTROPE.

Oui, perfide.

CRISPIN *à Isidore.*

La vôtre a le même malheur ?

ISIDORE.

Oüi, pécore.

CRISPIN *à Lucinte.*

Et le tien ?

IACINTE.

Moi ? je l'ai.

CRISPIN.

Chose vraye !

Car si tu ne l'as plus, il faut bien que je l'aye.
Croi-moi, tâtes-y ; tâte, & ne déguise rien.
Tu peux parmi le leur faire passer le tien ;
Cependant que d'honneur tout le monde me charge,
Signe au bas de la feuille, & te mets à la marge.
Ton honneur, si tu l'as.

IACINTE.

Si ! comment si ! fripon ;
Moi, si j'ai mon honneur ! si je l'ai !

CRISPIN.

Que sçait-on !

On te voit du grand monde imiter la méthode :
Tu veux comme ce monde enchérir ſur la mode ;
Ce qu'il fait tu le fais, & pour cette raiſon,
Le Si, dont je te parle eſt aſſez de ſaiſon,
Si donc....

IACINTE.

Quoi ! vous ſouffrez que ce perfide cauſe ?

LE SERGENT.

Si de mon miniſtére il vous plaît quelque choſe ;
Meſſieurs....

EUTROPE.

C'eſt ce pendart qu'il faut prendre.

CRISPIN.

Qui ?

IACINTE.

Toi.

ISIDORE.

Accipez.

EUTROPE.

Saiſiſſez.

IACINTE.

Prenez.

LE SERGENT *ſaiſiſſant Criſpin.*

De par le Roy....

CRISPIN.

Vrais Suppots de Satan, effroyable couvée.....
Peſte ! comme le membre a la tête levée !
Il me va mener pendre, il n'eſt rien ſi conſtant.
Membre, qui démembrez, ne me tirez pas tant.

Aux Archers.

Vous, petits membrillons, dont je crains la préſence,
Vous, qui du maître-membre accroiſſez la puiſſance,
Hapes-chairs de mon ame, ah ! ne permettez point
Que de pierre de taille on me faſſe un pourpoint.
Je ſuis valet de bien, & c'eſt pure malice.

EUTROPE.

D'un méchant raviſſeur c'eſt l'infâme complice ;
Et l'honneur d'une fille a rendu déſolé....

CRISPIN.

Eh ! Monſieur, qu'on me foüille, on verra ſi je l'ai.
L'honneur eſt néceſſaire, en de bonnes familles,
Et j'en voudrois avoir pour donner à vos filles.
Si pour prendre le mien dans ce lieu l'on m'a pris,
Meſſieurs....

ISIDORE *au Sergent.*

Vous le tenez *in manibus veſtris*,
Suffcit ; *Domine* vous ſçaurez m'en répondre.

Dans un ſombre manoir vous devez le profondre ;
Puis, quand dans la priſon vous l'aurez intégré,
L'hôtel de Nicandre vous ſera démontré.
Sur-tout vers ſa demeure ayez ſoin qu'on ſe muce,
Employez à ſa priſe & la fourbe, & l'audace ;
L'aimable Iacinte ira guider vos pas.
Vous, Eutrope, *in domum* venez prendre un repas.
Et lors qu'à vos douleurs vous aurez donné tréve,
Vous me clarifirez le ſujet qui vous gréve.
Venez.

EUTROPE.

Vous le voulez, j'accomplis vos ſouhaits.

Au Sergent.

Débonnaires Meſſieurs, vous ſerez ſatisfaits ;
Mais au traître Criſpin, daignez joindre Nicandre.

SCENE XII.

CRISPIN, LE SERGENT.
IACINTE, *les Archers.*

CRISPIN *au Sergent.*

MEMBRE, nous ſommes ſeuls, on ne peut nous entendre.
Dites-moi, puis-je pas un moment vous parler ?

LE SERGENT.

Tu le peux un moment ; que veux-tu ?

CRISPIN.

M'en aller,

O cher membre !

LE SERGENT.

Il raiſonne : on diroit qu'il mépriſe ....

CRISPIN.

Menez donc à ma ſuite en priſon la valiſe,
O gigot de Juſtice ! & traînez avec moi
Mon malheureux paquet dans la maiſon du Roi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPOLITE, *Le premier* NICANDRE.

HIPOLITE.

D'UNE indigne foibleſſe à ma gloire mortelle,
Tu viens de recevoir une preuve nouvelle ;
Je cherchois à te perdre ; & tu m'as ſçû toucher ;
Je voulois qu'on te prît, & j'ai ſçû te cacher :
Je ſçai qu'il eſt honteux que mon ſexe ſoûpire,
Mais tel eſt de l'amour l'inévitable empire ;
Et le feu qu'en ſon ame une fille reſſent,
Pour être plus contraint, n'en eſt pas moins puiſſant.
C'eſt en vain que d'un cœur où l'amour a pris place,
La pudeur en tumulte autoriſe l'audace ;
N'aimer rien que d'aimable eſt un foible ſi doux...

Le premier NICANDRE.

Ah ! que ce foible eſt beau, quand on brûle pour vous !

Ma flamme impétueuſe eſt pour vous trop fidelle ;
Pour convaincre d'erreur une bouche ſi belle:
Pourtant, quelques reſpects dont je ſois combattu,
Ce que vous nommez foible eſt toute ma vertu.
Il eſt doux d'être aimé, c'eſt avoir de la gloire ;
Mais s'il eſt doux de l'être, il eſt doux de le croire.
Vous avez tant d'appas, je mérite ſi peu,
Qu'un équitable doute accompagne mon feu.
Je dois à l'apparence un amour qui m'honore ;
En voyant mes défauts m'aimerez-vous encore ?
Conſultez-vous, Madame, & ſans précipiter...

HIPOLITE.

Toi-même, ingrat, toi-même oſe te conſulter.
Avouë ingénument que tu ne peux ſans peine,
Pour aimer Hipolite abandonner Iſméne ;
Et que de mes bontés l'injurieux excès,
De ta premiére flamme empêche le ſuccès.
Afin que ton deſtin à mon deſtin s'attache,
J'ai ſçû faire moi-même à moi-même une tache ;
On me croit abuſée, on te croit ſuborneur ;
Et l'on doit te contraindre à me rendre l'honneur.
Je te l'ai déja dit, & ton ame eſt inſtruite...

Le premier NICANDRE.

Je l'avois oublié, généreuſe Hipolite,
Mais il m'en reſſouvient, & d'un cœur amoureux

L'obligeante impoſture a rempli tous mes vœux.
De mon amour auſſi daignez être certaine;
Je ſoûpire pour vous & non pas pour Iſméne;
De vos ſeules beautés je connois le pouvoir;
Vos yeux ſeuls....

HIPOLITE.

S'il eſt vrai, tu le peux faire voir;
On me croit abuſée, & l'honneur te convie.....

Le premier NICANDRE.

Je vous entens, Madame, & j'en brûle d'envie;
Je dois à votre feinte accorder mon aveu;
Mais l'endroit eſt mal propre à parler de mon feu.
Vous m'aimez, je vous aime, il me ſuffit, Madame,
Appaiſez votre pere en faveur de ma flamme;
Dès demain je m'apprête au bonheur de le voir.
Pourrez-vous l'appaiſer?

HIPOLITE.

J'y ferai mon pouvoir;
Adieu.

Le premier NICANDRE.

Donc à ma flamme il n'eſt rien de contraire?...

HIPOLITE.

Si je fais mon pouvoir, je pourrai beaucoup faire;
J'oubliois de le dire; adieu.

Le premier NICANDRE.

Mais.... Elle ſort.

Ne ſois point un obſtacle aux douceurs de mon ſort,
Mon frere, & ſouffre au moins qu'une flamme ſi belle....
Mais au Cours de la Reine enfin l'heure m'appelle:
Je n'ai point de ſecond; mais du moins j'ai du cœur,
Et de plus mon épée eſt de bonne longueur.
Il eſt vrai qu'aſſez foible eſt le bras qui ſeconde...;

SCENE II.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN *avec une Bouteille à la main.*

AH mon bon Dieu! pourtant je ne vois point de monde.
Ces maudits Houſpilleurs comme ils m'ont fait driller.. *appercevant Nicandre.*
Autre Chaſſe-Coquin qui m'entend babiller;
Il me lorgne. Ah! c'eſt vous, ô Meſſire Nicandre!
Bon jour.

Le premier NICANDRE.

Dis promptement ce que tu veux m'apprendre.

Je ne puis faire ici qu'un moment de ſéjour ;
Si tu veux me parler, parle vîte ;

CRISPIN.

Bon jour.
Des mains de la Juſtice eſt-ce ainſi qu'on s'arrache ?
Eh ! que ſi le bonhomme eût trouvé votre cache !

Le premier NICANDRE.

Si je me cache ou non, que t'importe ?

CRISPIN.

Si fait ;
Il m'importe.

Le premier NICANDRE.

Il t'importe ! As-tu quelque ſujet ;
Maraut....

CRISPIN.

Faudra-t-il point que je vous rende grace
De ce qu'au lieu de vous en priſon l'on m'enchaſſe ?

Le premier NICANDRE.

On t'a mis en priſon !

CRISPIN.

Et bien mis, qui plus eſt ;
Les bourreaux.

Le premier NICANDRE.

C'eſt, dis-tu, pour mon ſeul intérêt ?

CRISPIN.

Nenni c'eſt pour le mien ; je ſuborne des filles ;

Et je ſuis en amour grand abbateur de quilles !

Le premier NICANDRE.

Ne veux-tu me donner que de ſottes raiſons ?

CRISPIN.

Ne vous ſouvient-il pas des deux chiens de griſons ?
Votre futur beau-pere, & ſon cher maigre-échine ?

Le premier NICANDRE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Tu Dieu ! Monſieur, la méchante vermine !
A peine de leur vûë étiez-vous échapé,
Qu'un gros peſte de membre auſſi-tôt m'a gripé.
L'un & l'autre griſon ne ſçavoit où ſe prendre ;
Moi n'ayant point d'honneur que je puſſe leur rendre.
Au redoutable ſon d'un ſeul, *De par le Roi*,
Cinq ou ſix Pouſſecus ſe ſont jettés ſur moi ;
Et par tant de côtés m'ont fait coure ſi vîte,
Qu'à la fin, grace aux Dieux, ils m'ont mis dans le gîte.
On nous croit de concert, & l'on s'eſt fourvoyé.

Le premier NICANDRE.

Voyant ton innocence on t'a donc renvoyé ?
On s'eſt donc apperçû de cette erreur extrême ?

CRISPIN.

Je m'en ſuis, par ma foi, revenu de moi-même.
Conſidérez le tour que je viens de joüer.
Mes Archers occupés à me faire écroüer,
Avoient mis à la porte un niais à merveille;
Moi trouvant ſur un banc cette chere bouteille,
D'une joye effrontée étouffant mon chagrin,
Je lui ſuis allé dire, *Où vend-on de bon vin?*
J'ai céans des Amis que je veux faire boire.
A la belle Epouſée, ou bien à la Croix noire,
Me répond bonnement mon niais d'apprenti;
Auſſi-tôt porte ouverte, auſſi-tôt moi ſorti,
Puis plus vîte qu'un Baſque enfilant la venelle,
Paſſant d'une ruelle en une autre ruelle,
J'ai tant fait qu'à la fin j'ai trouvé le moyen.....
Mais, ô Monſieur, Monſieur,.. Ne bougez ce n'eſt rien,
Votre bourreau d'amour à cent craintes m'expoſe,

Le premier NICANDRE.

De ton dernier malheur je ſuis la ſeule cauſe.
Mais n'appréhende plus de t'y voir expoſé,
Ma Maitreſſe eſt contente, & ſon pere appaiſé.
On m'attend de ce pas dans le Cours de la Reine;
Je veux à mon retour reconnoître ta peine.
Je reviens dans une heure, attens-moi dans ce
lieu.

CRISPIN.

Mais tout eſt appaiſé ?

Le premier NICANDRE.

Je te le jure ; adieu.
Déſormais des Sergens ne crains nulle ſurpriſe.

SCENE III.

CRISPIN *ſeul.*

IL n'a pas dit le mot concernant ſa valiſe.
Elle eſt pourtant reſtée, & puiſſai-je mourir,
Si jamais j'ai deſſein de l'aller requerir.
Quelque feu !

SCENE IV.

IACINTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TE voici, cauteleuſe pucelle,
(Ou du moins, s'il n'eſt vrai, fille ſoi diſant telle;
Car d'oſer en jurer j'aurois peu de raiſon.)
Te voici !

IACINTE.

Le perfide, il eſt hors de priſon!

CRISPIN.

Te voici donc, te dis-je, & te voici toi ſeule;
Ta carogne de main m'a baillé ſur la gueule,
Tu le ſçais, la pucelle?

IACINTE.

Et bien oüi, je le ſçai.

CRISPIN.

Et ſçais-tu bien auſſi que j'en ſuis offenſé,
La pucelle?

IACINTE.

Moi? non.

CRISPIN.

Mais dis-moi; la pucelle....

IACINTE.

Mais toi-même, dis-moi ſi tu cherches querelle?
Tu me nommes pucelle, & prétens te moquer,
Je le vois; mais apprens ſi tu m'oſes choquer,
Que je ſuis de colere à toute heure pourvûë;
Et que ſi je m'y mets je te faute à la vûë.
Sçache qu'en ma furie acharnée à ta peau,
J'en ſçaurai de chaque ongle arracher un lambeau.
Et ſi plus en raillant tu me nommes pucelle,
Pourte mieux faire voir qu'en effet je ſuis telle,

Sçache que mon courroux qu'on ne peut égaler...

CRISPIN.

Ah ! tout beau je ſuis prêt de te dépucelér :
Si ce n'eſt que cela n'ayons point de querelle ;
Qui peut empuceler aiſément dépucele ;
Et ſi tu ſens de l'être une démangeaiſon....

SCENE V.

Le ſecond NICANDRE, IACINTE, CRISPIN.

Le ſecond NICANDRE *ſortant de la maiſon d'Iſidore.*

A La fin je te quitte, ô propice maiſon !
Eutrope en me voyant m'auroit fait de la peine,
Mais enfin....

IACINTE *appercevant tout à coup Nicandre.*

Je vous cherche, ô l'eſclave d'Iſméne.

Le ſecond NICANDRE.

Dieux ! Iacinte me cherche ! Auroit-on prévenu...

CRISPIN.

Que du Cours de la Reine il eſt tôt revenu !
Diable !

Le

Le ſecond NICANDRE *à Iacinte.*

Que voulez-vous, la belle?

CRISPIN.

Pour la belle,

Baſte: mais gardez bien de l'appeller pucelle;
Vous lui feriez tort.

Le ſecond NICANDRE.

Traître... Enfin dites-moi donc...

IACINTE *arrêtant Nicandre par le bras.*

Vous me payerez ma peine, & payerez tout du long;
Celle qui vous aimoit eſt ſi fort en colére,
Que de vous faire prendre elle a prié ſon pere.

Le ſecond NICANDRE.

Me croit-elle volage? elle dont le pouvoir.....

IACINTE.

Mon Dieu, ce qu'on vous croit vous pourrez le ſçavoir.
Et ſi tantôt ſon pere avoit eu la puiſſance....

Le ſecond NICANDRE.

J'ai pris ſoin, il eſt vrai, d'éviter ſa préſence;
Mais il n'étoit pas ſeul, & je n'ai pas oſé....

CRISPIN *à Nicandre.*

La Maîtreſſe eſt contente, & le pere appaiſé?
Ah! le menteur.

Le second NICANDRE.

Ta langue un peu trop s'émancipe.

CRISPIN.

Si le membre repaſſe, & que l'on me regripe?

Le second NICANDRE.

L'inſolence d'un traître ira donc juſqu'au point....

CRISPIN.

C'eſt de l'honneur qu'on cherche, & vous n'en avez point.

Le second NICANDRE.

Tu mens, traître, j'en ai; mais ſi tu n'appréhendes....

CRISPIN.

En aurez-vous aſſez pour deux filles friandes?
Si de les contenter vous n'avez le moyen,
Ayant pris votre honneur elles prendront le mien.

Montrant Iacinte.

Elle-même eſt d'honneur tellement amoureuſe,
Que vous n'en aurez pas pour ſa ſeule dent creuſe;
Ainſi quoique l'on faſſe en un tel embarras,
Deux honneurs ſi petits ne leur ſuffiront pas.
Penſez-y bien.

Le second NICANDRE.

Perfide, ainſi donc ton audace....
Mais laiſſez-moi, Iacinte, & daignez....

IACINTE.

Point de grace.
Celle qui vous aimoit a le ſeul intérêt....
Mais pour votre malheur la voilà qui paroît.

SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE.

VENEZ vîte, Madame, autrement il m'échape:
Il faut faire ſi bien que Mendoce l'attrape;
Je le viens de quitter, il attend le retour.....

HIPOLITE.

Ce qu'il avoit dans l'ame il l'a ſçû mettre au jour.
Je ne ſuis plus, Iacinte, Hipolite irritée;
Je donne ma tendreſſe à qui l'a méritée:
Et de peur que mon pere entendît vos diſcours,
Je ſuis venuë en hâte embraſſer ſon ſecours.
Qui l'outrage m'outrage, & mon ame eſt la ſienne...

CRISPIN *à Iacinte.*

Je veux t'aimer auſſi bonne peſte de chienne.

IACINTE.

Toi, m'aimer ? Tu veux donc oublier le soufflet ?

CRISPIN.

Je mets tout sous les pieds, & je suis ton valet.

IACINTE.

Quoi ! tu pourrois....

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne cours pas grand risque ;
Si je suis ton mari, je reprendrai ma bisque :
Et dessus ton visage appliquant tous mes doigts,
Pour un soufflet reçû je t'en donnerai trois.

Le second NICANDRE.

Quelle grace, Madame, ai-je droit de vous rendre ?
Hipolite elle-même a voulu me défendre !
Que ferai-je pour vous qui réponde jamais ?...

HIPOLITE.

Vous sçavez le moyen de remplir mes souhaits.
C'est cela qu'il faut faire, & j'attens de Nicandre...

Le second NICANDRE.

Crispin que me dit-elle ? & que viens-je d'entendre ?

CRISPIN.

Si vous le sçavez ?

Le second NICANDRE.

Moi ! je le sçai ?

CRISPIN.

A peu près.

Le ſecond NICANDRE.

Que ferai-je ? Pour faire une choſe qui plaiſe...

CRISPIN.

Et que fait-on pour faire une fille bien aiſe,
Idiot ?

Le ſecond NICANDRE *à Hipolite.*

Vous ſervir m'eſt un bien précieux ;
Mais daignez vous réſoudre à vous expliquer mieux.
Je vous veux obéir, j'y mets toute ma gloire ;
Mais.....

HIPOLITE.

Vous avez, Nicandre, une foible mémoire ;
N'attendez plus pourtant de ſi libres propos :
J'ai trop.....

CRISPIN *à Nicandre.*

Concevez-vous ce que diſent ces mots?
Pauvre fille !

IACINTE *à Hipolite.*

Expliquez auſſi votre penſée.

CRISPIN.

Son honneur la ſuffoque, elle en eſt ſi preſſée,
Qu'elle étouffe. Ma foi, je vous ſçai mauvais gré ;

Car si vous le vouliez, vous seriez honoré.

Le second NICANDRE.

Mais je ne comprens pas quel sera le service...

CRISPIN.

Vous ne comprenez pas? Mais c'est pure malice;
Car il ne tient qu'à vous de comprendre.

Le second NICANDRE.

Elle veut....

CRISPIN *à Hipolite.*

Madame, comprenons, si comprendre se peut...

Le second NICANDRE.

Impertinent.... De grace, excusez si ce traître...

HIPOLITE.

Le valet ne fait rien qu'à l'exemple du Maître.
Vit-on jamais, Iacinte, un si volage amant?

IACINTE.

Pourquoi vous fiez-vous à ce chien de Normand
Aussi?

Le second NICANDRE.

Si je sçavois qui vous met en colére;
Peut-être....

HIPOLITE.

En ta faveur j'eusse appaisé mon pere;
(Car tu viens de sortir de ce même logis.)

Le ſecond NICANDRE.

Il eſt vrai que j'en ſors, mais au moins....

HIPOLITE.

Je rougis

De ce qu'un infidéle en a fait ſon aſyle.

Le ſecond NICANDRE.

Il m'a donné, Madame, une retraite utile;
Mais inſenſiblement je m'y ſuis égaré:
Une cour dérobée où j'étois retiré....

HIPOLITE.

L'impoſteur!

CRISPIN *à Nicandre.*

Conlicenze ôtez-moi donc de peine,
Monſieur; en quelle rue eſt le Cours de la Reine?

Le ſecond NICANDRE.

Maraut!

CRISPIN.

Vous en venez, vous devez le ſçavoir.

HIPOLITE.

Dans ce même logis tu n'as donc pû me voir?

Le ſecond NICANDRE.

Moi, vous voir!

HIPOLITE.

Toi, qui mens avec tant d'aſſûrance;
Toi qui d'un galand homme as la ſeule apparence;

Toi, qu'un ſang aſſez bon ſemble avoir élevé,
Et qui n'eſt cependant qu'un perfide achevé:
Je t'ai de ce logis applani la ſortie.

Le ſecond NICANDRE.

Vous, Madame?

HIPOLITE.

Moi, traître, & ton ame l'oublie.

Le ſecond NICANDRE.

Vous?

HIPOLITE.

Moi.

Le ſecond NICANDRE.

Quoiqu'il en ſoit, j'en prens peu de ſouci;
Puiſque vous le croyez, je le veux croire auſſi.
Je me retire: adieu trop charmante Hipolite;
Ce n'eſt pas ſans regret que Nicandre vous quitte;
Mais Iſméne elle ſeule a droit de me charmer;
Et pour peu que je reſte il faudra vous aimer;
Adieu.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je me retire, & pourtant, ô friponne,
Ce n'eſt pas ſans regret que Criſpin t'abandonne;
Car quand dès ce matin je t'ai vûë en ce lieu....
C'eſt ma foi plûtôt fait de me dire qu'adieu.

SCENE VII.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

SI jamais tu m'aimas, cours après ce Nicandre;
Fais si bien par tes soins qu'on le puisse surprendre.
Il s'en va du côté que Mendoce l'attend.

IACINTE.

Mais, Madame....

HIPOLITE.

Cours vîte, & ne parle point tant;
Vole s'il est possible, & fais qu'on le saisisse.
Mais que vois-je?

Iacinte sort.

SCENE VIII.

ISMENE, HIPOLITE.

ISMENE *revenant du Cours, où elle a fait saisir le premier Nicandre.*

A Vos vœux tout semble être propice ;
Il vous aime, Nicandre, & me fait un affront,
L'ingrat.

HIPOLITE.

S'il m'aime, il fait ce que bien d'autres font.

ISMENE.

A donner cœur pour cœur vous avez été prompte.

HIPOLITE.

Je n'ai pas entrepris de vous en rendre compte.

ISMENE.

De ses premiers liens vous l'avez arraché.

HIPOLITE.

Donc, assez foiblement il étoit attaché.

ISMENE.

D'accord. Mais vos appas ont de telles amorces...

HIPOLITE.

S'ils vous ont fait trembler ils ont assez de forces.

Non ſans votre ſoupçon que je cruſſe en avoir ;
Mais qui les appréhende en connoît le pouvoir.

ISMENE.

Jugez-en mieux, Madame ; un honteux artifice
De vos foibles appas a ſçû faire l'office ;
C'eſt cela qui me choque, & cela qui m'aigrit.

HIPOLITE.

Qui charme ſans appas n'a pas manque d'eſprit.

ISMENE.

Je le croi. Sçavez-vous le deſtin de Nicandre ?

HIPOLITE.

Non, je ne le ſçai pas : mais on va me l'apprendre ;
Ecoutez ma Suivante, elle vient droit ici.

Ragotin vient d'un côté, & Iacinte de l'autre.

ISMENE.

Point, Madame, vous-même écoutez celui-ci ;
Mais tremblez de frayeur.

HIPOLITE.

Ayez-en l'ame atteinte.

SCENE IX.

ISMENE, HIPOLITE, RAGOTIN, IACINTE.

ISMENE *avec beaucoup de fierté.*

HE' bien, cher Ragotin ?

HIPOLITE *avec beaucoup de fierté.*

Hé bien, chere Iacinte ?

RAGOTIN *à Iſmène parlant du premier Nicandre.*

Il eſt enſeveli dans le grand Châtelet.

IACINTE *à Hipolite parlant du ſecond Nicandre.*

En ma propre préſence on l'a pris au colet.

RAGOTIN.

Je l'ai vû dans la Morgue, où je croi qu'il enrage.

IACINTE.

Pour apprendre à chanter on l'a mis dans la cage.

RAGOTIN.

Il ne préſumoit pas qu'on lui fît cet affront.

IACINTE.

Il ne ſe doutoit pas d'un orage ſi prompt.

RAGOTIN.

Il vous nomme perfide.

IACINTE.

Il vous nomme cruelle.

ISMENE *à Hipolite.*

Ecoutez.

HIPOLITE *à Iſméne.*

Ecoutez.

ISMENE.

Que dit-il ?

HIPOLITE.

Que dit-elle ?

ISMENE.

Vous le voyez, Madame, on l'a mis en lieu ſûr.

HIPOLITE.

A qui vient de ſi loin cela ſemble aſſez dur.
Mais plaignez ſon malheur, ſoûpirez ſans rien craindre.

ISMENE.

Je ne l'ai pas fait prendre à deſſein de le plaindre ;
On l'a pris par mon ordre.

HIPOLITE.

On l'a pris par le mien....

ISMENE.

Le ſçavez-vous, Madame ?

HIPOLITE.

Oüi, je le ſçai.

ISMENE.

Mal.

HIPOLITE.

Bien.

RAGOTIN.

C'eſt par l'ordre à Monſieur.

IACINTE.

C'eſt par l'ordre à Madame.

RAGOTIN.

Effrontée !

IACINTE.

Arrogant !

RAGOTIN.

Impertinente !

IACINTE.

Infame !

RAGOTIN.

Ne raiſonne pas tant, je t'en prie.

IACINTE.

Et pourquoi, Né ?

RAGOTIN.

Si dans ma fureur je me jette ſur toi,
Tu verras beau jeu.

IACINTE.

Ladre !

RAGOTIN.

Aiguillon de vipere.

IACINTE.

Croyez-m'en, Hipolite, appellons votre pere; Iſidore!

SCENE X.

ISIDORE, EUTROPE, ISMENE, IACINTE, RAGOTIN.

ISIDORE.

Audio, cela veut dire j'oi. C'eſt le préſent du verbe *Audire*.

ISMENE.

Je le voi!

RAGOTIN.

Qui, Monſieur?

ISMENE.

Ragotin, ma ſurpriſe eſt extrême.

RAGOTIN.

Qui voyez-vous?

ISMENE.

Ce l'eſt, c'eſt mon pere lui-même.

ISIDORE *à Iacinte.*

Définis-moi la cauſe, & dis-moi la raiſon.....

IACINTE.

La cauſe eſt que Nicandre eſt dans une priſon :
Mais ce demi Monſieur, qui deſſous ſa jaquette..

ISMENE.

Ne paſſe pas plus outre, impudente ſoubrette ;
Découvrant qui je ſuis, tu prétens me punir :
Pour te punir toi-même il te faut prévenir ;
Un aveu legitime autoriſe ma flamme :
Je ſuis demi Monſieur, mais entiere Madame ;
Ce Vieillard eſt mon pere, & c'eſt tout mon bonheur.
J'oſe.....

RAGOTIN *à Iſméne.*

Vous êtes donc une fille, Monſieur ?

EUTROPE.

Quoi ! Ma fille.....

ISMENE.

Mon Pere !

EUTROPE.

As-tu pû me connoître ?

RAGOTIN *à Iſméne.*

Je couchois d'ordinaire aux côtés de mon Maître ;
Il étoit ſi peureux que j'étois ſon appui ;
N'êtes-vous point peureuſe auſſi-bien comme lui ?

ISMENE *à Eutrope.*

Je partis de Lyon ſans vous en rien apprendre,

Pour venger mon injure, & pour perdre Nicandre,
j'ai trouvé que Madame en a fait ſon Amant :
Mais ſa lâche inconſtance aura ſon châtiment.
Il eſt pris.

HIPOLITE *à Iſidore.*

Vous ſçavez ce que m'a fait Nicandre.

ISIDORE.

Maculée.

HIPOLITE.

A la fin je l'ai ſçû faire prendre ;
Mais Madame qui l'aime, & qui vit ſous ſa loi...

ISMENE.

Il eſt vrai que je l'aime, & c'eſt à faire à moi ;
Mais il faut que mon pere en ſecret m'interroge ;
Allons où vous logez, ou venez où je loge.
Si jamais la tendreſſe ébranla votre cœur ;
Si jamais.....

EUTROPE.

Tu ſçais bien que j'ai peu de rigueur.
A Iſidore.
Et vous quoique pour moi votre bonté paroiſſe ;
N'attendez nullement que je la reconnoiſſe.
Puiſque, quoique Nicandre ait commis contre vous,
Je veux que de ma fille il devienne l'Epoux ;

C'eſt être ingrat ami, mais c'eſt être bon pere.

ISIDORE.

J'ai trop eu pour Eutrope indulgence pleniere,
Peuſſe recidivé ; mais je veux que mes-hui
Mon eſprit ſe gendarme à l'encontre de lui.
Vale.

Iſidore s'en va d'un côté, & Eutrope de l'autre.

HIPOLITE *à Iſméne.*

Conſolez-vous, vous pouvez tout prétendre ;
Demain dans la priſon vous reverrez Nicandre.

ISMENE.

Vous dites vrai, Madame, & ce qui m'eſt bien doux,
Vous le verrez auſſi ſans qu'il puiſſe être à vous !

IACINTE *à Iſméne.*

Adieu donc, Voyageuſe.

ISMENE.

Adieu, bonne ruſée,
Intrigante !

IACINTE.

Adieu donc, fille garçonniſée !

RAGOTIN *à Iacinte.*

Elle garçonniſée ? Inſtruis-moi de ton ſens.

IACINTE.

Elle l'eſt par dehors.

RAGOTIN.

Et tu l'es par dedans.

Hipolite & Iacinte s'en vont du côté d'Iſidore, & Iſméne & Ragotin du côté d'Eutrope.

Fin du premier Acte.

ACTE V.

La Scene paroît une Cour de Priſon.

SCENE PREMIERE.

Le ſecond NICANDRE, CRISPIN *en calçon & une boëte à quêter en main.*

Le ſecond NICANDRE.

A Voir de mon amour l'aventure bizarre,
On diroit que le ſort contre moi ſe déclare:
Moi, coucher en priſon! Moi, qui ſçai le moyen..

CRISPIN.

Moi, qui croi vous valoir, Monſieur, j'y couche bien!
Dites-moi; votre gîte, eſt-ce un gîte paſſable?

Le ſecond NICANDRE.

On n'a dans la priſon point de chambre agréable;

Mais l'endroit où je couche eſt pourtant aſſez beau.
C'eſt dans la chambre neuve.

CRISPIN.

Et moi, dans le berceau:
Le bon peſte de gîte! On diroit d'une cave;
D'une vieille muraille on ramaſſe la bave;
Et de foin tout pourri les petits brins épars
Sont ſans ceſſe trainés par Meſſieurs les Piquars.

Le ſecond NICANDRE.

Mais d'où vient que ſi tard ta perſonne eſt ſi nue?

CRISPIN.

On m'a pris mes habits pour ma bonne venuë;
Et tous mes compagnons, les filoux de céans,
(Qu'au filoutage près je trouve braves gens;
Car ils ſont ſi benins que de peur de rancune,
Ils ont pris mon bagage au défaut de pécune.)

Le ſecond NICANDRE.

Tes habits ſont mangés?

CRISPIN.

Oüi, Monſieur.

Le ſecond NICANDRE.

Eſt-ce ainſi....?

CRISPIN.

S'ils m'avoient pû manger, ils l'auroient fait auſſi:
Peſte! ces affamés ſont des vrais fripe-ſauſſes.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi, tu n'as ni pourpoint, ni caſaque, ni chauſſes ?

CRISPIN.

Nenni pas tout à fait ; j'en ai mangé ma part.
Mais ce qui me contente, ils ont l'ame aſſez franche.
Outre qu'ils m'ont promis que j'aurois ma revanche,
Ils ſouffrent bonnement que je rie avec eux ;
Et j'ai déja la boëte à quêter pour les gueux.
J'y ferai bien mon compte.

Le ſecond NICANDRE.

Et comment, ridicule ?

CRISPIN.

Et par le petit trou quand on ferre la mule.
Ah ! que j'aurai bientôt regagné mon habit.

Le ſecond NICANDRE.

On n'y met rien.

CRISPIN.

Ma foi ! l'on me l'a déja dit.
Mais ſi l'on y mettoit, c'étoit bien mon affaire.

Le ſecond NICANDRE.

Ce n'eſt certes qu'à moi que le ſort eſt contraire.
Mais ſortons de ce lieu ; je vais faire un écrit....

CRISPIN.

N'en ſortons point, Monſieur, que je n'aye un habit,
Je vous en prie.

Le second NICANDRE.

Ecoute ; en cas qu'on me demande,
Tu viendras me querir, & diras qu'on m'attende,
Ou du moins ſi tu veux tu pourras m'appeller.

Il ſort.

SCENE II.

CRISPIN *ſeul,*

IL a le Diable au corps de vouloir s'en aller.
Du fidéle Criſpin le bonheur l'importune.
Il mourroit de regret ſi je faiſois fortune ;
Et de ſortir d'ici le bourreau n'a deſſein,
Qu'à cauſe qu'à préſent il me voit dans le gain.
Mais l'on ouvre ; l'on entre, allons faire la quête.

SCENE III.

CRISPIN, ISMENE.

CRISPIN.

METTEZ vîte, Monſieur, de l'argent dans la boëte.

ISMENE

Une autre fois.

CRISPIN.

Mettez ; on n'a point de crédit.

ISMENE.

Mais l'ami.....

CRISPIN.

Mais l'ami, ..., j'ai besoin d'un habit, Mesieur,

ISMENE.

Ou je me trompe, ou je croi te connoître, Quel es-tu ?

CRISPIN,

Moi ! je suis tout ce que je puis être ; Receveur ; (il est vrai qu'à ne vous celer rien, La recette est petite, & ne va pas trop bien ; Mais faut-il de regret que je m'en aille pendre ?)

ISMENE,

Je t'ai vû dans Lyon souvent suivre Nicandre.

CRISPIN,

Si vous m'avez vû là, vous me voyez ici.

ISMENE.

Tu ne me connois pas ?

CRISPIN,

Il me semble que si,

A remettre vos traits j'ai pourtant de la peine ;
Ne vous nommez-vous pas, Monſieur, Madame
Iſméne ?

ISMENE.

Oüi, Criſpin ; c'eſt Iſméne. Et ton Maître, l'ingrat?
Le perfide?

CRISPIN.

Mon Maître ? Il eſt fort délicat.
J'ai peur dans la priſon qu'il n'amaſſe du rhume.

Iſméne met deux loüis dans la boëte de Criſpin, & Criſpin qui fait ſes efforts pour en faire tomber quelqu'un, voyant qu'il ne le peut, parle en lui-même ſi juſtement au ſens d'Iſméne, qu'elle croit qu'il répond à ſes demandes.

ISMENE.

Va, ſa flamme l'échauffe, & l'amour le conſume;
Mais voilà deux louis, reçois les de ma main ;
Et du traître Nicandre apprens-moi le deſſein.
N'a-t-il point de regret de ce qu'il m'a perduë ?
Ne veut-il pas me rendre une foi qui m'eſt duë ?
Agis. Par ton moyen ſi l'ingrat ſe réſout.....

CRISPIN *parlant des louis qu'il ne peut avoir,*

Je ſuis trop malheureux pour en venir à bout.

ISMENE.

Toi qui ſers cet ingrat, ne peux-tu faire en ſorte,
Criſpin.....

CRISPIN

CRISPIN *parlant des louis.*

Si je le puis, que le diable m'emporte !

ISMENE.

Tu ne le peux ? Le traître a donc bien du mépris !
D'un amour réciproque il dédaigne le prix ;
Croyant à son départ qu'il m'adoroit dans l'ame,
J'ai mis tous mes plaisirs à répondre à sa flamme ;
J'ai mis tous mes plaisirs au bonheur d'être unis ;
J'ai mis.....

CRISPIN *parlant des louis.*

Où diable aussi les avez-vous là mis ?

ISMENE.

Que veux-tu, je l'aimois ; il me sembloit sincere ;
A son volage cœur je croyois être chere ;
J'avois en sa faveur des sentimens si doux,
Crispin.....

CRISPIN *songeant à ce qu'Isméne dit.*

Plait-il ? Quoi ? Qu'est-ce ? & que me dites-vous ?
Vous voulez voir mon Maître, ayez soin de m'attendre.
Non, ne m'attendez pas ; je l'appelle. Nicandre !
Le premier NICANDRE, *à une fenêtre grillée.*
Qui m'appelle ?

CRISPIN.

C'est moi.

Le premier NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'eſt moi.

Le premier NICANDRE.

Qui toi ?

CRISPIN.

Moi.

Le premier NICANDRE.

Et qui donc eſt-ce là que je vois avec toi ?

CRISPIN.

C'eſt elle.

Le premier NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'eſt elle.

Le premier NICANDRE.

Et qui donc ? di.

CRISPIN.

C'eſt elle.

Le premier NICANDRE.

Qui que ce ſoit, n'importe ; il ſuffit qu'on m'appelle.
Je deſcens.

ISMENE *à Criſpin.*

Que dis-tu de la peine qu'il a ?
N'as-tu pas apperçû.... Mais l'ingrat le voilà.

SCENE IV.

ISMENE, *Le premier* NICANDRE, CRISPIN.

ISMENE.

HE bien, Nicandre ?

Le premier NICANDRE.

Hé bien, Madame ; êtes-vous laſſe.
De me jouer des tours de ſi mauvaiſe grace ?
Quels appas avez-vous qui puiſſent me charmer ?
Et par quel privilege ai-je dû vous aimer ?
Y ſuis-je obligé, moi ? Voulez-vous m'y contraindre ?

ISMENE.

Si tu n'as pû m'aimer, volage, as-tu dû feindre ?
Et ne falloit-il pas pour le bien de mes jours,
Ou ne m'aimer jamais, ou bien m'aimer toujours ?
Mais écoute, il eſt temps que tu m'ouvres ton ame ;
Je t'ai fait mettre ici, tu le ſçais ?.

Le premier NICANDRE.

Oüi, Madame ;
Et ſans perdre un moment en propos ſuperflus,
Sçachez.....

CRISPIN *à Nicandre.*

Depuis quand donc ne l'adorez-vous plus ;
Notre cher ?

Le premier NICANDRE.

Dis-tu moi ? J'ai plutôt de la haine.....

CRISPIN.

Que diable dites-vous, étourdi ? C'eſt Iſméne,
Que vous aimez tant.

Le premier NICANDRE.

Moi ? Je n'ai jamais penſé...;

CRISPIN.

C'eſt Iſméne, vous dis-je ; êtes-vous inſenſé ?
Elle qui dans Lyon arrêta votre courſe,....

ISMENE.

Moi, qui de ſon bonheur voulois être la ſource,
De publier ſa honte on m'épargne le ſoin.
Dans ſon propre valet je rencontre un témoin,
Et par un procedé qui ſent l'ame de boue,
Il fait un déſaveu qu'un valet déſavoue :
Pourſuis, Criſpin, pourſuis ; & d'un Maître
pareil....,.

Le premier NICANDRE.

Il a ſuivi, Madame, un ſi rare conſeil.
Vous l'aviez bien payé pour m'appeller ſon Maître ;
Mais par malheur pour vous je n'ai pû le connoître,

L'artifice étoit foible ; & je ſuis délicat, Madame.

CRISPIN.

Ah, juſtes Dieux ! le maudit renegat ! C'eſt donc quand il vous plaît, que vous êtes mon Maître ?

Le premier NICANDRE.

Jamais je ne le fus, & ne veux jamais l'être. J'aurois trop de regret ſi la moindre union.....

ISMENE.

Et qui donc te ſervoit quand tu vins à Lyon ? Mais tu n'y fus jamais, tu le vas faire accroire.

Le premier NICANDRE.

J'ai trop peu de foibleſſe, & trop bonne memoire. On m'a vû dans Lyon faire aſſez de ſéjour : Mais ce n'eſt qu'à Paris que j'ai pris de l'amour.

ISMENE.

Ah, méchant !

Le premier NICANDRE.

Moi, méchant ! c'eſt me faire injuſtice.

CRISPIN.

Renier un valet, C'eſt un beau petit vice ! Il appelle cela des chanſons.

ISMENE.

Reſous-toi ;

Vois qui tu veux aimer d'Hipolite ou de moi ;
Epargne à mon amour le regret de te nuire,
J'oublirai ton forfait si tu veux t'en dédire ;
Et pour mieux te contraindre à paroître surpris,
J'aurai plus de bonté que tu n'as de mépris.

Le premier NICANDRE.

Et moi qui suis sensible, & qui vois qu'on m'abuse,
J'aurai plus de mépris que vous n'aurez de ruse ;
De ce lâche coquin je fuirai l'entretien ;
Il me dira son maître, & je n'en croirai rien ;
Dédaignant les défauts, honorant le merite,
Je sçaurai vous haïr comme j'aime Hipolite ;
Et n'étoit votre sexe, eût-on dû m'en blamer,
Vous seriez en état de jamais ne m'aimer.
Sortez.

ISMENE.

Pardonne, ingrat, ma visite obligeante
Au reste agonisant d'une amitié mourante ;
Qui pour ton intérêt augmentant de moitié,
Arrachoit un avis à ma lâche pitié.
Tu ne m'écoutes pas, mais redoute mon pere ;
Adieu ; je vais moi-même irriter sa colere ;
Dans assez peu de temps nous serons en ce lieu.

Ismène sort.

SCENE V.

le premier NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus voilà juſtement comme il plaît au bon Dieu.
Vous venez là de faire un bon chien de menage.
Continuez, l'ami.

Le premier NICANDRE.

Tais-toi, traître, ou.....

CRISPIN.

j'enrage;
Et je ſouhaiterois que chacun ſouhaitât
Qu'au milieu de la gréve on vous décapitât.
Un tendron l'idolâtre; & Monſieur le neglige!
Une Iſméne l'adore, & Monſieur.....

Le premier NICANDRE.

Paix, te dis-je.
Ou bien ſi de ta voix rien n'arrête le cours,
Di le nom d'Hipolite, & m'en parle toujours:
Si tu veux que pour toi mon courroux ſe déſarme.
Detruis un nom haï, par un nom qui me charme;
Et pour l'un & pour l'autre agiſſant tour à tour,

En approuvant ma haine applaudis mon amour.
Là-dessus, cher ami, le Seigneur te console ;
Jusqu'au revoir.

Nicandre s'en va.

SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

ET toi, le bourreau te décole,
Fou des plus achevés, dont les sens abêtis
Pensent.... Mais des verroux j'entens le cliquetis ;
Quelqu'un entre.

SCENE VII.

CRISPIN, IACINTE.

CRISPIN *appercevant Iacinte.*

BON jour.

IACINTE.

Ah c'est toi !

CRISPIN.

Belle bête !

A voir ce que je porte on connoît que je quête ;
Tout quêteur que je sois, si tu fais un souhait,
Tu peux tendre ta boëte, & je donne mon fait :
J'ai deux louis ; je t'aime.

IACINTE.

Il n'est pas temps encore ;
Je viens voir....

CRISPIN.

Voi traitresse, un Crispin qui t'adore,
Et qui pour t'avoir vûe un peu plus qu'il ne faut,
N'est vêtu que de toile, & s'il brûle de chaud.

IACINTE.

Je viens dire.....

CRISPIN.

Di-moi ; femelle insecourable,
Si l'on peut long-temps vivre, & brûler comme un Diable ;
Et si tu n'agis pas d'une ingrate façon,
De me voir être braise, & que tu sois glaçon.

IACINTE.

Je viens faire.....

CRISPIN.

Toi faire ? Hé bien ; fille mauvaise,
Il ne tiendra qu'à toi de me faire bien aise ;
Ou du moins connoissant que tu m'aimes si peu,

Souffre glace pour glace, ou me rens feu pour feu.

IACINTE.

Je viens pour.....

CRISPIN.

Tu viens pour ? Ce n'eſt pas aſſez dire;
Viens-tu pour m'obliger, ou viens-tu pour me nuire ?
Et puiſqu'aſſurement dans ce lieu tu viens pour,
Di-moi ſi c'eſt pour haine, ou ſi c'eſt pour amour.

IACINTE.

C'eſt pour amour. Ton Maître en a-t-il l'ame atteinte ?

CRISPIN.

Le Maître aime Hipolite, & le Valet Iacinte.

IACINTE.

Tu te railles, peut-être, & te moques de nous;
Car Iſméne.....

CRISPIN.

La Dône a ma foi du deſſous.
Elle vient de ſortir qui déteſte Nicandre:
De lui-même à lui-même elle a dit pis que pendre;
Il avoit le deſſein de lui rompre le cou.

IACINTE.

Aime-t-il Hipolite ?

CRISPIN.

Il en eſt parbleu fou !

Quand on parle d'Iſméne, on le choque, on l'irrite;
On le touche, on le charme en parlant d'Hipolite;
Et ce nom par lui-même eſt ſi fort répété.....

IACINTE.

Attens, mon cher Criſpin, tu ſeras contenté.
Voyons dans la geole, Hipolite y doit être;
Elle m'a fait entrer pour preſſentir ton Maître;
Et puiſqu'enfin Nicandre à l'aimer ſe réſout,
Diſons-lui qu'elle vienne & l'informe de tout.
Hipolite ! Hipolite !

SCENE VIII.

HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

IACINTE.

ALLONS donc, pareſſeuſe;
Nicandre eſt amoureux comme vous amoureuſe;
Et Criſpin que voilà qui ſoupire pour moi,
M'en répond corps pour corps, & m'en jure ſa foi.
C'eſt vous ſeule qu'il aime, & qu'il trouve d'aimable.

HIPOLITE.

En eſt-il bien certain ?

CRISPIN.

Oüi, je me donne au Diable !

HIPOLITE.

Mais Iſméne l'adore ; elle veut recouvrer.....

CRISPIN.

En ma propre préſence il la vient de ſevrer.
Mais voyez, on diroit que le Ciel nous l'envoye.

IACINTE.

Si tu penſes.....

CRISPIN.

Iacinte, il va mourir de joye ;
Je le ſçai de ſcience, & je t'en donne avis ;
Jamais nul amoureux n'eut les ſens ſi ravis ;
Et tu vas voir.

SCENE IX.

Le ſecond NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

Le ſecond NICANDRE.

MA lettre à la fin eſt écrite ;
Mais que vois-je ? ô bons Dieux ! n'eſt-ce pas Hipolite ?

CRISPIN.

Hipolite elle-même ; avancez, mal émû.

à Iacinte.

Que diſois-je ? De joye il eſt ſi prévenu,
Qu'il a changé de notte au moment qu'il l'a vuë.

Le ſecond NICANDRE.

Madame à votre aſpect je me ſens l'ame émuë.....

CRISPIN *à Iacinte.*

L'ame émûë ! Entens-tu ? Sans amour l'auroit-on ?
Que t'en ſemble ?

IACINTE.

Il le dit d'un aſſez vilain ton.

HIPOLITE.

Si d'un cœur qui vous aime on vous fait une offrande.

Je veux dans une fille une vertu plus grande ;
Et quand d'autres que vous ne me charmeroient pas,
Votre extrême foibleſſe avilit vos appas.
A ne pas vous connoître & voir votre viſage ;
J'aurois pû vous aimer, ſi j'euſſe été volage ;
Mais fuſſai-je volage, à vous connoître mieux,
Vous ſeriez la derniere à ſurprendre mes yeux.
Je vous fais par pitié d'équitables reproches.

IACINTE.

Criſpin !

CRISPIN.

Je ſuis penaud comme un fondeur de cloches.

IACINTE.

Tu diſois.....

CRISPIN.

Je diſois ; mais je ne dis plus rien.

IACINTE.

Quoi, le traître !.....

CRISPIN.

Il eſt fou : ne le vois-tu pas bien ;
Il fait bon ſe fier à de ſemblables drilles !

IACINTE.

Eſt-ce comme cela que l'on traite des filles ?
Le perfide !.....

CRISPIN.

Il eſt fou ; je te l'ai déja dit....

HIPOLITE.

Ton brutal procedé rend mon cœur interdit.....

Le ſecond NICANDRE.

Et le vôtre me choque, & le vôtre m'étonne ;
Je ſuis honteux pour vous de ce qu'on m'empriſonne.
Je ne ſuis dans ce lieu que par votre moyen,
Mais auſſi.....

HIPOLITE.

Quoi ! mais ?

Le ſecond NICANDRE.

Mais.....

CRISPIN.

Mais vous ne valez rien.

Le ſecond NICANDRE.

J'ai, de la quereller un ſujet raiſonnable ;
Tu ſçais.....

CRISPIN.

Que les menteurs ſont les enfans du Diable ;
Et pour cette raiſon je vous fais à ſçavoir
Que Monſieur votre pere eſt un pere fort noir ;
C'eſt Iſméne en ce lieu qui vous a fait conduire,
Menteur,

HIPOLITE.

Point, c'eſt moi-même & je cherche à lui nuire;
Loin de le déguiſer, j'en demeure d'accord.

IACINTE.

Un habile ſauteur, pour le craindre ſi fort!
Ma foi!

HIPOLITE.

Je t'ai fait prendre & non pas ton Iſméne,
Perfide.

Le ſecond NICANDRE.

Elle eſt trop bonne, & vous êtes trop vaine;
Mon ſort eſt déplorable, & mon ſort ſeroit doux,
Si c'étoit mon Iſméne auſſi bien que c'eſt vous,
Mechante.

IACINTE *à Criſpin.*

Qu'il eſt traître! & qu'il a de malice!

CRISPIN.

Feu Judas, près de lui, n'eut été qu'un novice;
S'ils ſe fuſſent connus, celui-ci l'eut forcé
A venir de ſa bouche écouter l'A, B, C.
Il a fait tout ſon cours à l'Ecole traîtreſſe.
D'autres nomment trahir ce qu'il appelle adreſſe;
Et ſi de ce qu'il ſçait je ſçavois les trois quarts,
Au plus tard dans trois jours je ſerois Maître-ès-Arts.
Il eſt ſçavant.

HIPOLITE.

Di-moi ce que tu veux réſoudre ;
Apprens-moi.....

Le ſecond NICANDRE.

Dans vos mains je pourrois voir la foudre,
En redouter la chûte, en ſentir les éclats,
Et la peur de périr ne m'ébranleroit pas :
J'aime Iſméne, je l'aime, & non pas Hipolite ;
J'aime Iſméne.....

HIPOLITE.

C'eſt trop ; ton audace m'irrite,
Traître. Tu ſçais, Iacinte, où mon pere m'attend.

IACINTE.

Oüi je le ſçai, Madame, & je vais à l'inſtant....
Il prévient mon voyage, & le voilà qu'il entre.
Voyez.

SCENE X.

ISIDORE, HIPOLITE, CRISPIN, *Le ſecond* NICANDRE, IACINTE.

ISIDORE *entrant.*

DEs forfaicteurs c'eſt donc ici le centre ?
Nicandre.....

HIPOLITE.

De l'ingrat le mépris eſt trop grand.
A toute ma tendreſſe il eſt indifférent.
De ſon perfide cœur la fierté me ravale ;
Et vous devez..... mais Dieux ! j'apperçois ma Rivale ;
Elle vient.

SCENE XI.

ISMENE, EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN, IACINTE, RAGOTIN.

ISMENE.

INfidele, il eſt temps de parler.

HIPOLITE.

Volage, il n'eſt plus temps de rien diſſimuler.

CRISPIN.

S'il s'en peût démêler, il n'eſt pas mal-habile.

Le ſecond NICANDRE *à Eutrope.*

Monſieur.....

ISMENE.

Tu cherches, traître, une ruſe inutile ;
Tu n'abuſeras plus ni mon pere ni moi.

Le ſecond NICANDRE.

Votre pere, Madame ! Eſt-ce vous que je voi ?
Eſt-ce Iſméne ?

CRISPIN.

Nenni ; c'eſt une autre. Ah, le traître !

Le ſecond NICANDRE.

Eſt-ce Iſméne ?

ISMENE.

Tu feins de ne pas me connoître,
Lâche !

CRISPIN.

C'eſt un fin Merle : il ſçait bien d'autres tours.

HIPOLITE *à Iſidore.*

Parlez ; ſouffrirez-vous qu'il lui parle toujours ?

ISIDORE

Sois mon *Gener*, Immond ; ou deſcens au ſépulcre,
Tu vois bien que ma fille eſt paſſablement pulcre ;
Sois mon *Gener* ; ſinon.....

EUTROPE.

Mais ma fille a ſa foi,

ISMENE.

L'ai-je pas, volage ?

Le ſecond NICANDRE.

Oüi.

HIPOLITE.

L'ai-je pas aüſſi, moi ?

Le ſecond NICANDRE.

Non.

HIPOLITE.

Non, traître ! Oſes-tu.....

ISMENE.

Je ſçai qu'elle te touche ;
Je le ſçai.

Le ſecond NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Moi.

Le ſecond NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Je le ſçai de ta *bouche* ;
Effronté !

Le ſecond NICANDRE.

Vous, Madame ? ô grands Dieux ! qu'eſt-ce ci !..

IACINTE.

Je le ſçai auſſi, moi.

RAGOTIN.

Moi, je le ſçai auſſi.

CRISPIN.

Si pas un de ceux-là ne vous ſemble croyable,
Je le ſçai auſſi, moi, témoin irreprochable;
Je le ſçai.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi, Criſpin! quoi j'aurois conſenti!....;

CRISPIN.

C'eſt dire en mots couverts, tout le monde a menti,

Le ſecond NICANDRE.

Tu n'as point de raiſon, car tu dois faire entendre...

CRISPIN.

J'aurai tort ſi ce lieu loge plus d'un Nicandre;
Voyons.

Le ſecond NICANDRE.

Mais.....

CRISPIN.

Mais voyons. Ho, Nicandre! j'ai tort!
Comme il répond. Nicandre! eſt-ce pas aſſez fort?
Ho, Nicandre! écoutez catereuſe cervelle;
J'ai tort.

SCENE DERNIERE.

Le premier NICANDRE, *le* 2 NICANDRE, EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE, ISMENE, IACINTE, CRISPIN, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

QUi donc encor eſt-ce là qui m'appelle ?

CRISPIN.

Qui, Diable, eſt celui-ci qui s'en vient droit à nous ?

Le ſecond NICANDRE.

Que vois-je ?

Le premier NICANDRE.

Qu'apperçois-je ?

Le ſecond NICANDRE.

Eſt-ce vous ?

Le premier NICANDRE.

Eſt-ce vous ?

Le ſecond NICANDRE.

Quoi ! mon frere eſt ici !

Le premier NICANDRE.

Quoi ! je vous vois paroître !

CRISPIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, qui des deux eſt mon Maître ?

ISMENE.

Dites-moi qui des deux m'a fait don de ſa foi ?

HIPOLITE.

Dites-moi qui des deux s'eſt pû donner à moi ?
Eſt-vous ? Eſt-ce vous ? Rendez-m'en plus inſtruite ;
Qui des deux ? . . . .

Le premier NICANDRE.

C'eſt moi-même, ô ma chere Hipolite ;
C'eſt moi qui dans l'eſpoir de me voir votre époux,

Le ſecond NICANDRE *à Iſméne.*

Hé bien ! ſuis-je, Madame, infidéle pour vous ?
Rendez-moi votre amour ; reprenez votre haine.

ISMENE.

Mais lorſqu'on vous a pris dans le Cours de la Reine. . . . .

Le premier NICANDRE.

Lui, Madame ? C'eſt moi qu'on a pris dans ce lieu.

IACINTE.

Tout va le mieux du monde, ou je me donne à *Dieu* ;
Car aucun contre aucun n'aura ſujet de plainte.

CRISPIN.

Puiſqu'Iſméne eſt aimée, Hipolite, & Iacinte,
Sans nous embarraſſer d'aucune autre raiſon,
Prenons chacun la nôtre, & ſortons de priſon.
Que dis-tu de l'avis? Di-moi donc, ma petite?

Le ſecond NICANDRE.

Pour moi, j'adore Iſméne.

Le premier NICANDRE.

Et j'adore Hipolite.

Le ſecond NICANDRE.

Pourrons-nous être à vous, & ſouffrirez-vous bien?....

ISMENE.

Demandez à mon pere.

HIPOLITE.

Et demandez au mien.

EUTROPE.

Puiſqu'il eſt ſi ſincere, il a droit de prétendre
Et le nom de mon fils, & le nom de mon gendre;
Et ſi touchant ſa fille Iſidore m'en croit,
Envers l'autre Nicandre il fera ce qu'il doit.

ISIDORE.

Que Nicandre la ſponde, & foi de Philoſophe,
Je ſerai benevole envers ſa cataſtrophe;
C'eſt le cœur qui le dit, & s'il eſt trop obſcur,

Et

Ex abundantia cordis os loquitur.

Le premier NICANDRE.

Quelles graces vous rendre ! Une gloire parfaite.....

CRISPIN.

Tournez-moi les talons, votre besogne est faite, Monsieur. Toi, que dis-tu ?

IACINTE.

Moi ? ce que tu voudras.

CRISPIN.

Je t'aime bien, & toi ?

IACINTE.

Moi ? je ne te hais pas.

CRISPIN.

Je me veux marier aussi-bien que mon Maître. Et toi, di ?

IACINTE.

Dis-tu moi ? Je voudrois déja l'être.

CRISPIN.

Je te veux, me veux-tu ? Concluons tout ici.

IACINTE.

Ma foi ! si tu me veux, je te veux bien aussi.

CRISPIN.

Tocque-là.

IACINTE.

Tiens.

CRISPIN *aux deux Nicandres.*

Et vous avant votre sortie,
Allez dans une chambre y conter votre vie ;
Et faites qu'en tous lieux on vous loüe en ce point
Qu'on vous a cru MENTEURS, & vous ne MENTIEZ POINT.

LE PORTRAIT DU PEINTRE, OU LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

COMÉDIE.

AU LECTEUR.

JE ne me ſerois jamais aviſé, mon cher Lecteur, de vouloir t'ennuyer par une eſpece de Préface ; ſi je n'étois obligé d'en faire le ſacrifice à la gloire outragée des plus honnêtes gens du Royaume. Si l'on s'étoit contenté de me ravir l'avantage d'avoir attaqué Moliére, & de l'avoir réduit à la honteuſe néceſſité de recourir aux invectives, pour repouſſer la Satyre qui a mis en plein jour les défauts du plus conſiderable de ſes Ouvrages ; j'euſſe laiſſé la liberté du doute à tous ceux à qui l'on a voulu perſuader que je n'étois pas même l'Auteur d'un ouvrage ſi

médiocre : mais il n'eſt pas juſte que je me laiſſe dépoüiller d'un bien qui ne peut enrichir perſonne ; & je ſuis contraint de défendre tout le Parnaſſe contre l'injurieuſe charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands Hommes n'ont point d'occupations ſi frivoles : ils ne travaillent que lorſqu'il y a de la gloire à acquérir : & c'eſt dire aſſez clairement que Moliére n'a rien à craindre d'eux. Pour moi, je ſuis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma Piece digne de ceux qui ſont accuſés d'y avoir mis la main, c'eſt demeurer d'accord de ſon mérite ; & toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Moliére appelle IMPROMPTU, ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. Je pourrois repouſſer ſes injures par d'autres injures plus piquantes, ſi j'en avois auſſi bien la volonté que j'en ai le droit ; mais

je n'y ſuis pas accoutumé comme lui : Et puis, cette ſorte de vengeance eſt ſi indigne d'un honnête homme, que la ſienne n'a pas eu lieu de me ſurprendre.

PERSONNAGES.

DAMIS, Baron, Amant d'Amarante.
AMARANTE, Maitreſſe de Damis.
CLITIE, Couſine d'Amarante.
LE COMTE,
LE CHEVALIER DORANTE, } Courtiſans ridicules.
LA MARQUISE ORIANE, Précieuſe.
LIZIDOR, Poëte.
PETIT-JEAN, Page d'Amarante.
LA RAMÉE Laquais du Comte.

La Scene eſt à Paris dans une Salle du Logis d'Amarante.

LE PORTRAIT DU PEINTRE, OU LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITIE, DAMIS.

CLITIE.

MA Couſine s'habille ; & je viens vous apprendre
Qu'elle a bien du regret de vous tant faire attendre :
Car de votre préſence elle aura du plaiſir ;
Pour venir vous le dire elle a ſçû me choiſir.

Votre retour la charme, & ſa joye eſt extrême.

DAMIS.

La charmante Clitie eſt toujours elle-même ;
Toujours l'ame ſenſible, & le cœur obligeant.
Il ne ſort de ſa bouche aucun mot affligeant.
Plût au Ciel qu'en revanche une fille ſi belle
En ſemblable rencontre eût beſoin de mon zéle !
Il n'eſt ſoins ni devoirs que ne dût éprouver....

CLITIE.

Patience ; il n'eſt rien qui ne puiſſe arriver.
Je me ſens dans un âge à ne plus guere attendre.
Vous avez un couſin dont le cœur paroît tendre ;
Et s'il étoit d'humeur à languir ſous ma loi,
Ce que je fais pour vous, vous le feriez pour moi.
Quand ma couſine auſſi daigne oüir ma harangue,
A lui parler de vous je prépare ma langue ;
De mon zéle aſſidu ſon eſprit eſt confus ;
Euſſiez-vous des défauts, j'en ferois des vertus.
Je la charme par là ; (car je ſçai par moi-même
Qu'on oblige une fille en loüant ce qu'elle aime ;
Et que lorſqu'un amant s'eſt rangé ſous nos loix,
Qui nous vante ſa grace applaudit notre choix.)
J'ai cent fois d'Amarante affermi la tendreſſe ;
Et du tendre Damis ſi j'étois la Maîtreſſe,
Peut-être que.....

DAMIS.

Peut-être en amour n'eſt pas bon.
Vous m'aimeriez peut-être, & peut-être que non.
Quand d'un cœur une fois l'amour s'eſt rendu maître,
Il ne veut rien devoir au ſecours d'un peut-être ;
Et quand d'une Maitreſſe on ſouhaite la main,
Un bonheur dont on doute, eſt un malheur certain.
De ma cher Amarante un ſemblable peut-être....

CLITIE.

Amarante vous aime, & j'ai ſçû le connoître.
A pouvoir de ſa bouche arracher cet aveu,
Vous n'aurez point de peine, ou vous en aurez peu ;
Adieu mon cher ; ſouffrez qu'un moment je vous laiſſe.
Je viendrai vous rejoindre avec votre Maitreſſe.
A certaine Marquiſe elle donne à dîner,
Et touchant ce repas j'ai quelque ordre à donner :
Entre amis tout s'excuſe ; & chacun s'accommode...

DAMIS.

Je m'en vais ; je vois bien que je ſuis incommode ;
Sur le ſoir Amarante aura plus de loiſir.....

CLITIE.

Vous n'auriez qu'à nous faire un pareil déplaiſir !
Ma charmante ſurpriſe en ſeroit ſi ſurpriſe.....

DAMIS.

Mais paroître en desordre auprès d'une Marquise ;
M'exposer de la sorte à des yeux délicats !

CLITIE.

Si Damis l'apprehende, il ne la connoît pas.
Vous ne vîtes jamais Dame plus incommode.
Jusqu'au ton de la voix elle observe la mode ;
A la nature même elle impose des loix ;
En user autrement c'est sentir le Bourgeois.
Jamais ce qui vous plait n'a l'honneur de lui plaire ;
Ce qu'on croit naturel lui paroît trop vulgaire :
Et c'est à cette belle une espece d'affront
Que de boire & manger comme les autres font.
Aussi quoiqu'elle fasse à toute heure on la joüe ;
Mais alors qu'on la raille, elle croit qu'on la loüe :
Elle tourne à son gré tous les mots qu'on lui dit ;
l'on rit de la voir, c'est que l'on l'applaudit ;
Quand on la contrefait, elle croit qu'on l'imite ;
Elle affecte des mots qu'elle seule debite ;
Et comme si son ame agissoit par ressorts,
Son esprit se démonte aussi bien que son corps.
Sur tout ce qui la choque on sçait bien qu'elle glose ;
Mais lui plaire & déplaire est une même chose.

Vos ſoupirs à ſes yeux ne ſont pas adreſſez ;
Amarante vous aime ; & cela c'eſt aſſez.
Juſqu'au revoir.

DAMIS.

Ma joye eſt enfin apparente. . . . .

SCENE II.

LE COMTE, DAMIS.

LE COMTE *en entrant.*

HO ! quelqu'un ! fait-il jour chez la belle Amarante ?
Ah, Ah ! C'eſt toi, Baron : ne fais pas le ſurpris.
Et depuis quand, mon cher, es-tu donc à Paris ?
Parbleu, de ton voyage, il faut dire la cauſe :
Entrons.

DAMIS.

Tu peux entrer ; mais pour moi, je ne l'oſe.
On habille Amarante, & je viens de ſçavoir
Que dans quelques momens j'aurai l'heur de la voir ;
Par reſpect l'un & l'autre attendons qu'elle ſorte.
Mais peut-on me connoître à me voir de la ſorte ?

LE COMTE.

Parbleu, Baron, tout autre y ſeroit attrapé ;

Te voilà, Dieu me damne, assez bien équipé !
Testebleu ! des colets de dentelle de Flandre ?
Justice.

DAMIS.

Quoi !.....

LE COMTE.

Parbleu, je ne veux pas t'entendre;
Justice, Baron.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais, Justice.

DAMIS.

Di-moi....;

LE COMTE.

Si tu m'en crois, mon cher, ne vas pas chez le Roi;
Tu n'entrerois jamais dans la Salle des Gardes,
Qu'il ne plût sur ton nez plus de mille nazardes.

DAMIS.

Quoi ! les Gardes.....

LE COMTE.

Baron, moi qui te parle, moi,
Je te dis en ami, si tu vas chez le Roi,
Que tu n'entreras pas sans un Point de Venise....

DAMIS.

Et s'il arrivoit donc que par une ſurpriſe.....

LE COMTE.

Quelque ſot ! Sur mon ame, on ne me ſurprend point.
J'ai parbleu dépenſé dix mille écus en Point.
Mais le bon de cela, Baron, quand je m'ajuſte,
Pour me tirer du pair, je calcule ſi juſte
Que, parbleu, notre ami, chez les gens comme toi
Quand la mode commence, elle eſt vieille pour moi.
Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre !

DAMIS.

N'ai-je que ce défaut que tu puiſſes reprendre ?
De ces riches colets ſi tel eſt le pouvoir,
Auſſi bien comme toi j'ai moyen d'en avoir :
Mais di-moi dans Paris n'a-t-on pas la franchiſe ?
Ce qui fait l'honnête homme eſt-ce un Point de Veniſe ?
C'eſt un foible avantage à ces gens du bel air,
Qu'emprunter du ſecours pour ſe tirer du pair :
Quand d'un ſang aſſez bon nous avons l'heur de naître,
Notre éclat naturel nous doit faire paroître ;

C'eſt mon ſentiment, Comte ; & tu dois m'avoüer.....

LE COMTE.

Dieu me damne, Baron, tu te feras joüer.
Prens garde à toi.

DAMIS.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Pourquoi ?

DAMIS.

Daignes me dire....

LE COMTE.

Par ma foi, cher Baron, ton pourquoi me fait rire ;
Il eſt bon.

DAMIS.

Mais pourquoi.....

LE COMTE.

Continuë.

DAMIS.

Apprens-*moi*....

LE COMTE.

On te jouera, te dis-je. Hé demande pourquoi ?
Je t'en prie. Allons donc : Soûtiens ton caractere.

DAMIS.

Ou ſois plus raiſonnable, ou bien ſonge à te taire.

LE COMTE.

On te jouera.

DAMIS.

Di donc quel ſujet on aura.....

LE COMTE.

On te jouera, morbleu, parce qu'on te jouera.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais prens garde à toi; car nous avons un homme
Qui fait mieux des portraits que les Peintres de Rome;
Il vous dépeint, morbleu! mais je dis traits pour traits:
Il eſt vrai, quelques ſots ne s'en doutent jamais:
Quoi que des ſpectateurs tous les traits y paroiſſent,
Plus ils ſont reſſemblans, moins ils les reconnoiſſent:
Ce qu'on a fait pour eux, leur paroît pour autrui.
Et tel y rit ſouvent de voir rire de lui.

DAMIS.

A ce compte, ce Peintre en badins vous erige!
Mais ſe voit-on joüer, ſans que l'on ſe corrige?
En eſt-il d'aſſez ſots pour ne pas s'abſtenir?...

LE COMTE.

S'il eſt des ſots ? ma foi, tu m'en fait ſouvenir
De ſots ; pour t'en montrer, & de plus d'une eſpéce,
Si tu veux dès tantôt nous irons voir ſa Piéce.
Mais il faut, notre cher, me promettre ce point,
Si tu vas autre part, que tu ne riras point.

DAMIS.

Pourquoi cela ?

LE COMTE.

Pourquoi ! Je ne puis te le dire.
On m'a dit ſeulement que c'eſt là qu'on va rire ;
Et j'ai fait, teſtebleu, des ſermens qui tiendront
De ne rire jamais qu'où les autres riront.

DAMIS.

Moi qui hais ta maniere, & qui ſuis équitable ;
Je ris quand j'ai de rire un ſujet raiſonnable ;
Et je tiens que tout homme, à moins d'être brutal,
Doit rire de la choſe, & non pas du ſignal ;
Car tu ris de voir rire, & ma foi je parie.....

LE COMTE.

Et de quoi donc, Baron, prétens-tu que je tie ?

DAMIS.

De quelque endroit riſible où paroiſſe l'eſprit.

LE COMTE.

Parbleu ! l'endroit risible est l'endroit où l'on rit.
Je le soutiens.

DAMIS.

Soutiens, je suis prêt d'y souscrire.
Mais rit-on de l'endroit, quand on rit d'y voir rire?
Pour juger d'un ouvrage il faut lire.....

LE COMTE.

En effet?
Et voit-on en lisant les grimaces qu'on fait?

DAMIS.

Cette Piéce.....

LE COMTE.

Ma foi, j'en ai fait deux lectures;
Mais je n'y puis trouver ces plaisantes postures,
Eh, parlez, dépêchez, vîte, promptement, tôt.
On appelle cela réciter comme il faut.
Verra-t-on en lisant, fut-on grand Philosophe,
Ce que veut dire un *Ouf* qui fait la catastrophe?
Baron, *Ouf*! Que dis-tu de cet *Ouf* placé-là?
Par ma foi, cher Baron, il faut voir tout cela.
Viens-y tantôt, mon fils, tu verras si j'impose.
Mais venons au voyage, & m'en apprens la cause;
On habille Amarante, & tu peux en deux mots...

DAMIS.

Sa divine beauté m'a ravi le repos.
De l'oſer déclarer la douceur m'eſt permiſe ;
Chacun ſçait qu'à Damis Amarante eſt promiſe.
Et depuis mon départ juſques à mon retour,
Mille écrits de ſa main ont flatté mon amour.
La voici.

SCENE III.

AMARANTE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

AMARANTE *à un Page.*

DEMEUREZ pour nous donner des ſiéges.

LE COMTE.

Notre ami le Baron eſt tombé dans vos piéges ?
Comment Diable ! il vous aime, & vous n'en diſiez rien.
Finette !

AMARANTE.

Je croyois que vous le ſçaviez bien.
Damis m'aime, je l'aime ; en eſt-ce aſſez ?

CLITIE.

Cousine,
Il n'appartient qu'à lui d'aimer à la sourdine ;
La Marquise Oriane a des appas si doux.....

LE COMTE.

A propos d'Oriane ; elle dîne chez vous ;
J'y dîne aussi ma chere, & je suis de la bande ;
Sans façon.

AMARANTE.

Trop d'honneur.

SCENE IV.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, CLITIE.

PETIT-JEAN.

MADAME, on vous demande.

AMARANTE.

Nous voulons être seuls, retourne sur tes pas ;
Si c'est quelque fâcheux, dis que je n'y suis pas.

ORIANE.

Le voit-on, Madame ?

PETIT-JEAN.

Oüi ; mais je crains qu'elle crie,
Si vous êtes fâcheuse elle sera sortie.

ORIANE.

Di que c'est Oriane.

PETIT-JEAN.

Attendez donc un peu.
Voilà qui c'est, Madame ; entrera-t-elle ?

AMARANTE.

O Dieu !
C'est Madame !

ORIANE.

Servante à ma toute adorable.

AMARANTE.

Holà ! qu'on se dépêche, & qu'on couvre la table ;
Puisque voilà Madame, il est temps de servir.

Chacun se sied.

ORIANE.

Quel est ce Gentilhomme ? Il est fait à ravir !

AMARANTE.

C'est le Baron Damis.

ORIANE.

A qui vous devez être,
Madame ?

AMARANTE.

Oüi, Madame.

ORIANE.

Ah! je veux le connoître.

DAMIS.

N'eût été que j'ai craint de vous être ſuſpect,
J'euſſe précipité l'offre de mon reſpect;
Madame, & déſormais je prétens que mon zéle...

ORIANE.

Certes, ſa mignature eſt parfaitement belle.

CLITIE.

Mignature! mon Dieu, que ce mot eſt bien dit!
Et qu'il faut pour le dire avoir bien de l'eſprit!
Je ſuis au déſeſpoir de ne pas le comprendre.

LE COMTE.

Elle n'apperçoit pas ta dentelle de Flandre,
Baron.

ORIANE.

O mon Dieu, ſi? Chez le monde choiſi,
Des beautés à la mode il faut être ſaiſi.
La plus claire dentelle eſt la plus en uſage;
Et le Point de Veniſe aſſaiſonne un viſage.

CLITIE.

Couſine, que Madame a de jolis détours;
Et que cet aſſaiſonne aſſaiſonne un diſcours!

En effet, si votre ame est une mal apprise;
Comment? faire l'amour, sans un Point de Venise!

DAMIS.

Pour être en galant homme il faut donc de ce Point?

LE COMTE.

Je l'ai dit; Dieu me damne, & ne m'en dédis point,
Il en faut pour paroître; & de plus notre Singe
Fait un nouveau tableau qui sera tout de linge,
Je ne t'en avertis que de peur d'accidens;
S'il te voit, sur mon ame, il te mettra dedans,
Rien n'échape à sa plume; & dedans sa critique,
Il n'est point de gros dos que sa langue ne pique:
A joüer tout le monde il a tant de penchant...,

ORIANE.

Hai, hai, hai!

AMARANTE.

Qu'avez-vous?

ORIANE.

Que vous êtes méchant,
Monsieur le Comte!

LE COMTE.

Moi?

ORIANE.

Je n'en puis plus, vous dis-je.

AMARANTE.

AMARANTE.

Ho, quelqu'un !

ORIANE.

Ne bougez.

AMARANTE.

J'ai peur qu'on vous néglige;
Un ſi prompt accident vous peut être fatal.

ORIANE.

Il m'a fait ſouvenir que je me porte mal.
Hyer dans une viſite il ſe trouva des Dames
Qu'Alcidon régala de l'Ecole des Femmes;
Et qui d'intelligence avecque mon deſtin
Ne voulurent jamais en entendre la fin:
Comme ſi pour me perdre elles euſſent fait pacte,
On fit ceſſer la Piéce après le ſecond Acte;
Et je ne remarquai des riſibles endroits,
Que celui de la ſoupe où l'on trempe les doigts.
Dans un chagrin mortel ce caprice me plonge.

CLITIE.

Voyez, comme les maux viennent ſans qu'on y ſonge.

LE COMTE.

Dans mon ame j'enrage.

AMARANTE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Tout exprès
La Marquise y couroit pour voir le *Le* d'Agnès.

ORIANE.

Je l'ai vû ; que je l'aime, & que j'en suis contente!
Ce *Le* c'est une chose horriblement touchante,
Il m'a pris *Le*. . . . ce *Le* fait qu'on ouvre les yeux.

LE COMTE.

Oüi, ce *Le*, Dieu me damne, est un *Le* merveilleux :
Quand je vis que l'Actrice y faisoit une pose,
Je crus que l'innocente alloit dire autre chose.
Et le ruban, ma foi, je ne l'attendois pas.

ORIANE.

Et ce *Le*, pour Madame eut-il beaucoup d'appas ?

AMARANTE.

J'en dirois mon avis ne pouvant m'en défendre ;
Mais qui s'en ressouvient prit plaisir à l'entendre ;
Et moi, de qui l'esprit s'en est peu soucié,
A peine l'eûs-je appris que je l'eûs oublié.

ORIANE.

A le revoir pour moi je serois toute prête ;
Ce *Le* toute la nuit m'a tenu dans la tête,
Ma chere : aussi ce *Le* charme tous les Galands.

LE COMTE.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans.
La beauté de ce *Le* n'eut jamais de seconde.

CLITIE.

Il est vrai que ce *Le* contente bien du monde ;
C'est un *Le* fait exprès pour les gens délicats.

AMARANTE.

Elle est maligne, au moins ; ne vous y fiez pas.
Car je sçai que ce *Le* lui paroît détestable.

CLITIE.

Il est vrai, ma cousine, il me semble effroyable ;
Mais ce *Le* par Madame est si bien appuyé,
Que je meurs de regret qu'il nous ait ennuyé.
Le parti qu'elle prend est celui que j'embrasse ;
Tout ce que dit Madame est de si bonne grace,
Que je veux la prier de ne pas s'irriter
Si je fais mes efforts pour la bien imiter.
Sa galante façon s'insinuë en mon ame.

ORIANE.

O Madame !

CLITIE.

O Madame !

ORIANE.

O Madame !

CLITIE.

O Madame !

ORIANE.

Quoi ! me railler chez vous, Madame ! Ah ! je vois bien.....

CLITIE.

Vous le dites, Madame, & vous n'en croyez rien.

ORIANE.

Assurément Madame.....

CLITIE.

Assurément.....

LE COMTE.

Marquise,

Sçavez-vous quelles gens le Matois satyrise ?
Des Marquis.

DAMIS

Des Marquis ! Il aspire si haut.....

LE COMTE.

Je t'en vais montrer trois chapitrés comme *il faut*;
J'ai la clef de sa Piéce.

AMARANTE.

Imprimée.

LE COMTE.

Imprimée.

Ho ! mes Laquais ; Picard, Bearnois, la Ramée.

Un Laquais vient, & le Comte lui dit.

Sous la tapiſſerie, audeſſous du miroir,
Tu verras cette clef, je l'y mis hier au ſoir.

A Damis.

Je croyois, palſembleu ! mériter ta croyance,
Baron.

DAMIS.

Quand une choſe a ſi peu d'apparence....

LE COMTE *à ſon Laquais.*

Vas querir cette clef, & me l'apporte ici.

Le Laquais ſort.

A Damis.

Incredule Baron tu ſeras éclairci.
Mais.....

AMARANTE.

Mais quoi ? Du critique on connoît la coutume.

A ma Muſe peut-être il donne un coup de plume ;
Avoüez ; vous riez ; je le verrai bientôt.

LE COMTE.

Et femme qui compoſe en ſçait plus qu'il ne faut.
C'eſt vous.

AMARANTE.

C'eſt moi ?

LE COMTE.

C'eſt vous.

AMARANTE.

Ce n'eſt pas qu'il m'importe;
Mais l'Auteur eſt hardi d'en uſer de la ſorte.
Il me doit du reſpect, il a dû le ſçavoir.

SCENE V.

PETIT-JEAN, AMARANTE, ORIANE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

PETIT-JEAN.

UN Monſieur eſt là bas qui demande à vous voir, Madame.

AMARANTE.

Quel eſt-il ce Monſieur?

PETIT-JEAN.

C'eſt un homme.

AMARANTE.

Et ne t'a-t'il pas dit, ſot, comment on le nomme!

PETIT-JEAN.

Le Chevalier de choſe.... Et là ?....

AMARANTE.

Qui, Dorante?

PETIT-JEAN.

Oüi.

AMARANTE.

Qu'il entre. *A Damis.*

Il vous connoît.

DAMIS.

Oüi, Madame.

SCENE VI.

DORANTE, DAMIS, AMARANTE, LE COMTE, CLITIE, ORIANE.

DORANTE *voyant Damis.*

C'Est lui !

Oüi, c'eſt lui.

LE COMTE *à Damis.*

De te voir ſa ſurpriſe eſt extrême.

DORANTE.

Eſt-ce toi, Baron?

DAMIS.

Oüi.

DORANTE.

Quoi! c'eſt toi?

DAMIS.

C'eſt moi-même.

DORANTE.

Comment te portes-tu, vieil ami? Touche-là.
Tu viens *incognito* voir l'objet que voilà?

DAMIS.

Il eſt vrai.

DORANTE.

Dieu me damne, il eſt beau comme un Ange,
Cet objet.

AMARANTE.

Chevalier, mon Dieu, point de loüange;
Un homme comme vous, Critique au *dernier* point,
Fait aſſez de plaiſir quand il ne médit point.
La critique eſt blâmable après tout, & j'avouë....

DORANTE.

Ce que vous blâmez-là, tout le monde le loüe.

Il eſt vrai, je critique, & je m'en trouve bien;
De bien faire ma Cour c'eſt l'unique moyen:
La Satyre eſt en régne & le Point de Veniſe;
Et le reſte on le nomme une pure ſottiſe.

DAMIS.

Et pour plaire à préſent il ne faut en ce cas.....

DORANTE.

Que de la médiſance, & de riches rabats.
Je plais auſſi, Dieu ſçait.

DAMIS.

Toi, plais-tu? Choſe vraye?

DORANTE.

Si je plais? Ce colet eſt le moindre que j'aye.
J'ai ma foi chez le Roy de ſecrets ennemis
Mutinés contre moi de me voir ſi bien mis:
Moi, qui vois leur envie, & qui ſçai leur bêtiſe,
J'achete ſi ſouvent quelque Point de Veniſe,
Que pour mieux les punir d'avoir cru m'outrager,
Je me ruine exprès pour les faire enrager;
Dieu me damne. Voi donc ſi je plais. Pour médire,
Tu te peux informer ſi Dorante s'en tire.
On me craint ſur mon ame; & je paſſe en tous lieux

Pour un des Courtisans qui critiquent le mieux ;
Mais aussi, je fréquente & je joue à la paume
Avec le médisant le meilleur du Royaume.
Le Compére vous drape, & vous mord en riant.
C'est de nos Courtisans le démon foudroyant ;
Il les pique.

AMARANTE.

A la fin, craint-il point qu'on s'en choque ?
J'en sçai un enragé, dont souvent il se moque.
A son meilleur ami, je veux bien l'avoüer.

DORANTE.

J'en sçai vingt trop heureux de se laisser joüer ;
Oüi, j'en sçai de ravis qu'on leur fasse la guerre ;
Témoin trois l'autre jour qu'on nommoit du Parterre ;
Et qui dans une Loge, où chacun les voyoit,
Rioient comme des foux de ce qu'on les joüoit.
Aussi, loin qu'au Critique aucune ame s'oppose,
Aussi doux que du lait il faut boire la chose ;
On ne peut l'attaquer sans en être marri.
De tous nos Turlupins c'est un homme chéri ;
Contre qui que ce soit ils prendront sa défense.

DAMIS.

Et ces sortes de gens vous imposent silence ?

Ce que Paris peut-être a de plus odieux,
Des Turlupins ? . . . .

LE COMTE.

Baron, tu pourrois parler mieux ;
J'en suis un.

DAMIS.

Qui, toi ?

LE COMTE.

Moi.

DAMIS.

Mais, l'ami, tu te blâmes.

LE COMTE.

Et oui, oui. Dans la clef de l'Ecole des femmes,
Tu verras qui de nous a le plus de raison ;
Je suis le Turlupin de la moindre maison ;
Tous les autres. . . . . mais tien, mon Laquais me l'apporte.

SCENE VII.

LA RAME'E, LE COMTE, DAMIS, AMARANTE, DORANTE, CLITIE, ORIANE.

LA RAME'E *au Comte.*

JE n'ai point vû de clef que la clef de la porte.

LE COMTE.

Peste, le sot !

DAMIS.

Sçait-il ce que c'est que cela ?

LE COMTE.

Je te jure, Baron, qu'elle est en ce lieu-là.

LA RAME'E.

Je gage que non.

LE COMTE.

Paix.

DAMIS.

Croi-moi, Comte, allons, gage.

LE COMTE.

L'un de nous deux, Laquais, est un sot personnage.

LA RAMÉE.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

LE COMTE.

Tais-toi donc, s'il te plaît.
La Marquiſe l'a lûë; elle ſçait ce que c'eſt.

AMARANTE.

Mais parlez de ſa Piéce, & ſoyez équitable;
Que vous en ſemble?

DORANTE.

A moi? Je la trouve admirable.
Comment la trouves-tu, Comte?

LE COMTE.

Admirable.

DORANTE.

Et vous?

ORIANE.

Admirabiliſſime.

AMARANTE.

Entre nous?

DORANTE.

Entre-nous.

AMARANTE.

Mais là, ſans vous trahir, la trouvez-vous paſſable?

DORANTE.

Admirable, morbleu, du dernier admirable.

DAMIS.

Je puis, sans l'avoir vûë, en dire autant que toi.
Quand on loue une Piéce, il faut dire pourquoi;
Et tu dois nous donner une raiſon valable.

DORANTE.

Par plus de vingt raiſons je la trouve admirable.

CLITIE.

Par plus de trente.

DAMIS.

Ecoute; on te croit, ſi tu veux;
Mais de tant de raiſons j'en dirois une, ou deux.

DORANTE.

Te dirai-je pourquoi je la trouve admirable? .....
Parce que cette Piéce eſt admirable.

LE COMTE.

Diable!
Ta raiſon eſt bonne.

CLITIE.

Ah!

ORIANE.

Je l'allois dire auſſi.

DORANTE.

Il s'en faut rapporter à Monſieur que voici;
C'eſt un Auteur.

SCENE VIII.

LIZIDOR, AMARANTE, DORANTE, DAMIS, ORIANE, LE COMTE, CLITIE.

DORANTE *à Lizidor.*

Mon cher, pour contenter ces Dames,
Donnez-nous votre avis sur l'Ecole des femmes.
Vous verrez si la Piéce a pour lui des appas.

AMARANTE.

Oüi, jugez-en.

LIZIDOR.

Madame, on ne m'en croiroit pas;
Et puis, d'en bien juger je ne suis pas capable.

DAMIS.

Ah! Monsieur Lizidor vous êtes un fin Diable;
Au succès de l'Auteur vous prenez trop de part.

AMARANTE.

Point; Monsieur Lizidor est un homme sans fard.

J'en croirai bonnement ce qu'il en voudra dire.
On déteſte ſa Piéce, & chacun la déchire:
Pour moi, qui n'y vois rien que de bien aſſorti,
Contre tous ces Meſſieurs, je ſoûtiens ſon parti.
Ils ont beau l'abhorrer, je la trouve admirable.

LIZIDOR.

Votre parti, Madame, eſt le plus raiſonnable.
Ce que vous ſoutenez tout Paris le ſoutient.

DORANTE.

Bon! ma foi, c'eſt bien fait; la Connoiſſeuſe en tient.

LE COMTE.

Comme tu dis; bon.

CLITIE.

Bon.

AMARANTE.

J'en parois peu marrie.

DORANTE.

Il vous vient de payer votre raillerie.
Le Seigneur Lizidor eſt un homme d'eſprit.

DAMIS.

Mais Monſieur Lizidor doit prouver ce qu'il dit.

AMARANTE.

S'il la fait trouver bonne il ſera fort habile.

LIZIDOR.

En vérité, Madame, il n'eſt rien ſi facile.
Jamais Scéne plaiſante eut-elle tant d'appas
Que la Scéne d'Arnolphe à qui l'on n'ouvre pas ?
N'a-t'on pas pour Alain une eſtime ſecrette,
Quand pour ouvrir la Porte, il appelle Georgette ?

DORANTE.

Ah, ah, ah.

LE COMTE.

Quel Compére !

DORANTE.

Il entend ſon métier.

ORIANE.

A miracle.

CLITIE.

A merveille.

AMARANTE.

Il faut....

DORANTE.

Point de quartier.
Allons, allons.

LIZIDOR.

Enſuite, eſt-il rien qui ne plaiſe
Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaiſe ?
Rien de plus innocent ſe peut-il faire voir ?

Il arrive des Champs, & désire sçavoir
Si durant son absence elle s'est bien portée,
Hors les Puces la nuit qui m'ont inquiétée,
Répond Agnès. Voyez quelle adresse a l'Auteur;
Comme il sçait finement réveiller l'Auditeur.
De peur que le sommeil ne s'en rendît le maître,
Jamais plus à propos vit-on puces paroître?
D'aucun trait plus galant se peut-on souvenir?
Et ne dormoit-on pas, s'il n'en eût fait venir?

DORANTE.

Tu Dieu!

LE COMTE.

C'est raisonner.

ORIANE.

Divinement.

CLITIE.

Courage.

DORANTE.

Diable! qu'un tel ami fait valoir un ouvrage!

LE COMTE.

Je t'en répons.

LIZIDOR.

Le Grez, n'est-il pas étonnant?
Voit-on rien de si preste, & de si surprenant?
Aucun des Auditeurs osoit-il se promettre

Qu'Agnès ſçût ſeulement ce que c'eſt qu'une lettre?
Et pour la lettre ſeule, où l'on voit tant d'amour,
Faut-il pas que l'Auteur ait rêvé plus d'un jour?
Cependant dans une heure une Innocente extrême,
La compoſe, l'écrit, & la rend elle-même,
Quoiqu'Arnolphe l'éclaire avec un œil perçant;
Un pareil procédé n'eſt-il pas innocent?
Lui voit-on démentir ſon niais caractére?

DORANTE.

Ho, ho, Comte.

LE COMTE.

La peſte!

ORIANE.

On ne ſçauroit mieux faire.

CLITIE.

Je le croi.

DAMIS.

Mais, Dorante, il pouvoit s'affranchir....

DORANTE.

Hé, Baron!

DAMIS.

Si.....

DORANTE.

Ma foi, tu ne fais que blanchir.

Près d'un homme si docte on fait mieux de se taire.

LIZIDOR.

Est-il rien de si beau que l'endroit du Notaire ?
Et cet endroit charmant qu'on a tant admiré,
Avec tout l'art possible est-il pas digéré ?
Le petit Dialogue est d'une adresse extrême :
Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-même ;
Et les moins délicats sont d'accord de ce point,
Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend point ;
Cependant par un jeu, dont l'éclat doit surprendre,
L'un ne veut pas répondre à ce qu'il doit entendre ;
Et pour des deux côtés faire voir des appas,
L'autre répond sans peine à ce qu'il n'entend pas.

DORANTE.

C'est tout dire.

LE COMTE.

Fort bien.

CLITIE.

Vivat.

ORIANE.

Il extasie.

DORANTE.

Le Seigneur Lizidor, comme il les mortifie !

AMARANTE.

Je pourrois lui répondre, & je crois entre nous . . .

DORANTE.

Dieu me damne, Madame, il en ſçait plus que vous,
Des raiſons qu'il vous dit nulle n'eſt conteſtable.

LIZIDOR.

Enfin le dénouëment n'eſt-il pas admirable ?
Le voyage d'Oronte eſt-il pas aſſûré ?
Et le retour d'Enrique eſt-il pas préparé ?
Vous m'allez alléguer que touchant cet Enrique,
On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique ;
Et que durant la Piéce en aucun des endroits
On ne s'apperçoit point qu'il ſoit pere d'Agnès :
Mais il n'eſt point d'Auteurs, dont la plume n'apprenne
Que dans ce qu'on attend il n'eſt rien qui ſurprenne.
Au contraire on croit beau ce qu'on trouve étonnant ;
Et ce qu'on n'attend pas eſt toujours ſurprenant.

DORANTE.

De s'en mieux démêler je déſirois le Diable.

LE COMTE.

Répondez, Madame.

DORANTE.

Elle ? Il eſt inſurmontable.

ORIANE.

Il oublie un endroit effroyablement bon,
Où l'on parle d'Agnès qui jouë au corbillon.
Pour moi, quand je l'oüis mon plaiſir fut extrême.

DORANTE.

Vous verrez, ſur ma foi, que c'eſt *Tarte à la crême.*

ORIANE.

Oui, c'eſt *Tarte à la crême ;* & je l'aime d'amour.

LE COMTE.

Parbleu, *Tarte à la crême* a fait bruit à la Cour.

DORANTE.

Pour moi, je ne vois rien qui me charme de même.

AMARANTE.

Qu'y trouvez-vous de beau ?

DORANTE.

Moi ? Rien. *Tarte à la crême,*
Madame.

AMARANTE.

Il faut répondre ; & je voudrois du moins
Que de bonnes raiſons appuyaſſent mes ſoins.
Car enfin pour l'Auteur votre zéle eſt extrême.

DORANTE.

Tarte à la Crême.

DAMIS.

Ami, tu dois.....

DORANTE.

Tarte à la crême,

Ami.

AMARANTE.

Quoiqu'il en penſe, il doit nous être égal ;
Il aime trop l'Auteur pour en dire du mal.

DORANTE.

Je ſoutiens, ſans l'aimer, quoique l'envie oppoſe,
Que ſa Piéce tragique eſt une belle choſe.

AMARANTE.

Sa Piéce tragique ?

DORANTE.

Oui.

LE COMTE.

Sa Piéce tragique ?

DORANTE.

Oui.

AMARANTE.

Je n'ai jamais rien vû de tragique de lui.

LE COMTE.

Ni moi.

LIZIDOR.

Ni moi.

ORIANE.

Ni moi.

DORANTE.

Qu'eſt-ce qu'il repréſente?

AMARANTE.

Nommez-vous Tragédie une Piéce plaiſante?

DAMIS.

Tu te moques de nous, Chevalier.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Bon!

Appelle-t'on Tragique un Poëme bouffon?

DORANTE.

Vous blâmez juſtement ce qu'il faut qu'on admire;
Quoi! Morbleu, du Tragique où l'on créve de rire.
C'eſt cela qu'on appelle un mêlange d'appas.

AMARANTE.

Mais le Tragique eſt noble, & n'a rien de ſi bas.

DORANTE.

Mais je ſçai le Théâtre, & j'en lis la pratique;
Quand la Scéne eſt ſanglante une Piéce eſt tragique.

LE COMTE.

Oüi.

LIZIDOR.

LIZIDOR.

Sans doute.

ORIANE.

Il eſt vrai.

DAMIS.

Sans contredit.

AMARANTE.

D'accord.

DORANTE.

Dans celle que je dis, *le petit Chat eſt mort.*

LE COMTE.

C'eſt le bien prendre !

LIZIDOR.

Oh, oh !

ORIANE.

Sa remarque eſt certaine.

DAMIS.

Quoi ! le trépas d'un Chat enſanglante la Scéne ?

AMARANTE.

Dans une Tragédie un Prince meurt, un Roi.

DORANTE.

Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Et je tiens qu'une Piéce eſt également bonne,
Quand un Matou trépaſſe, ou quelqu'autre perſonne.

LE COMTE.

Tu ſçais le Théâtre !

LIZIDOR.

Oh !

ORIANE.

Son langage eſt profond.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais répond, répond, répond, répond, répond.

DAMIS.

Quoi ?....

LE COMTE.

Répond donc, Baron.

DAMIS.

Tu penſes me confondre ?
Et tu crois.....

LE COMTE.

Par ma foi, tu ne ſçaurois répondre.

DAMIS.

Je ne le puis de vrai tant que tu parleras ;
Mais enfin, ſi :...

LE COMTE.

Ma foi ! ſi, tant que tu voudras.
Sa raiſon.....

AMARANTE.

Sa raiſon eſt aiſée à combattre.

DORANTE.

Il eſt vrai que l'Auteur n'entend pas le Théâtre ?

AMARANTE.

Mais ce n'eſt pas l'entendre, après tout.

DORANTE.

O que non !
Quand un homme en burleſque a ſçû faire un ſermon,
Il me ſemble pourtant qu'on n'eſt pas mal habile ;
L'Auteur prend l'agréable, & le joint à l'utile ;
A ce que veut le peuple il ſe rend complaiſant ;
Et le force de rire en le catéchiſant.

LE COMTE.

Tu Dieu ! Tu l'entens.

LIZIDOR.

Oh !

DAMIS *à Dorante.*

Tu n'as rien dit qui vaille.

DORANTE.

Pourquoi, Baron ?

AMARANTE.

Pourquoi ? Retournons la médaille.
Outre qu'un Satyrique eſt un homme ſuſpect,

Au ſeul mot de ſermon nous devons du reſpect ;
C'eſt une vérité qu'on ne peut contredire.
Un Sermon touche l'ame, & jamais ne fait rire.
De qui croit le contraire on ſe doit défier ;
Et qui veut qu'on en rie, en a ri le premier.

LE COMTE.

C'eſt mal répondre !

LIZIDOR.

Puth !

DORANTE.

Pitoyable Critique !

DAMIS.

Dites donc ce que c'eſt que d'être Satyrique.

DORANTE.

Que d'être Satyrique ?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

C'eſt ſatyriſer.

AMARANTE.

Oui : mais ſatyriſer c'eſt railler, mépriſer.
Ainſi, pour l'excuſer quoique vous puiſſiez dire,
Votre ami du Sermon nous a fait la Satyre :
Et de quelque façon que le ſens en ſoit pris,
Pour ce que l'on reſpecte on n'a point de mépris ;

LE COMTE.

Bagatelle !

DAMIS.

Mais, Comte, après tout, je m'engage....

LE COMTE.

Je ſerois bien fâché de t'ouïr davantage.
Tu m'as trop fatigué par tes ſottes raiſons.

AMARANTE.

Il ne peut rien répondre à ce que nous diſons.
Mais Dorante ſçait bien qu'on ne peut mettre en doute.

DORANTE.

Moi ? Je n'écoute pas ſi le Comte n'écoute.

DAMIS *au Comte.*

Tu ſçais.....

LE COMTE.

Je n'entens pas.

AMARANTE *à Dorante.*

Je croi.....

DORANTE.

Ni moi non plus.

DAMIS *au Comte.*

Mais....

LE COMTE *chante.*

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la.

AMARANTE *à Dorante.*

Quoi !....

DORANTE *chante aussi.*

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DAMIS *au Comte.*

Si.....

LE COMTE.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE *à Dorante.*

Vous.....

DORANTE.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

DAMIS.

Ma foi, vous me rendez confus.

AMARANTE.

Pour moi, je les écoute, & je les étudie;
Car il faut de ceci faire une Comédie.
Je croi que dans son genre elle auroit ses appas.

DORANTE.

A ce dessein, ma foi, je ne m'oppose pas,
Car je sçai que mon rolle y seroit raisonnable.

ORIANE.

Le mien y seroit court, mais assez agréable.

LIZIDOR.

Et le mien, ce me semble, y seroit assez bon.

LE COMTE.

Pour Damis, à merveille, il feroit le bouffon.
La ſotiſe en ſa bouche eſt placée en ſon centre.

A Amarante.

Vous ſçavez compoſer, travaillez-y.

AMARANTE.

Moi? Diantre
Je n'ai garde.

DORANTE.

Et qui donc la ſera comme il faut?

AMARANTE.

Un ami que je ſçai, qu'on appelle Bourſault.

LE COMTE.

Je le connois; Pécore.

DAMIS.

Il eſt bien chez la Muſe.

LE COMTE.

Il s'amuſe à la Muſe, & la Muſe l'amuſe.

AMARANTE.

Mais les Vers de Bourſault ſont aſſez bien choiſis.

LE COMTE.

Je le ſoutiens, Madame, un Butor pariſis,
Une groſſe Pécore, une pure Mazette.

DAMIS.

Mais où la joueroit-on, quand Bourſault l'auroit faite?

AMARANTE.

A l'Hôtel de Bourgogne, où les plus délicats....

DORANTE.

Ah! je vous promets bien qu'on ne l'y jouera pas:
Le Critique eſt à craindre, on a peur qu'il n'éclate;
Et l'Hôtel de Bourgogne a paſſé ſous ſa patte.
S'ils s'étoient aviſés de vouloir le bourer,
Où les pauvres Acteurs pourroient-ils ſe fourrer?
Toute la Normandie a-t-elle aſſez de pommes
Pour jetter à la tête à ces malheureux hommes!
Ils ne le feront pas, je te le dis encor:
Dieu me damne.

DAMIS.

Ecoutez, je connois Floridor.
Je prendrai ſon avis ſi cela ſe peut faire;
Et je vous l'enverrai s'il vous eſt néceſſaire.
Un petit dénouement eſt utile à cela;
Que faire?

SCENE IX. & DERNIERE.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, DORANTE, LIZIDOR, ORIANE, CLITIE.

PETIT-JEAN.

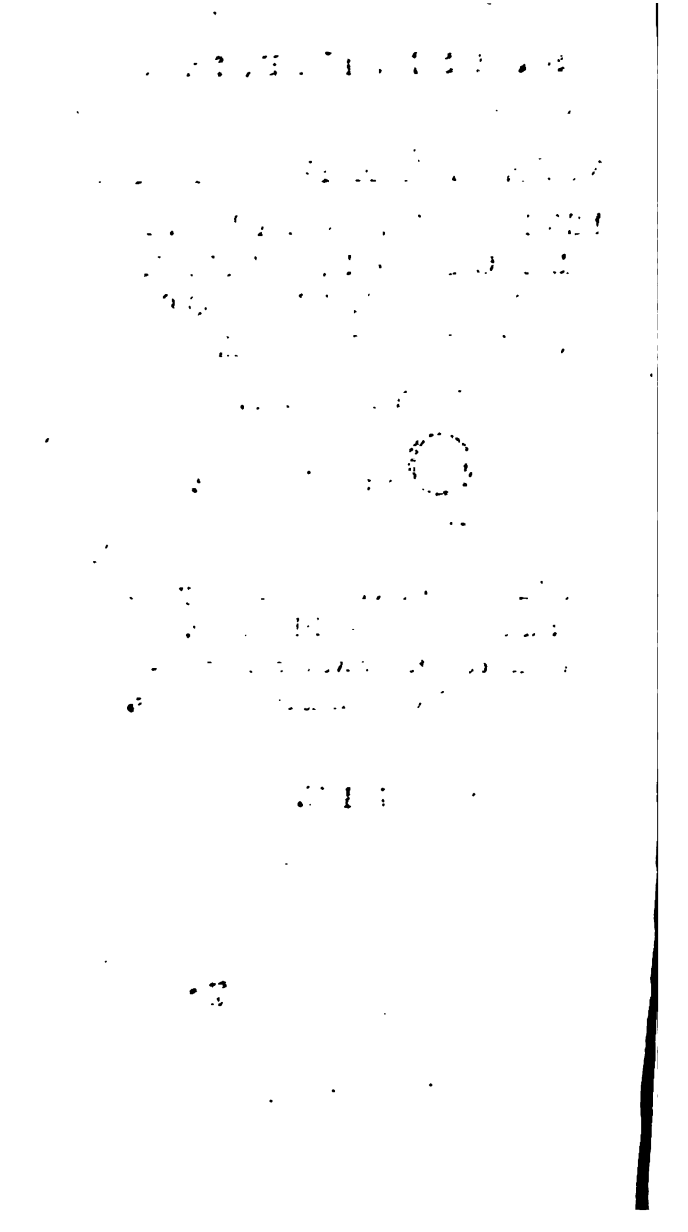
ON a ſervi ; Madame.

AMARANTE.

Le voilà.

Je le donne à l'épreuve au plus grand Satyrique,
C'eſt de cette façon que finit la Critique.
Et les plus dégoutés trouveront des appas,
Quand auprès du Comique ils auront un repas.

FIN.



LES YEUX
DE PHILIS
CHANGÉS EN ASTRES.

PASTORALE.

A MONSIEUR MONSIEUR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

MONSIEUR,

Puiſque j'ai fait des vœux pour vous durant que vous ſignaliez votre valeur en Hongrie, ſouffrez que je vous faſſe un ſacrifice à votre retour: & ne trouvez pas mauvais que je m'acquitte ſur les bords de la Seine, du ſouvenir dont vous m'honorâtes, quand vous étiez ſur le Danube. Je voudrois que ce que je vous offre, égalât ce que je me plairois à vous offrir: Je ſerois auſſi reconnoiſſant par devoir, que vous êtes obligeant par habitude, & je vous donnerois

des louanges qui seroient aussi justes, que les applaudissemens que vous m'avez cent fois donnés étoient généreux. Ce n'est pas, MONSIEUR, que je désespere d'être un jour capable de tracer ce que vous promettez : Le succès est presque infaillible, quand la matiére est agréable, & je tire de là une conséquence assurée que lorsqu'il s'agira de répéter ce que la Renommée dira de vous, j'aurai assez d'ardeur pour tout entreprendre, & assez de courage pour tout achever. Faites grace à ce que je fais en faveur de ce que j'ai envie de faire ; & puisque mon inclination m'attache si fortement à vous, ayez la bonté de vous accoutumer vous-même à ne pas trouver mauvais ce que je fais de médiocre, afin de ne pas trouver médiocre ce que je ferai de raisonnable. Du moins, MONSIEUR, si rien n'échappe à la délicatesse de votre connoissance, & s'il vous est impossible de déguiser vos sentimens, je consens que vous condamniez la foiblesse de mon génie, pourvû que vous approuviez la force de mon zéle : Aussi bien ne me puis-je rendre recommandable par aucune qualité qui me soit plus chere que l'est celle,

MONSIEUR,

De votre très-humble & très-obéissant serviteur,

BOURSAUIT.

PERSONNAGES.

DAPHNIS, Berger de Calcis, Amant de Philis, & frere de Carite.

PHILIS, Bergere de Delos, Maitreſſe de Daphnis.

LISIS, Frere de Philis, Amant de Carite.

CARITE, Sœur de Daphnis, Maitreſſe de Liſis.

PHILENE, Pere de Daphnis & de Carite.

MENALQUE, Pére de Liſis & de Philis.

APOLLON, Amoureux de Philis.

DIANE, Sœur d'Apollon.

JUPITER.

L'AMOUR.

MERCURE, déguiſé en Berger.

CLIDAMIS, MENANDRE, } Bergers de Délos.

CHŒUR DE BERGERS.

La Scéne eſt dans l'Iſle de Délos.

LES YEUX DE PHILIS CHANGÉS EN ASTRES.

PASTORALE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS, PHILIS.

DAPHNIS.

BERGERE incomparable, à qui j'offre ma foi,
Laissez & crainte & honte aux vaincus comme moi.
Il sied mal de trembler quand on a la victoire;

Et le Vainqueur ne doit rougir que de ſa gloire ;
Si toutefois c'eſt gloire à vos charmes ſi doux
De faire un priſonnier ſi peu digne de vous,
Et qui plus honoré que preſſé de vos gênes,
Pour unique faveur vous demande des chaînes.
Oui des fers ſont l'objet de mon ambition ;
Accordez-m'en par grace, ou par punition.
Favorable Maitreſſe, ou Juge impitoyable,
Arrêtez un Amant, ou liez un coupable ;
Et me donnez le ſort qu'enfin j'ai mérité
Par un excès d'amour ou de témérité.
Ce diſcours vous ſurprend, votre cœur s'en irrite.

PHILIS.

Point ; qui que vous ſoyez, vous avez du mérite.
Mais, malgré le plaiſir que j'aurois d'écouter,
Le devoir, plus puiſſant me force à m'écarter :
Ma raiſon me preſcrit ce qu'il faut que je faſſe.
Adieu.

DAPHNIS.

Belle Bergere, écoutez-moi de grace.

PHILIS.

Ecouter vos diſcours ; c'eſt trahir ma vertu.

bas, en s'en allant.

Qu'il eſt charmant ! Liſis, pourquoi m'engageois-
tu ?

DAPHNIS.

Elle fuit.

SCENE II.

DAPHNIS, LISIS.

DAPHNIS.

AH Lisis.

LISIS.

Ah ! Daphnis que ta vûe...

DAPHNIS.

Trop généreux ami, que mon ame eſt émue !
Je t'aime ; & je ſçai bien que tu n'en doutes pas ;
Ton heureuſe rencontre a pour moi des appas ;
Afin qu'entre nous deux l'amitié s'entretienne,
Tu dois être à ma ſœur, je dois être à la tienne ;
Mais je me vois contraint par une dure loi,
Ou d'éteindre ma flamme, ou de rompre avec toi.

LISIS.

Quoi, Daphnis ! quoi.....

DAPHNIS.

J'entens que ton cœur en murmure ;
Mais, ami, pour me plaindre apprens mon aventure.

Quand d'un ſort ignoré tu ſeras éclairci,
Si je me plains, Liſis, tu me plaindras auſſi.
Je venois à Délos tout rempli d'allegreſſe,
De ton pere & du mien accomplir la promeſſe,
Qui par un double Hymen confondant tous nos droits,
Doit unir nos maiſons par des nœuds plus étroits.
Dans la ſœur d'un ami rencontrant une femme,
Philis ſans la connoître étoit bien dans mon ame;
Quoique la renommée en vante les appas,
On aime rarement ce qu'on ne connoît pas:
Mais je me ſouvenois, pour me la rendre chere,
Et qu'elle étoit ta ſœur, & que j'aimois ſon frere;
Et de notre amitié me faiſant une loi,
Je te voyois en elle, & je l'aimois en toi.
Pour me laiſſer nourrir ma flateuſe penſée,
Ma ſœur avec mon pere étoit plus avancée;
Moi, demeuré derriére entretenant au frais.....

LISIS.

Carite eſt arrivée, & j'ai vû ſes attraits.
A ſes charmes puiſſans j'ai rendu mon hommage:
Et je cherche ma ſœur dans ce charmant boccage,
Pour avoir le plaiſir, comme elle a prétendu,
De venir rendre hommage à qui je l'ai rendu.
Que je bénis le jour où ta voix ſans pareille

Pour la premiére fois vint frapper mon oreille !
Quand à l'ombre d'un chêne au-deſſous d'un coupeau,
Tu voyois à ton aiſe égayer ton troupeau ;
Quand un air amoureux qui voloit dans la nue,
De chaque heure du jour célébroit la venue !
Et que ta douce Lyre éveillant les Echos,
Les forçoit à répondre, & troubloit leur repos
Ce jour, le plus beau jour qui jamais puiſſe naître,
Après t'avoir oüi, je voulus te connoître ;
Du côté de ta voix j'adreſſai tous mes pas,
Et t'ayant abordé tu ne t'en fâchas pas.
Puis inſenſiblement te rendant ma viſite,
Je parlai de Philis, tu parlas de Carite ;
Et par des nœuds divers deſirans être unis,
Tu me promis Carite, & je t'offris Philis.
Ce deſſein réſolu, nos deux peres l'apprirent ;
Ils en furent charmés, & tous deux nous le dirent:
Et pour comble de gloire en ce bienheureux jour,
L'adorable Carite approuve mon amour.
Ses appas m'ont ſurpris, Daphnis ; ta modeſtie
M'en avoit dérobé la meilleure partie ;
Lorſque de nos deux ſœurs déſignant les portraits,
Tu peignois des défauts où j'ai vû des attraits.
Moi qui fus plus ſincére, & qui fus plus fidelle,

Je t'appris que Philis eſt paſſablement belle. . . .

DAPHNIS.

Paſſablement, Liſis ah ! rens-moi mon erreur,
Et du doute où j'étois la flateuſe douceur.

LISIS.

Mais j'ignore, Daphnis, quel malheur te fait plaindre.

DAPHNIS.

Hé bien, cruel ami, je m'en vais le dépeindre.
Je te l'ai déja dit, mon deſſein éclairci,
Si je me plains, Liſis, tu me plaindras auſſi.
Aſſez près de ce lieu, dans un bois agréable,
Que la longue vieilleſſe a rendu vénérable,
A rêver à ta ſœur me trouvant diſpoſé,
En venant à Délos je m'y ſuis repoſé:
A s'aſſeoir en ce lieu ſa beauté ſollicite.
Flore l'orne de fleurs, & Diane l'habite.
Tu ſçais que dans ce bois un liquide criſtal
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans ſa glace inconſtante,
Fait de tous ſes voiſins la peinture mouvante:
C'eſt là par un cahos agréable & nouveau,
Que la terre & le Ciel ſe rencontrent dans l'eau;
C'eſt là que l'œil ſouffrant de douces impoſtures,

Confond

Confond tous les objets avecque leurs figures ;
C'eſt là que ſur un arbre il croit voir des poiſſons ;
Qu'il trouve des oiſeaux auprès des hameçons ;
Et que le ſens charmé d'une trompeuſe idole
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.
C'eſt là qu'une Bergere étalant ſes appas,
M'a pris dans des filets qu'elle ne tendoit pas ;
Et que ſans y penſer l'adorable inhumaine.....,

LISIS.

C'eſt ſouvent dans ce lieu que Philis ſe promene.
Là, de peur du Soleil, ſous des arbres touffus...

DAPHNIS.

Ecoute-moi de grace, & ne m'interromps plus.
Le tréſor le plus beau que la terre poſſéde,
Une beauté divine à qui toute autre cede,
Ce que cet univers a de plus précieux,
Dans ce riant ſéjour s'eſt offert à mes yeux.
Comme on croit aiſément ce qu'on aime à prétendre,
Et que d'un doux eſpoir on ne peut ſe défendre,
Quand je conſidérois tant de traits accomplis,
Cette beauté, diſois-je, eſt peut-être Philis.
De la voir ſans obſtacle à l'inſtant je m'efforce.
Tout exprès un vieux chêne entrouvre ſon écorce :
Là je la pouvois voir ſans en être apperçû ;

Et déja dans son flanc l'arbre m'avoit reçû :
Mais de mon embuscade une branche remue ;
Le bruit surprend la Nymphe, elle en est toute émue ;
D'une bête féroce elle craint la fureur :
Je sors du tronc de l'arbre, & la tire d'erreur.
Mais à mon seul abord la Bergere se trouble ;
Au lieu de se calmer, sa surprise redouble ;
Et la peur qui l'appelle en des lieux différens,
Rend son corps immobile & ses desirs errans.
Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fidéles,
Eût vû de nouveaux lys & des roses nouvelles ;
Sur son teint d'albâtre on voyoit mille fleurs ;
Et chaque passion y peignoit ses couleurs.
La crainte qui du cœur montoit sur le visage,
A la seule blancheur donnoit tout l'avantage ;
Puis la honte au secours amenant la rougeur,
Lui rendoit aussi-tôt les larcins de sa peur ;
Si bien que reprenant sa naïve peinture,
Deux effets violens réparoient la nature ;
Et laissant dans leur guerre une image de paix,
Rendoient cette beauté plus belle que jamais.

LISIS.

Si c'est là ce malheur, tout mon zéle te blâme ....

DAPHNIS.

Ah ! que l'heur de mes yeux va coûter à mon ame !
Que je conçois de crainte, & que j'ai peu d'eſpoir !
Que je prévois.... Ecoute, & tu vas tout ſçavoir.
Pour connoître, Liſis, ſi ma peine eſt légere,
De ſa perpléxité retirons ma Bergere.
Pour l'en faire ſortir, ſans la mettre en courroux :
Nymphe, ne craignez rien de qui craint tout de vous,
Ai-je dit ; vos rigueurs peuvent charger de peines
Un eſclave ſoumis qui demande des chaînes ;
Et qui dans les tranſports qu'il oſe mettre au jour,
Avec ceux du reſpect mêle ceux de l'amour.
Au ſeul nom de l'amour, ce miracle des Belles
Fuit, & ſemble ſoudain en emprunter les aîles.
Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux
Auſſi cruel par-tout comme il eſt dans ſes yeux ;
Et ſon cœur, où jamais on ne le vit paroître,
Le conçoit ſeulement tel qu'elle le fait naître.
Mais captif de ſes yeux dont les traits me bleſſoient,
Plus je m'en voyois loin, plus mes liens croiſſoient,
Je pouſſois ſur ſes pas des ſoûpirs tout de flamme ;
Je ſentois qu'avec elle, elle m'emportoit l'ame ;
Au lieu, mon cher Liſis, qu'en voyant ſes appas,

Je sentois ce qu'on sent quand on ne se sent pas.
A mon amour enfin la voyant si cruelle,
J'allois suivre mon cœur qui fuyoit avec elle,
Et l'allois conjurer, si mes vœux la touchoient,
D'accepter un tribut que ses yeux m'arrachoient:
Quand t'ayant rencontré, j'ai senti que ton zéle
M'est venu reprocher que j'étois infidéle;
Et que c'étoit manquer à ce que je te doi,
Que trahir ma parole & violer ma foi.
Vois à notre amitié ce qu'il faut que j'immole.
Je dois être à ta sœur sur ta seule parole;
Je ne la vis jamais, mais j'osois présumer
Que t'aimer tendrement c'étoit presque l'aimer.
A ce zéle équitable un obstacle s'oppose.
Si l'effet m'en déplaît, j'en adore la cause.
Ne me reproche point que je manque de foi;
Lisis, je suis injuste, & le suis malgré moi.
En vain à la garder mon remords me convie,
Nous devons deux tributs, la franchise & la vie:
Mais le temps de payer est dans la main du sort;
Et l'amour a son heure aussi-bien que la mort.
Ah! Lisis, quel effort ma foiblesse me coute!

LISIS.

Ami, parle plus bas, car je crois qu'on t'écoute;
J'entens du bruit.

SCENE II.

CLIDAMIS, LISIS, DAPHNIS.

CLIDAMIS.

LIsis, je cherchois à vous voir.

LISIS.

Vous ?

CLIDAMIS.

Oüi, j'ai quelque choſe à vous faire ſçavoir;
Cela preſſe.

LISIS.

Parlez, vous pouvez tout m'apprendre.

CLIDAMIS.

Mon reſpect me fait taire; on pourroit nous entendre.

LISIS.

Banniſſez cette crainte & quittez ce reſpect;
Le Berger que voilà ne peut m'être ſuſpect;
Je n'ai point de ſecret qui pour lui doive l'être:
C'eſt l'ami le plus cher que je puiſſe connoître;
C'eſt Daphnis.

CLIDAMIS.

C'eſt Daphnis? Je ne l'ai jamais vû;

J'euſſe moins héſité ſi je l'euſſe connu.
Si Philis vient ici, dites-lui qu'elle fuye.
D'être abſent de ſa vûe un Dieu même s'ennuye ;
Apollon qu'elle charme idolâtre ſes yeux,
Et pour lui rendre hommage abandonne les Cieux :
Pour la voir ſans obſtacle & pour mieux la ſurprendre,
Dans un nuage épais ce Dieu vient de deſcendre ;
De ſa route céleſte il a vû ſes attraits.
Quatre petits Amours lui décochent des traits.
Ces ennemis du jour, pleins de flamme & de gloire,
Suivent leur priſonnier en chantant leur victoire ;
De leur douce harmonie ils pénétrent les airs ;
Et la Déeſſe Echo répond à leurs concerts.
Mais j'apperçois Philis, qui deſſus la fougére.... ;

DAPHNIS.

Ah, Liſis !

LISIS.

Tu pâlis !

DAPNIS.

C'eſt ma même Bergére.
C'eſt elle à qui mes vœux viennent d'être ſuſpects ;
Elle à qui j'ai rendu d'inutiles reſpects ;
Et c'eſt ta Sœur ! hélas ! tout va m'être contraire.
Car enfin je l'adore, & je crois lui déplaire ;

Et ce qui pour ma flamme eſt encor plus fatal,
Le Deſtin dans un Dieu me fait craindre un Rival.
Philis l'attend, hélas!

LISIS.

Philis doit ſe contraindre.
Quoiqu'ait dit ce Berger, tu n'en as rien à craindre.
Si pourtant de ma foi ton amour peut douter,
Pour en être éclairci tu peux les écouter:
Ce bois t'ouvre ſon ſein; entre dans ce lieu ſombre.
Ton rival qui s'avance eſt ennemi de l'ombre;
Et de quelques clartés que ce Dieu ſoit pourvû,
Tu pourras les entendre, & ne pas être vû.
Je te ſuis.

SCENE IV.

APOLLON, PHILIS.

Daphnis, Liſis & Clidamis, cachés.

APOLLON.

A Regret j'interromps votre joye:
Mais quoique je la trouble, il faut que je vous voye.
Ma préſence vous bleſſe, & je ſçai mon devoir;
Mais quand on vous a vûe, on veut toujours voir.

J'ôte la nuit ailleurs, & je l'ai dans moi-même,
Quand mon œil qui voit tout, ne voit pas ce qu'il aime;
Et je maudis le sort qui contre la raison
M'ordonne de courir, quand je suis en prison.
Vous le sçavez, Philis, je descendois dans l'onde,
Et je me préparois à voir un autre monde,
Pour porter dans un Char qui traverse les eaux
Les richesses du jour à des peuples nouveaux;
Quand mes yeux languissans & ma triste paupiére
Qui jettoient à longs traits des restes de lumiére,
Virent votre beauté digne de mille Autels,
Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.
Que me servit pour lors de vous trouver si belle!
Fidéle à la nature, à moi-même infidéle,
Il fallut fuir l'objet qui me rendroit heureux;
Il fallut être absent aussi-tôt qu'amoureux.
Mais pendant que mes yeux alloient payer au monde
L'adorable tribut d'une clarté féconde,
Mon cœur impatient retournant sur mes pas
En rapportoit un autre à vos divins appas.
Ce cœur dans les regrets dont vous fûtes la source,
Pour hâter son retour précipita sa course,
Puis revint par amour, autant que par devoir,

Et pour donner le jour & pour le recevoir.
Je redoublai pour vous ma chaleur coutumiére ;
Je marchai tout couvert de traits & de lumiére ;
Et forçant les foiêts qui cachoient tout mon bien,
J'éclairai leur ſecret pour déclarer le mien.
Je vous vis ; je parlai ; vous apprîtes ma peine.
Mais d'un ſoupir d'amour j'allumai votre haine :
Par vos moindres diſcours je connus clairement
Que c'étoit vous charmer que vous voir rarement.
Plus vos plaiſirs ſont grands, plus je goute de joye.
Mais, Philis, pour vous plaire eſt-ce l'unique voye ?
Et de ma flamme, hélas ! vous ayant fait l'aveu,
Pouvez-vous trop me voir, moi qui vous vois ſi peu ?
Moi qui brûle pour vous, moi qui pour vous ſoupire ?

PHILIS.

Divin Aſtre du jour je vous ai laiſſé dire ;
Et je vais vous répondre avec tout le reſpect
Qu'imprime dans mon cœur votre adorable aſpect.
Pour ne pas être injuſte aux deſſeins que vous faites,
Remontez juſqu'à vous, & voyez qui vous êtes ?
Et pour vous dérober à de juſtes ennuis,

Descendez jusqu'à moi, vous verrez qui je suis.
Laissez-moi vous aimer, sans chercher à vous plaire.
Conservez d'Apollon le sacré caractére.
Elevez vos désirs en un plus digne lieu;
Et ne profanez pas la dignité d'un Dieu.
Que l'erreur vous séduise, ou l'amour vous abuse,
Pour le Dieu des Saisons, ce n'est pas une excuse;
Et de quoi qu'il se flate en ce rang glorieux,
Les vertus des mortels sont les vices des Dieux.
Lorsqu'à moi seule aussi votre amour vous attache,
L'équitable destin de ce lieu vous arrache,
Et d'éclairer ailleurs vous impose la loi,
Pour s'épargner l'horreur de vous voir près de moi.

APOLLON.

A m'en plaindre, Philis, la pitié vous convie.
Quand j'ai l'heur de vous voir le destin me l'envie;
Et pour comble de peine en de si rudes coups,
Le destin pour me perdre est d'accord avec vous.
Si j'ai pû me cacher à l'horreur des prodiges,
Et laisser de moi-même à peine des vestiges;
Si plutôt que de voir de noires actions,
J'ai manqué de promesse à tant de Nations;
A mes justes désirs ne formez point d'obstacle,
Quand je veux plus d'un jour éclairer un miracle,
Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté,

Aux feux de mon amour un moment de clarté.
Qu'au bonheur de mes feux le destin seul s'oppose ;
Mais n'armez point contre-eux la beauté qui les cause ;
Laissez-les éclater sans vous mettre en courroux ;
Et souffrez-les en moi, puisqu'ils sont nés de vous.
A mes brûlans transports laissez toucher votre ame ;
Ayez moins de froideur pour un cœur tout de flamme ;
Cessez.....

PHILIS.

Vous le dirai-je, ardent Pere du jour ?
Cette froideur visible est un effet d'amour.
L'image d'un mortel dans mon ame tracée
Fait qu'une Déité, n'y peut être exaucée :
Ce n'est pas qu'à mes yeux ce mortel ait paru.
Mais l'amour me l'a peint, & mon cœur l'en a cru.
J'ai pour lui de l'estime, & j'en crois être aimée.
Vous pourriez me charmer, s'il ne m'avoit charmée ;
Mais je ne puis offrir des biens que je n'ai plus,
Et les dons que j'ai faits m'obligent au refus.

APOLLON.

Un mortel fait obstacle à l'espoir qui me flate !
Osez-vous me le dire, impitoyable Ingrate !

De la beauté que j'aime on me voit mépriſé ;
Et vous dites qu'un autre en eſt favoriſé !
Des appas que j'adore, il a fait des conquêtes !
Songez-vous bien, Philis, à l'aveu que vous faites ?
Et quand même à vos vœux je pourrois conſentir,
Y pourriez-vous ſonger, ſans vous en repentir ?
Rien n'ébranle votre ame ! ô Ciel eſt-il poſſible ?
Adieu ; je ſçai, cruelle, où vous êtes ſenſible ;
Vos attraits de mon cœur n'étant pas effacez,
Si ce cœur vous reſpecte, il croira faire aſſez.

SCENE V.

DAPHNIS, PHILIS, LISIS, CLIDAMIS.

DAPHNIS *à Philis.*

SI je ſuis ce mortel ſur qui tombent vos graces,
Qu'il doit m'être bien doux d'écouter ces menaces !
Que Daphnis qui vous aime en paroît glorieux ;
Et que ſon ſort eſt beau s'il allarme les Dieux !

PHILIS *à Lisis.*

Eſt-ce Daphnis, mon Frere?

LISIS.

Oui, ma Sœur, c'eſt lui-même:
Mais venez rendre hommage à Carite que j'aime.
Et qu'enſuite l'Hymen, comme il nous l'a promis,
Nous méne tous enſemble où l'amour eſt permis.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIS, CARITE.

LISIS.

PENDANT que dans ce bois ces amans ſe repoſent,
Qu'à s'aimer tendrement leurs ames ſe diſpoſent,
Laiſſons un libre uſage aux aimables diſcours
Dont ces cœurs enflammés nourriſſent leurs amours.
Pour nous entretenir cherchons un lieu commode;
Mais de ces deux amans imitons la méthode.
En ſuivant leur exemple, uniſſons nos deux cœurs;
Et parlons de nos feux, puiſqu'ils parlent des leurs.
Sans ſçavoir votre choix, vous me fûtes promiſe.
Mais ne préſumez pas que je vous tyranniſe.
Quoiqu'un frere ait promis, mon eſpoir le plus doux

Eſt de vous mériter ſi je dois être à vous.
Je connois à quel prix j'ai le bien de prétendre,
Mais je veux l'obtenir & non pas le ſurprendre.
Quand on n'a rien en ſoi que de beau, de charmant,
D'ordinaire à votre âge on a fait quelque amant.
Dans l'aveu que j'attens j'ai ſujet de tout craindre;
Mais je vous aime aſſez pour ne pas vous contraindre:
Et ſi quelqu'autre flamme eſt contraire à mes feux;
Sans eſpoir d'être à vous, vous aurez tous mes vœux.
Je dirai ſeulement en parlant de Carite,
Pour en être l'époux j'eus trop peu de mérite;
Et ſi la plainte eſt juſte en de ſemblables coups,
Je me plaindrai du ſort, ſans me plaindre de vous.
A quelqu'autre Berger ſi l'amour vous enchaîne...

CARITE.

Je le connois, Liſis; ma préſence vous gêne.
Mais ſi j'ai de votre ame altéré le repos,
Vous ſçavez que Calois n'eſt pas loin de Délos.
Mon frere en mon abſence engagea ma franchiſe;
Vous parûtes charmé quand je vous fus promiſe;
Mais le Croiſſant depuis a paru quatre fois:

Et bien peu de Bergers ſont conſtans quatre mois.
De vos feintes ardeurs je découvre l'adreſſe ;
Vous vous êtes ſoumis à quelqu'autre maitreſſe,
Liſis.

LISIS.

Le croyez-vous ?

CARITE.

Si je le crois ?

LISIS.

Hélas !

Faites moins d'injuſtice à vos divins appas ;
N'outragez point mon cœur, quoiqu'il vous appartienne.
Vous ſoupçonnez ma foi !

CARITE.

Vous ſoupçonnez la mienne !

LISIS.

D'un ſemblable ſoupçon n'ayez point de douleur.
Si je vous égalois, vous auriez eu ma peur :
Plus je ſuis allarmé, plus je montre de zéle ;
A d'autres yeux qu'aux miens Carite a paru belle ;
A Calcis, à Délos elle peut tout charmer ;
Et pour peu qu'on l'ait vûe, on aura dû l'aimer :
A l'ardeur que pour elle on aura fait paroître,
Etre ingrate eſt un crime ; elle aura craint de l'être ;

Et ſon cœur, qui ſans doute eſt ſenſible à l'amour,
N'en aura pû donner ſans en prendre à ſon tour.
Vous avez tant d'attraits.... J'ai ſi peu de mérite....
Mon cœur.... Je m'embarraſſe, adorable Carite;
Mais hélas! j'ai raiſon de paroître interdit;
Quand on voit ce qu'on aime, on ne ſçait ce qu'on dit.

CARITE.

Vous m'aimez donc, Liſis?

LISIS.

Vous aimer eſt ma joye.
Mais, Carite, de vous que faut-il que je croye?
Vous ne répondez rien, & mon eſpoir déçû.....

CARITE.

Si je vous haiſſois, vous l'auriez déja ſçû.
Mais, Liſis, dans un ſexe où la pudeur préſide,
Plus l'amour eſt puiſſant, plus il ſemble timide;
Il n'agit qu'en captif qu'aſſervit la raiſon;
Et pour peu qu'il paroiſſe il déguiſe ſon nom.
Quand par fois d'un Berger la vertu nous enflamme,
Sous le nom de l'eſtime il ſe gliſſe en notre ame;
Et ſi je puis ſans honte en faire ici l'aveu,
Je vous eſtime aſſez pour vous aimer un peu.

LISIS.

Le Soleil qui paroît va troubler notre joye.
Il avance, Carite, & j'ai peur qu'il vous voye.
A la faveur de l'ombre évitez ce jaloux ;
Allez joindre Philis, & je marche après vous.

SCENE II.

APOLLON, CARITE, LISIS.

APOLLON.

VOus fuyez, belle ingrate, au moment que j'approche.
N'attendez de ma part ni froideur ni reproche.
Il suffit que mon ame à cet accablement.....
Pardonnez à l'excès de mon aveuglement,
J'ai l'esprit si rempli d'une beauté cruelle,
Que mon œil ne voit rien qu'il ne prenne pour elle.
Plus vos traits sont charmans, plus ils sont accomplis,
Plus ils ont de rapport avec ceux de Philis.
C'est l'objet le plus beau qui paroisse à ma vue ;
De mille attraits divins l'inhumaine est pourvue ;

Mais de quelques appas qu'elle charme les cœurs,
Elle en a beaucoup moins qu'elle n'a de rigueurs ;
Mais plus elle en témoigne, & plus j'ai l'ame atteinte.

CARITE.

Vous pouvez à ſon frere adreſſer votre plainte ;
Je puis moins ſur Phillis que ne peuvent des Dieux ;
Et quand j'y pourrois plus, vous n'en ſerlez pas mieux.

SCENE III.

APOLLON, LISIS.

APOLLON *à Liſis.*

TOut ſemble être d'accord pour cauſer mon ſupplice.
Ah ! Liſis, de ta Sœur as-tu ſçû l'injuſtice ?
Je renonce pour elle aux droits des Immortels ;
Je lui demande un cœur, & non pas des autels.
Toute autre à mon amour eût paru plus ſenſible :
Mais plus j'ai de reſpect, plus elle eſt invincible.
Je n'ai rien qui lui plaiſe ; elle fuit en tous lieux
Et le feu de mon ame & celui de mes yeux ;

Et de ma double ardeur craignant plus d'un outrage,
Me cache également le cœur & le visage.
En vain comme un captif je la suis pas à pas ;
Je brûle tout le reste, & ne l'échauffe pas.
Cependant, & peut-être as-tu sçû ma disgrace,
Un mortel dans son ame a surpris une place ;
Un mortel a sur elle un absolu pouvoir ;
Ah ! Lisis, sans me plaindre as-tu pû le sçavoir ?
J'ai souffert d'un refus l'injurieuse audace.

LISIS.

Et qu'auroit pû tout autre exposer en sa place ?
D'une foi qu'on n'a plus on ne peut disposer ;
Et Philis a raison de vous tout refuser.
Mais ce refus vous trouble, & votre trouble éclate.
Parce qu'elle est fidelle, elle vous semble ingrate.
Sa vertu vous offense, & votre cruauté
Veut séparer sa foi d'avecque sa beauté.
Digne commencement de votre amour coupable,
S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être aimable ;
Et plus digne succès que votre amour attend,
S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant !
Ce mortel & Philis dans ce bois sont ensemble.
On diroit à les voir que le Ciel les assemble.

Ces deux parfaits amans de mêmes feux épris,
En partageant leurs soins unissent leurs esprits:
Et devenus heureux par de communs supplices,
De leurs propres tourmens ils forment leurs délices.
A se combler de joye ils appliquent leur soin:
Je voudrois que vous-même en fussiez le témoin;
Vous verriez, ...

APOLLON.

Si pour moi quelque pitié te reste,
Ne fais point de souhait qui me soit si funeste.
A l'amour qu'on ressent trop de peine se joint,
Quand on voit des plaisirs qu'on ne partage point,
Que Philis de sa vûe adouciſſe ma perte,
C'est l'unique faveur qui me puisse être offerte,
Qu'elle excite elle-même un amant mépriſé,
A souffrir sans se plaindre un mal qu'elle a causé.
Cette forêt paisible à la nuit consacrée,
Est pour elle un asyle où je n'ai point d'entrée;
Mais par tant de douleur si je puis t'émouvoir,
Que je doive à tes soins la douceur de la voir,
Aux priéres d'un Dieu ne sois pas inflexible.

LISIS.

La douleur de votre ame en sera plus sensible.

La beauté qui vous charme a ſes mêmes appas ;
Et ſi j'en étois cru, vous ne la verriez pas.
C'eſt de ſa cruauté vouloir être la proye.....

APOLLON.

Il n'importe, Liſis ; il faut que je la voye.
Un eſpoir inutile a trop ſçû m'éblouir ;
Mais ſi c'eſt tout mon bien, qu'on m'en laiſſe jouir.
Il m'eſt doux de ſouffrir que l'ingrate m'abuſe,
Si le cœur qu'elle outrage en arrache une excuſe :
Qu'elle diſe du moins qu'elle a dû me trahir.

LISIS.

C'eſt un Dieu qui commande, & je dois obéir.
Pour vous plaire, Philis dans ce lieu ſe va rendre,
Mais il faut un moment vous réſoudre à l'attendre ;
Et Diane qui chaſſe, & que je vois venir,
Aura ſoin cependant de vous entretenir.
Avec cette Déeſſe oubliez votre injure.

SCENE IV.

APOLLON, DIANE, LES NYMPHES.

APOLLON.

JE te cherchois, ma Sœur; ſur la foi de Mercure,
A deſſein de te voir je remontois aux Cieux;
Mais j'ai ſçû qu'aujourd'hui tu chaſſois dans ces lieux:
De l'Olympe ſans doute il t'aura vû deſcendre,
D'implorer ton ſecours, je ne puis me défendre.
Tu ſçais pour quel objet j'ai conçû de l'amour.
Rien de plus achevé n'a jamais vû le jour.
Tes attraits raviſſans ſont capables de plaire;
Je ſerois ton amant ſi je n'étois ton frere:
Mais Philis en beauté ne te céderoit pas.
Cependant mon amour égaloit ſes appas:
Et de quelques ardeurs que le Ciel me ſoupçonne,
Il étoit auſſi pur que le jour que je donne.
Mais, ma Sœur, un Berger qui n'eſt pas de ce lieu,

A plus fait de progrès que n'a pû faire un Dieu.
D'épouser l'inhumaine il aura l'avantage.
Elle accepte ses vœux, & reçoit son hommage;
Elle en est idolâtre; elle vit sous ses loix.

DIANE.

Avec elle en chassant je l'ai vû dans ce Bois.

APOLLON.

Que faisoient-ils?

DIANE.

Assis sur un lit de fougere,
Le Berger en extase adoroit sa Bergere.
Ils avoient à leur suite & les Ris & les Jeux;
Des Amours enjoués folâtroient autour d'eux.
Bien souvent le Berger dont j'admire l'adresse,
D'une fleur de Jasmin régaloit sa Maitresse;
Et prioit un Amour de conduire sa main
Pour avoir le plaisir de lui toucher le sein.
Le guide ingénieux à surprendre les ames,
A des fleurs de Jasmin mêloit des traits de flammes:
C'étoit-là leur commerce: & Philis à son tour
Sans s'en prendre au Berger, s'en prenoit à l'Amour,
Tu peux voir là-dessus quel destin te menace.

APOLLON.

Ah! si devant tes yeux ils ont bien cette audace;
Et si de leurs transports l'indigne liberté

Ose

Ose de tes regards souiller la pureté ;
Que ne feront-ils point, quand ma fuite trop prompte
Eteindra la lumière & bannira la honte ?
Quand leur amour, exempt & de crainte & de soin,
Aura mon ennemi pour unique témoin ?
Quand la nuit qui viendra dans ses plus sombres voiles,
Cachera leurs larcins à ses propres étoiles ?
Quand de tout l'univers le repos affermi.....

DIANE.

Va, ne cherche qu'en toi ton plus grand ennemi.
Tu leur es libéral, la nuit leur est avare ;
Et tu viens les unir quand elle les sépare.
Ta clarté les appelle, & c'est toi dont les feux
Sont de leur rendez-vous le signal amoureux ;
Tu viens ouvrir les yeux dont ils bleſſent leurs ames ;
De tes propres rayons ils rallument leurs flammes.
Si tu te plains aussi, ne te plains que du jour ;
La nuit plaît à l'Hymen, & non pas à l'Amour :
Et de quelques soupçons que ton cœur s'inquiéte ;
Tant que l'on n'est qu'amant, c'est le jour qu'on souhaite.
Mais que veux-tu de moi ? Tire-moi de souci.

APOLLON.

Comme je ſuis Amant, je le ſouhaite auſſi
Le jour : mais de la nuit je crois voir la venue ;
C'eſt là ce qui me perd, c'eſt là ce qui me tue.
J'ai déja d'une ingrate enduré le refus ;
Et ce jour achevé, je ne la verrai plus.
Montre-moi pour un Frere à quel point va ton zéle.
La nuit eſt ton amie, & tu peux tout ſur elle.
J'irois bien la prier de paroître un peu tard ;
Mais à cette priére elle auroit peu d'égard :
Elle fuit ma préſence, & j'évite la ſienne.

DIANE.

Mais enfin de la nuit que crois-tu que j'obtienne?
Sur les loix du Deſtin elle regle ſes pas.

APOLLON.

Eh ! ma Sœur, le Deſtin n'y regardera pas.
De ta divine vûe embellis ces campagnes :
La nuit ne peut marcher ſi tu ne l'accompagnes
Si tu veux à ton Frere accorder ton ſecours,
En demeurant ici tu retardes ſon cours.
D'ordinaire, Diane, elle attend ta lumiére.

DIANE.

Quand je ſuis pareſſeuſe, elle part la premiére,
Mon Frere.

APOLLON.

La nuit t'aime, & fera tout pour toi.
Du Deſtin ſi tu peux fais enfreindre la loi.
Sollicite ſi bien cette compagne obſcure ;
Qu'elle ſouffre du moins que je parle à Mercure.
Je l'ai tantôt prié de monter dans les cieux.
Pour me rendre réponſe il viendra dans ces lieux.
C'eſt de ſon ſeul retour que je puis tout attendre.

DIANE.

Au Palais de la nuit j'aurai ſoin de me rendre.
Tu le veux de mon zéle, il te faut éclaircir ;
Mais je ne promets pas de pouvoir réuſſir.

SCENE V.

APOLLON *ſeul.*

MOn cœur n'eſt plus lui-même à lui-même ſemblable.
Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable.
Il craint de voir Philis, parce qu'il craint auſſi
De voir l'heureux Berger qui cauſe mon ſouci.
Mais hélas ! je m'abuſe, ou je vois l'inhumaine ;
Mon rival ſuit ſes pas, & l'ingrate l'améne.

SCENE VI.

APOLLON, DAPHNIS, PHILIS.

APOLLON.

JE ne t'ai pas mandé par ſon Frere Liſis.

DAPHNIS.

Je ne viens pas vous voir ; j'accompagne Philis.

APOLLON.

Le bonheur de la voir n'eſt qu'un foible avantage,
Quand avec un Berger Apollon le partage ;
Et pour tous ſes regards je n'ai point d'amitié,
Quand l'objet de ma haine en reçoit la moitié.

DAPHNIS.

Soit devant ce qu'on hait, ſoit devant ce qu'on aime,
Les regards de Philis ſont toujours d'elle-même :
Et de l'heur de ſa vûe honorer un rival,
C'eſt lui faire du bien, ſans me faire du mal.

APOLLON.

Un rival, inſolent ! Ton audace eſt extrême.

DAPHNIS.

Etre amant de Philis, c'eſt aimer ce que j'aime.
Et le Ciel à mes vœux dût-il être fatal,

Quand on porte ce titre, on ſe dit mon rival.

APOLLON.

Ah! coupable Berger!

DAPHNIS.

Comment ſuis-je coupable?
J'aime, vous le voyez; ce que j'aime eſt aimable.
Apollon aime auſſi dans un ſemblable lieu;
Et je ne puis faillir ſur l'exemple d'un Dieu.

APOLLON *à Philis.*

O cruelle beauté de qui l'amour m'outrage,
Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage;
Qui refuſes un Dieu qui t'offroit un autel,
Et profanes ton cœur des flammes d'un mortel;
Ce mortel orgueilleux que rend vain ſa victoire,
Auroit moins de fierté, s'il avoit moins de gloire.
Ton aveu l'encourage, il en eſt animé;
Plus il paroît ſuperbe, & plus il eſt aimé.
Quand tantôt à vos yeux j'adorois leur empire,
Ce que vous me diſiez, laiſſez-moi vous le dire:
Elevez vos deſirs en un plus digne lieu,
Ce Berger n'eſt qu'un homme, Apollon eſt un Dieu.
Eteignez un amour qui vous rend criminelle;
Si l'effort en eſt grand, la victoire en eſt belle.
Plus pour vous que pour moi combattez vos deſirs.

Et daignez à la gloire immoler les plaisirs.
J'offre à votre triomphe un sujet assez ample ;
Croyez-en mon conseil.

PHILIS.

J'en croirai votre exemple.

APOLLON.

Ce que vous promettez aura-t-il son effet ?

PHILIS.

Si j'en crois votre exemple, êtes-vous satisfait ?

APOLLON.

Oui, Bergere.

PHILIS.

Ecoutez, & soyez plus tranquille.
Ce que vous conseillez doit vous être facile ;
Employez pour vous-même un remede pareil :
Et mettez en usage un si rare conseil.
A vos autres bontés ajoutez cette grace ;
Et faites le premier ce qu'il faut que je fasse.
J'en croirai votre exemple, & non pas vos avis ;
Je vous l'ai dit.

APOLLON.

Le puis-je, inhumaine Philis ?
Depuis le jour fatal que mon amour éclate,
Je me suis dit cent fois que j'aimois une ingrate :
Et par votre rigueur dont je suis allarmé ;

Ce que je me ſuis dit vous l'avez confirmé.
Cependant pour mes feux quand je vois tout à craindre,
Mon amour s'en irrite, & ne peut s'en éteindre.
Par les ſoins que j'ai pris je m'en ſuis éclairci.

PHILIS.

Ce que vous ne pouvez, je ne ſe puis auſſi.

APOLLON.

Votre cruauté ſeule à mon bonheur s'oppoſe.
En perdant ce Berger, vous perdez peu de choſe :
Mais je vous idolâtre ; & pour comble d'ennui
On perd bien plus en vous qu'on ne peut perdre en lui.
D'un amour ſi parfait tant de preuves ſe montrent. . . .
Vos regards & les ſiens trop ſouvent ſe rencontrent.
A le favoriſer vous prenez trop de ſoins ;
Ou regardez-moi plus, ou regardez-le moins.
Philis, je ne puis voir ſans que mon cœur s'irrite,
Que de ce que je perds ce ſoit lui qui profite ;
Et je ne puis ſouffrir qu'un rival odieux,
Liſe au fond de votre ame à travers de vos yeux.
Son plaiſir fait ma peine, & mon cœur ſe diſpoſe
A venger vos mépris ſur celui qui les cauſe :
Et tous les Dieux enſemble à ſa perte animés. . . .

DAPHNIS.

Menacez ; mes esprits n'en sont point allarmés. . . .
Je ne crois pas des Dieux tout ce que vous me dites.
Leur pouvoir paroît grand, mais il a des limites :
Et les Dieux vos égaux, quand ils sont malheureux,
S'ils étoient si puissans, ils feroient plus pour eux.
Comme l'heur de lui plaire est une gloire insigne,
Je m'estime autant qu'eux, si Philis m'en croit digne ;
Je renonce avec joye aux présens qu'ils nous font ;
Et qui leur fait envie, est plus grand qu'ils ne sont.
Poffesseur de Philis, je crains peu leur vengeance.

APOLLON.

Ton coupable mépris vient de leur indulgence.
Et ton cœur accablé de forfaits infinis,
Doute qu'ils soient des Dieux, puisqu'ils sont impunis.
Mais un ordre absolu que j'attens par Mercure. . . .
Le Ciel s'ouvre, profane ; & c'est un bon augure :
Il descend pour te perdre ; & le foudre est tout prêt.

DAPHNIS.

Si c'est lui, qu'il prononce ; & j'attens mon Arrêt.

SCENE VII.

L'AMOUR, APOLLON, DAPHNIS, PHILIS.

L'AMOUR *en l'air.*

JE suis le Dieu qui veut qu'on aime.
On me craint sur la terre, on me craint dans les cieux ;
Et par une puissance extrême,
J'asservis les mortels, & captive les Dieux.
Ne crois pas ; Apollon, que Mercure descende.
Il a proposé ta demande ;
Et les Dieux assemblés, sont tous portés pour toi.
Pour voir ta colere appaisée,
Ils attendoient la voix de l'Hymen & de moi,
Et nous leur avons refusée.

Daphnis, aime toujours ton aimable Bergere.
Et toi, Soleil, monte sur l'hémisphere.

Le Deſtin te l'ordonne, & veut être abſolu ;
Les Dieux s'aſſembleront encore,
Et tu ſçauras, au lever de l'aurore,
Ce que l'on aura réſolu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, MENALQUE, DAPHNIS, PHILIS, CARITE, LISIS.

PHILENE.

POUR hâter nos plaiſirs la diligente Aurore
A déja de ſes pleurs mouillé le ſein de Flore :
Et déja du Soleil l'agréable retour
A diſſipé la nuit, & rallumé le jour :
Des habitans des airs la muſique champêtre
Solemniſe ce jour qui commence de naître ;
Et par les tons divers de leurs tendres chanſons ;
Ils expriment leur joye en diverſes façons.
Flore qui fait briller ſa plus vive peinture,
D'une aimable nuance embellit la nature.
Dans cette Iſle féconde en appas différens,
Les plaiſirs.....

MENALQUE.

Les plaiſirs vont paroître plus grands ;

Comme c'eſt dans ce lieu que l'Hymen doit deſcendre,
Cent Bergers dans une heure auront ſoin de s'y rendre.
Et les cœurs animés d'une égale chaleur;
Au concert des oiſeaux viendront joindre le leur.
Apollon toutefois peut nous être nuiſible.
Pour ne pas être à craindre il paroît trop paiſible.
A ſéduire les Dieux il applique ſes ſoins:
S'il montroit plus de haine il m'allarmeroit moins.
Mais afin que ſes ſoins lui deviennent frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Par l'Hymen qu'il redoute éteignons ſes ſouhaits;
Et de ſes attentats prévenons les effets.
A côté d'une grotte en ce bois retirée,
D'une petite roche il coule une eau ſacrée;
Les ſecrets de ſon ſein ſont ouverts à chacun:
Plus ce criſtal eſt pur, plus il ſe rend commun:
Et ſorti de ſa ſource il promène ſon onde
Sur l'émail fleuriſſant du plus beau pré du monde.
Sur le point d'être unis, on transgreſſe nos loix,
Si de cette eau ſacrée on ne boit une fois.
Sa vertu purifie & répand dans les ames
De pudiques déſirs, & d'innocentes flammes.
D'Hymenée deux Amans je vais prendre le ſoin,

De leurs vœux mutuels je dois être témoin.
Comme c'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
Vous irez y conduire & Liſis & Carite:
Mais avant toute choſe attendez mon retour;
Recevez de ma part les Bergers d'alentour;
Et qu'un chant nuptial envoyé dans la nue,
D'un pompeux Hyménée annonce la venue.
Vous, ſuivez-moi, Daphnis, & Philis avec vous.

DAPHNIS.

Jobéis avec joye à des ordres ſi doux.
Mais, aimable Philis, permettez que je croye...

MENALQUE.

Elle ſçait ſon devoir, & le fait avec joye.
Elle vous répondroit dans une autre ſaiſon;
Mais, Daphnis, le temps preſſe, & je crains Apollon.

Menalque, Daphnis & Philis ſortent.

LISIS.

J'apperçois un Berger qui commence à paroître.
A ſon divin éclat je ne puis le connoître.
C'eſt pour quelque deſſein qu'il paroît à nos yeux:

SCENE II.

PHILIS, CARITE, LISIS, MERCURE.

MERCURE.

NE vous étonnez pas de me voir en ces lieux.
Je parois un Berger ; mais ſous cette figure
Pour tromper le Soleil j'envelope Mercure.
Par un ordre ſecret je deſcends dans ce lieu ;
Et ſous l'habit d'un homme on voit paroître un Dieu,
Votre fils & ſa Sœur ; ces amans adorables,
Ont des Dieux ennemis, & des Dieux favorables.
Jupiter, & Neptune, & Mercure, & Junon
Ont tous pris à l'envi l'intérêt d'Apollon.
Pour le fils de Venus, animé de colére,
Il a pris hautement le parti de ſa mere ;
Et veut perdre celui dont le jour indiſcret
Fit un crime public de ſon amour ſecret.
De la part de ce Dieu qu'Amathonte révére,
De ce Dieu qu'on adore au pays de ſa mere ;
Et qui mêle toujours pour flater nos deſirs,
A la peine qu'il cauſe un torrent de plaiſirs ;
Je viens vous avertir pour vous rendre le calme,

Que c'eſt lui qui triomphe, & remporte la palme ;
Et que ſeul dans l'Olympe à défendre vos droits,
Il balance les vœux, & partage les voix ;
On n'a rien réſolu. La céleſte Aſſemblée
Se mutine & diviſe, eſt émue & troublée ;
Et l'Hymen cependant deſiré dans ces lieux,
Sur les aîles d'Amour va deſcendre des cieux.
Si Daphnis à ſon tour veut avoir la victoire,
A la ſource ſacrée il eſt temps d'aller boire.
Différer un moment, c'eſt tout mettre en danger.
Apollon peut prétendre où prétend un Berger.
Mais à quoi qu'il aſpire, il ne pourra ſans crime
Envier d'un époux la moitié légitime ;
Et les Dieux qu'aigriroient ſes jaloux attentats,
S'il oſoit le vouloir, ne le ſouffriroient pas.
Profitez d'un avis qui vous eſt d'importance.

PHILENE.

Ah ! Liſis, que ton pere a montré de prudence !
Et que lors que lui-même a conduit ces amans,
Il étoit inſpiré par d'heureux mouvemens !
Déſormais à Daphnis Apollon ne peut nuire.
Vers la Source ſacrée on ſe vient de conduire.
A vos ſoins obligeans nous n'en devons pas moins.

MERCURE.

Attendez par la ſuite à juger de mes ſoins.

Quelque obſtacle puiſſant qu'Apollon vous oppoſe,
Si je ſuis ſeconde, vous verrez autre choſe.
Alors, de mes deſſeins vous ſerez éclaircis.
Pour hâter ſon deſtin, je vais joindre D'aphnis :
Si Mercure en ce lieu demeuroit davantage,
A l'y voir ſi long-temps on prendroit de l'ombrage.
Il ſe ſert d'une adreſſe, & de cette façon
De celui qu'il abuſe il endort le ſoupçon.
Cet habit de Berger contribue à ma feinte ;
Et je crains les remords dont j'aurois l'ame atteinte,
Si malgré tous mes ſoins, mes deſſeins découverts
Me rendoient inutile à celui que je ſers.
Mais déja de Bergers une troupe s'avance ;
De l'Hymen tous enſemble attendez la préſence ;
Et joignant avec vous les échos de ces bois,
Au doux ſon de la lyre accordez votre voix.

SCENE III.

MENANDRE, CLIDAMIS, PHILENE, LISIS, CARITE, CHŒUR DE BERGERS.

CLIDAMIS *à Philene.*

LEs Bergers d'alentour quelravit votre joye,
Viennent ſur vos deſirs conformer leurs ſouhaits.

PHILENE.

Ce ſurcroît de bonheur que le ciel nous envoye,
Rend nos vœux accomplis & nos plaiſirs parfaits.

MENANDRE *à Liſis.*

Quand on doit être uni la lenteur eſt fatale :
A l'aimable Liſis les momens ſont des jours.

LISIS.

Vous vous êtes trouvé dans une peine égale,
Et de ce qu'on a fait on ſe ſouvient toujours.

CLIDAMIS.

Près d'un ſi doux Hymen la Bergere eſt émue:
On diroit que ſon cœur à regret s'y réſoud.

CARITE

On eſt toûjours timide à la premiére vue ;
Mais quand on eſt enſemble on s'accoutume à tout.

MENANDRE.

Il eſt vrai que Liſis a beaucoup de mérite :
Vous devez avec lui prendre bien du plaiſir.

LISIS.

Ne me vantez pas tant ; il ſuffit que Carite
Pourra voir qui je ſuis avec plus de loiſir.

CLIDAMIS.

Mais peut-être Carite, à qui l'on vous doit joindre,
A connoître Liſis, a le plus d'intérêt.

CARITE.

Nullement ; de mes ſoins c'eſt ſans doute le moindre ;
Et ſans m'inquiéter je le prens comme il eſt.

MENANDRE *à Clidamis.*

Puis qu'ils ſont ſi contens, que l'Hymen les aſſemble ;
Et que pour les unir il traverſe les airs.

CLIDAMIS.

Pour le faire deſcendre uniſſons-nous enſemble,
Et que l'écho réponde à nos charmans concerts.

Tous les Bergers chantent avec des Haut-bois, des Flûtes, des Muſettes, & autres Inſtrumens Champêtres, & l'écho leur répond fort agréablement ; mais Ménalque les vient interrompre, pour leur dire la triſte nouvelle que l'on va ſçavoir.

SCENE IV.

MENALQUE, PHILENE, LISIS, CARITE, CHŒUR DE BERGERS.

PHILENE.

Quoi ! ſi-tôt de retour, Ménalque ?

MENALQUE.

Hélas ! Philene,
Je voudrois avoir pû m'épargner cette peine.
Car pour moi c'eſt ſans doute un ſurcroît de malheur,
Que de venir ſi-tôt vous charger de douleur.
Et vous, ſages Bergers, tous remplis de tendreſſe,
Chantez un chant lugubre au lieu d'un d'allegreſſe.
Que du jour d'une fête on faſſe un jour de deuil :
Et qu'au lieu de couronne on prépare un cercueil.
Daphnis eſt mort.

LISIS.

Daphnis !

PHILENE.

Quoi ! mon fils ?

CARITE.

Quoi ! mon frere ?

PHILENE.

Il est mort ?

MENALQUE.

Il est mort ; & je m'en désespere.
Son coupable rival irrité sans raison,
Dans la Source sacrée a versé du poison.
En bûvant de cette eau des amans respectée,
Mais par un crime horrible à ce coup infectée,
Le Berger malheureux, dont je pleure le sort,
Où l'on puise la joye, a rencontré la mort.

PHILENE.

Et l'obligeant Mercure a pû voir ce spectacle !
A la rage ennemie il n'a point mis d'obstacle !
Il a vû ce trépas, & ce Dieu l'a souffert !

MENALQUE.

Apollon & Mercure agissoient de concert.
Je crois bien qu'à l'entendre exposer son message,
On eût cru votre fils à l'abri de l'orage :
Mais je viens de sçavoir par son propre rapport,
Qu'il n'étoit descendu que pour hâter sa mort.

Ce Berger déplorable étant mort à ma vûe,
Laissez-moi vous conter comme elle est avenue;
Détester l'ennemi qui le prive du jour;
Et mourir de douleur, puis qu'il est mort d'amour.
Nous goûtions tous ensemble une excessive joye,
Quand Daphnis de la Parque alloit être la proye;
Et que l'injuste sort qui pour lors le guidoit,
Le menoit à la Source où la mort l'attendoit.
Il approche de l'eau, mais il en boit à peine,
Qu'il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine.
Et que le cœur surpris par cette trahison,
Au lieu de nourriture avale du poison.
Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmente,
L'ennemi toutefois est plus doux que l'amante:
Et Philis se noyant dans les eaux de ses pleurs,
D'une bonté cruelle irrite ses douleurs:
Plus son ame est sensible, & moins elle est humaine.
Il souffre par l'amour, il souffre par la haine:
La rigueur de sa peine accroît par la pitié;
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié;
Il voit que la Bergere en ce point trop fidelle,
Veut souffrir avec lui ce qu'il souffre pour elle;
Que d'un triste regard nourrissant son ennui,

Elle ſort d'elle-même, & vient toute dans lui;
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre,
Elle prend de ſon mal tout ce qu'elle en peut prendre.
C'eſt en vain qu'Apollon ſe vengeant à ſouhait,
Veut ſauver ce qu'il aime, en perdant ce qu'il hait;
C'eſt en vain qu'à Philis, qui mourroit avec gloire,
On arrache la coupe où Daphnis vient de boire;
Et qu'un jaloux deſtin ne veut pas aujourd'hui,
Que comme il meurt pour elle, elle meure avec lui.
A l'aſpect du Berger ſon ame l'abandonne:
La pitié fait mourir quand la rage pardonne;
Au lieu de la fureur l'amour lance le trait,
Et Daphnis fait le coup que le Dieu n'a pas fait.
C'eſt là ce qui le tue; & s'oubliant ſoi-même,
Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il aime:
Cieux! dit-il, qui voyez les peines qu'elle ſent;
Que ne m'eſt-il permis de mourir innocent!
On me rend criminel par mon propre ſupplice;
Et je deviens injuſte en ſouffrant l'injuſtice:
Hélas! qui m'eût dit hier quand je fus enflammé,
Daphnis, tu te plaindras de te voir trop aimé?
L'euſſai-je pû penſer? Euſſai-je bien pû croire,
Qu'on trouvât le malheur dans le ſein de la gloire?
Et que moi-même un jour contraire à mes deſirs,

J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux plaisirs!
Donc un autre destin fait que je suis tout autre.
Vous me percez le cœur, quand je touche le vôtre;
Et les traits de pitié que vous lance mon sort,
Retournant contre moi sont les traits de la mort.
Modérez ces transports, ô Beauté que j'adore;
Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez encore;
Aussi-bien tous vos soins vont être superflus;
Et je suis désormais comme ce qui n'est plus.
Je n'ai rien de vivant dans ce malheur extrême,
Que mon cœur, qui ne vit que parce qu'il vous aime.
Et je doute, Philis, en partant de ce lieu,
Si je pourrai vous dire.... Il vouloit dire adieu;
Mais au lieu de ce mot, sa belle ame s'envole;
Et Philis s'écriant, acheve la parole.
Adieu, dit-elle. Alors le cœur gros de douleurs,
Elle embrasse Daphnis, qu'elle mouille de pleurs:
Elle sent dans son ame une peine cruelle
De ne pouvoir mourir d'une douleur mortelle:
Et pour quelques momens étouffant ses sanglots,
Aux amours attendris elle adresse ces mots.
Vous, allez; remontez dans le séjour céleste.
Cet objet pitoyable est pour vous trop funeste:

Si Daphnis eût pû vivre, il m'auroit été doux
De vous voir l'un & l'autre à jamais avec nous.
L'injustice des Dieux autrement en ordonne;
C'est avec déplaisir que je vous abandonne:
Et mon cœur abîmé dans un gouffre secret,
Vous reçut avec joye, & vous chasse à regret.
Les Amours désolés de quitter tant de charmes,
Sur le sein de Philis en répandent des larmes.
Ils ne peuvent parler; mais pour s'expliquer mieux,
Par de tendres baisers ils lui font leurs adieux.
Pour remonter ensuite au séjour de la joye,
Par les routes de l'air ils se font une voye.
Et moi près de Philis partageant ses douleurs,
Je mêle mes soûpirs au torrent de ses pleurs.
Est-il peine plus dure, & douleur plus amére?

PHILENE.

Ah! qu'auprès de la mienne elle paroît légére!
Je n'avois qu'un seul fils que j'aimois tendrement;
Et Philis n'est pas fille à n'avoir qu'un amant.
Comme Daphnis lui plut, d'autres lui pourront plaire;
Mais d'un autre que lui je ne puis être pere;
D'autres prendront sa place à l'égard de Philis;
Mais un autre que lui ne peut être mon fils.
Le courroux d'Apollon à moi seul est funeste.

MENALQUE.

MENALQUE.

Si je puis ſans mourir vous apprendre le reſte,
Juger par la douleur que cauſe un fils mourant,
Si ma plainte eſt moins juſte, & mon malheur moins grand.
Sur le point que Daphnis achéve ſa carriére,
Son rival homicide obſcurcit ſa lumiére;
De la mort d'un Berger qu'il a mis au cercueil
On diroit qu'Apollon oſe prendre le deuil:
Pour ne pas voir Daphnis dans ces déſerts funébres;
Dans le cours de ſa route il répand des ténébres;
Tout confus de ſon crime il ne s'oſe montrer;
Et l'ayant pû commettre il ne peut l'éclairer;
Mais à peine Apollon ſemble ceſſer ſa guerre,
Que les vents déchaînés deſcendus ſur la terre,
S'approchant de Philis par un ordre des Dieux,
Quelque effort qu'elle faſſe ils en privent mes yeux.
Par des routes ſur l'heure aux mortels inconnues
Ils l'enlévent de terre, & traverſent les nues;
Et le ciel à mes cris répandus dans les airs
Ne répond qu'en courroux, & que par des éclairs.
C'eſt en vain que l'Hymen promettoit ſa venue;
C'eſt en vain,... Mais du ciel le courroux continue;

Rien ne s'offre à mes yeux qui n'étonne mes sens ;
Le tonnerre succéde aux éclairs menaçans ;
De moment en moment quelque horreur se découvre ;
Je sens trembler la terre, & vois le ciel qui s'ouvre.
J'apperçois Jupiter, adorons son aſpect,
Et recevons son ordre avec crainte & reſpect.

SCENE V. & DERNIERE.

JUPITER, MENALQUE, *PHILENE*, LISIS, CARITE, CLIDAMIS, MENANDRE, CHŒUR *DES* BERGERS.

JUPITER *aſſis dans un Trône de gloire.*

Ceſſez de répandre des larmes ;
Et ne vous donnez plus d'inutiles allarmes :
Vos malheurs ſont finis.
Déſormais de vos cœurs banniſſez la triſteſſe.
Car l'aimable Carite & l'amoureux Liſis
Doivent dès demain être unis ;
Et jouir à jamais d'une entiére allegreſſe.

Pour Daphnis & Philis ne pleurez point leur ſort ;

Du jaloux Apollon j'ai condamné l'effort ;
Aux injustes desseins je déclare la guerre.
Je suis Maître de tous les Dieux ;
Et ce que le Soleil a divisé sur terre
Je l'ai réuni dans les cieux.

C'est pour accomplir ma parole,
Qu'en faveur de Daphnis les ministres d'Eole
Ont enlevé Philis dans ce sacré séjour.
De ces parfaits amans le bonheur n'est pas moindre :
Ils étoient séparés, & j'ai sçû les rejoindre,
Pour mettre en repos leur amour.

Pour punir Apollon de son cruel outrage
Son rival désormais brillera dans les cieux ;
Et pourra, sans craindre sa rage,
Adorer devant lui ce qu'il aime le mieux.
Et des yeux de Philis qui charmérent tant d'ames ;
De ces vives sources de flamme,

D'où sortent cent globes de feux,
Pour couronner leur gloire, & pour remplir mes vœux ;
J'en ai fait deux Astres célestes,
Qui ne répandront point d'influences funestes ;
Mais placés dans les cieux qu'ils vont rendre plus beaux,
On les appellera les deux Astres Jumeaux.

PHILENE.

Puisqu'à notre douleur vient succéder *la joye*,
Et qu'en notre faveur un Dieu même s'employe
Allons lui rendre grace, & qu'ensuite demain
Lisis donne à Carite & le cœur & la main.

Fin du premier Tome.

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1746.

2956

3 vols RH-
R-902